LA PENSÉE

D'APRÈS LES RECHERCHES EXPÉRIMENTALES DE H.-J. WATT,
DE MESSER ET DE BUHLER

DU MEME AUTEUR

LA PENSEE CONCEPTUELLE, Essai de psychologie générale, 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris, Alcan, 1927.

LA PENSÉE

D'APRÈS LES RECHERCHES EXPÉRIMENTALES

DE H.-J. WATT, DE MESSER

ET DE BÜHLER

PAR

Albert BURLOUD
Agrégé de Philosophie
Docteur ès lettres

PARIS
LIBRAIRIE FELIX ALCAN
108, Boulevard Saint-Germain, 108

—

1927

A la mémoire de mon ancien maître,

Monsieur CHARLES CHABOT

Doyen de la Faculté des Lettres
de Lyon.

INTRODUCTION

Les recherches que nous nous proposons ici de faire connaître et de commenter, et dont les résultats ont été publiés par les *Archiv für die gesamte Psychologie*, se sont poursuivies à l'Institut de Wurzbourg entre 1902 et 1908. Elles présentent une unité d'objet et de méthode à la fois. D'une part, elles portent sur les opérations supérieures de la pensée, depuis l'association logique jusqu'à l'intellection, en passant par le jugement et le raisonnement. D'autre part, la méthode appliquée est l'introspection expérimentale, qui, comme le nom l'indique, combine l'introspection avec l'expérimentation, plus précisément avec la méthode des tests. Elle consiste à demander aux sujets, non pas seulement de réagir à une excitation ou de répondre à une question posée, mais encore de décrire leur état d'esprit au cours de l'épreuve.

C'était assurément une idée neuve et hardie que celle d'appliquer aux opérations supérieures de l'intelligence la méthode expérimentale. L'expérimentation n'avait guère été employée, avant Watt, que dans des recherches sur les sensations, les images, les émotions ou les réflexes, ou sur les fonctions les moins complexes de l'esprit, la mémoire et l'association par exemple. Il ne semblait pas qu'elle fût de nature à fournir une contribution à l'étude des problèmes relatifs à la pensée. Non moins que de l'expérimentation, on se défiait, en ce domaine, de l'introspection, et cela pour des raisons

que beaucoup continuent de trouver bonnes. Tout d'abord, on estime encore assez communément que les opérations intellectuelles proprement dites, comme le jugement et le raisonnement, soumises aux normes logiques et aux catégories, relèvent, en leurs traits essentiels et par leurs causes profondes, de la logique, de la théorie de la connaissance ou de la psychologie réflexive. D'autre part, chez un grand nombre de psychologues, il subsiste quelque vestige de ce préjugé d'Auguste Comte qu'il est impossible d'atteindre par l'introspection les phénomènes de pensée; ils n'ont confiance, comme Ribot et Wundt, qu'en des procédés indirects tels que les enquêtes ou les questionnaires, l'analyse objective du langage ou des autres manifestations de l'intelligence : l'introspection ne doit intervenir que comme procédé complémentaire et pour suggérer des hypothèses, qui se vérifieront à l'aide de l'observation externe. Ce qui a enfin contribué à détourner la psychologie d'une étude positive de la pensée, c'est le postulat, avoué ou inavoué, qu'il n'existe d'autres éléments conscients de l'acte intellectuel que les sensations, les images, les fragments d'images : là où font défaut les représentations d'objets, on retomberait encore sur des sensations organiques ou kinesthésiques ou sur des images de mots. Notre psychologie reste imprégnée du sensualisme de Hume, de Berkeley et de Condillac : le sensualisme est à la base de l'associationnisme, et l'on ne saurait assurer qu'en s'affranchissant du second, les psychologues se soient libérés de l'influence du premier; plutôt que d'admettre l'existence d'éléments spécifiques de la pensée, ils préfèrent se rabattre sur l'hypothèse commode d'une activité intellectuelle inconsciente qui ne se manifeste que par des phénomènes de tension musculaire ou de fatigue.

La tentative de Watt, de Messer et de Bühler n'est

pas cependant tout à fait isolée. Nous n'évoquerons pas, bien entendu, tous les philosophes pour qui le sensualisme n'est pas un dogme et qui reconnaissent une autre pensée que la pensée par images : il faudrait remonter à l'intellection de Descartes, à l'acte pur des Scolastiques et peut-être à l'Idée platonicienne. Parmi les auteurs plus récents dont Messer et Bühler ont subi directement l'influence, viennent en premier lieu B. Erdmann avec sa distinction de la pensée formulée et de la pensée informulée, Husserl avec sa théorie de l'intention. Pour nous en tenir aux psychologues, il faudrait citer, en Allemagne, les recherches de Marbe sur le jugement (1901), en France, l'*Etude expérimentale de l'intelligence* d'Alfred Binet. L'un et l'autre ont pratiqué la méthode d'introspection expérimentale; à l'un et à l'autre il est apparu que la classification traditionnelle des états de conscience doit s'enrichir d'une catégorie nouvelle que Marbe appelle, d'une expression empruntée à Mayer et à Orth, des « attitudes de la conscience » (*Bewusstseinslagen*) et Binet des « pensées ». Il semble enfin que les recherches dont nous allons exposer ici les résultats ont été entreprises à l'instigation du Professeur Külpe, de l'Institut de Wurzbourg, qui a participé à toutes ces expériences comme sujet, et dont les propres recherches sur l'abstraction s'inspirent des mêmes idées directrices et ont été conduites par la même méthode.

Les travaux de Wurzbourg ont suscité, d'autre part, en Allemagne d'abord, puis en Europe et surtout aux Etats-Unis, de très nombreux imitateurs. L'étude expérimentale de la pensée a fait naître une abondante littérature, qui ne compte encore, il est vrai, aucun ouvrage de premier plan, systématique et complet, mais une multitude de monographies sur des questions spéciales. Nous ne pouvons ici que mentionner, parmi tant

d'autres, les études de Betts sur la répartition et les fonctions de l'imagerie mentale (1), de Moore (2), d'Aveling (3) et d'English (4) sur l'abstraction, de Grünbaum (5) et de Schwiete (6) sur le concept, de Michotte et Ransy (7), Michotte et Portych (8) sur la mémoire logique, de Bovet (9) sur le jugement et de très nombreux articles de la *Psychological Review* sur la compréhension des mots.

Si nous nous limitons ici aux recherches de Watt, de Messer et de Bühler, c'est parce qu'elles forment réellement un *tryptique*. Poursuivies pendant plusieurs années consécutives, sous l'inspiration et, en tout cas, avec le très efficace concours de Külpe, elles présentent, outre l'unité d'intérêt qui leur vient de leur méthode et de leur objet, une unité de temps et de lieu. D'autre part, elles n'abordent pas les mêmes aspects de la pensée: elles ne se répètent pas, elles se complètent. Plus précisément, de l'une à l'autre l'objet croît en complexité : Watt a examiné le plus simple des phénomènes de l'idéation, l'évocation dirigée ou l'association logique; chez Messer, c'est le jugement qui vient au premier plan, et, chez Bühler, l'intellection, c'est-à-dire l'un des processus les plus complexes de la pensée, et, comme l'in-

(1) *The distribution and functions of mental imagery*, New-York, 1909.

(2) *The process of abstraction*, Berkeley, 1910.

(3) *The consciousness of the Universal*, Londres, 1912.

(4) *An experimental study of certain initial phases of the process of abstraction. American Journal of Psychology*, 1922, T. 33.

(5) *Ueber die Abstraktion der Gleichheit, Arch. f. die ges. Psych.*, 1908.

(6) *Ueber die psychische Repräsentation der Begriffe*, ibid. XIX.

(7) *Contribution à l'étude de la mémoire logique. Annales de l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain*, I. 1912.

(8) *Deuxième étude sur la mémoire logique*, II, 1913.

(9) *Archives de Psychologie*, VIII, 1909.

dique l'étymologie, l'opération caractéristique de l'intelligence. Ce simple aperçu suffit à montrer la continuité de ces recherches et à faire pressentir la variété des problèmes qui y sont engagés. En fait, les continuateurs de l'école de Wurzbourg n'ont fait le plus souvent que confirmer par d'autres expériences les résultats des expériences de Watt, de Messer et de Bühler et, s'ils ont enrichi d'un certain nombre d'observations la psychologie de l'intelligence, ils ne lui ont pas frayé des voies nouvelles, ni annexé de nouveaux domaines.

Nos auteurs ont recueilli scrupuleusement toute sorte de documents dont certains sont précieux et d'autres assez négligeables. L'ensemble donne un peu, chez Watt du moins, l'impression d'un inextricable fouillis. Il faut, quand on fait le bilan de leurs découvertes, séparer le particulier et l'accidentel de ce qui a une portée générale. Il faut, pour se guider dans le labyrinthe des faits, un fil conducteur, des idées directrices. Les résultats nous paraissent se rapporter à ces trois problèmes fondamentaux : 1° Quels sont les rapports de la pensée avec l'image ? Cette question se subdivise elle-même ainsi : Existe-t-il une pensée pure (non-imagée et non formulée) ? Dans l'affirmative, comment se comporte t-elle à l'égard des images ? Est-ce à celle-là ou à celles-ci que revient le premier rôle dans l'idéation ? La pensée est-elle une suite de l'image, ou l'image de la pensée ? 2° Quels sont les éléments spécifiques de la pensée pure et quels sont les principaux types de pensées ? Ces deux problèmes étroitement liés concernent, le premier en partie, et le second exclusivement, la structure de l'intelligence. Le troisième est un problème de fonctionnement. 3° Comment concevoir, quand on fait abstraction de toute théorie physiologique ou métaphysique et qu'on se tient aussi près que possible des faits, le mécanisme de l'idéation, la causalité de l'intelligence,

la pensée comme activité ? Naturellement, les résultats obtenus ne se groupent pas directement autour de ces trois points, qui n'ont pas, d'ailleurs, chez nos auteurs, la même importance relative : par exemple, Bühler s'est principalement attaché au second et Watt au troisième. Nous tâcherons de ne pas les perdre de vue, tout en suivant d'aussi près que possible le détail sinueux des faits.

Un mot enfin sur la méthode. C'est, avons-nous dit, celle de Binet, c'est-à-dire l'introspection expérimentale, mais perfectionnée à la fois comme expérimentation et comme introspection. « Je ne vois pas, disait Binet au sujet de ses expériences sur la pensée, le secours que nous donneraient les appareils d'enregistrement ou de chronométrie; toutes les expériences que j'ai faites sur l'idéation n'ont exigé comme appareils qu'une plume, un peu de papier et beaucoup de patience; elles ont été faites en dehors du laboratoire. » (1) Les expériences de Watt, de Messer et de Bühler sont au contraire des *expériences de laboratoire* et, si les mesures de temps n'ont pas donné chez Messer et Bühler — en raison surtout de la complexité des phénomènes étudiés — des résultats appréciables, Watt en a tiré parfois un assez bon parti. Les sujets étaient placés devant un appareil de présentation, où se montraient les mots ou les phrases auxquels ils devaient réagir. Ils répondaient oralement, et l'expérimentateur consignait au procès-verbal leur réponse brute, puis le temps de réaction, enfin la description qu'ils donnaient de leurs états de conscience. Le dispositif, fort simple, comprenait, comme dans les expériences de Scripture et de Münsterberg, outre l'appareil de présentation, en l'espèce celui d'Ach, le chronoscope de Hipp, horloge

(1) *Etude expérimentale de l'intelligence*, p. 9.

électrique dont l'unité est le millième de seconde, et une clef vocale. Le mouvement du « change-cartes » d'Ach, en faisant apparaître le test, ouvrait un courant qui mettait en marche l'aiguille du chronoscope; dès que la réaction commençait et que la parole du sujet faisait vibrer la membrane qui ferme l'entonnoir de la clef vocale, le courant était coupé et l'aiguille s'arrêtait. On pouvait ainsi mesurer avec une très grande précision le temps de l'épreuve.

L'autre perfectionnement porte sur *l'introspection.* Binet avait fait ses expériences sur deux fillettes, très intelligentes sans doute, mais âgées, l'une de 13 ans et l'autre de 14 ans et demi. La plupart des sujets de Watt, de Messer et de Bühler étaient des philosophes et des psychologues, tous gens de haute culture et dont certains possédaient — les procès-verbaux en font foi — une rare aptitude à l'auto-observation. On pourrait craindre que des psychologues, habitués à méditer sur les problèmes de la pensée, ne soient enclins, lorsqu'ils observent leur propre idéation, à voir les faits à travers les conceptions théoriques, et l'on sait que l'auto-suggestion est capable, même chez les esprits les plus avertis, de fausser l'observation interne. Mais, tout d'abord, les expériences de Wurzbourg se déroulaient d'ordinaire en des conditions telles que les observateurs ne pouvaient en connaître d'avance les résultats : ils n'étaient pas au courant des intentions de l'expérimentateur, des questions que celui-ci se posait. On les voit à maintes reprises manifester de la surprise devant tel ou tel fait qu'ils ne s'attendaient pas à constater. D'autre part, ces expériences ne sont pas assez compliquées pour qu'il ne soit possible d'en refaire au moins quelques-unes sur soi-même. En cela consiste la force de l'introspection : si les faits sont difficiles à observer, ils peuvent du moins, dans un grand nombre de cas, se produire à

volonté et être directement étudiés. La difficulté n'est pas d'en provoquer le retour, mais de découvrir les conditions où ils apparaissent isolément et se détachent de la masse confuse des états psychiques. On va voir comment les psychologues de Wurzbourg l'ont résolue pour les phénomènes de pensée.

On s'étonnera peut-être que nous n'insistions pas davantage sur les origines doctrinales de ces recherches, en particulier sur les théories de Husserl, dont Messer et Bühler lui-même sont assez fortement imprégnés. Nous répondrons d'abord que leur influence ne semble pas s'être exercée sur Watt, et que, si les deux autres l'ont subie, ce n'a pas été toujours pour leur bien. Le logicisme de Husserl est moins, chez Messer par exemple, une idée directrice qu'un préjugé, et l'on verra que ce préjugé fait souvent obstacle à une explication directe des faits. Ajoutons enfin que cet essai n'est pas un travail historique. Notre principal objet a été de rapporter des faits, de les classer, d'établir entre eux une gradation, et enfin d'en tirer des conclusions positives, celles qui ont servi de point de départ à notre travail sur la Pensée Conceptuelle, dont celui-ci est, à la lettre, le complément.

CHAPITRE I

LES RECHERCHES DE WATT (1)

I. La méthode et les expériences

Les recherches de Watt portent sur l'*association prédéterminée* ou *évocation dirigée*, phénomène qui se trouve à mi-chemin entre l'association machinale et le jugement, et qui est la plus simple des opérations intellectuelles proprement dites. On sait que le cours de nos idées dans l'association n'est pas seulement régi par les lois très générales de la contiguïté ou de la ressemblance, mais qu'il dépend encore de conditions spéciales qui opèrent une sélection parmi les évocations possibles, par exemple du contenu actuel ou récent de la conscience, — la constellation de Ziehen, — des tendances affectives profondes du sujet ou de dispositions émotives momentanées. A ces conditions spéciales appartiennent aussi certains facteurs logiques qui embarrassent fort les psychologues et dont l'influence n'est cependant pas douteuse. Dans ses *Recherches sur la succession des phénomènes psychologiques* (2), M. Bourdon avait tenté de classer suivant un ordre logique un assez grand nombre d'associations provoquées chez diverses personnes par le procédé qu'on emploie ordinairement

(1) *Experimentelle Beiträge zu einer Théorie des Denkens* — *Archiv f. die ges. Psych.*, 1904, 4, p. 289-436.
(2) *Revue philosophique*, XXXV, 1893.

en pareil cas et qui consiste à prier les sujets de noter ce que leur suggère immédiatement un mot lu ou entendu. La plupart de ces associations se répartissaient en trois classes, selon le rapport logique qui reliait l'inducteur à l'induit : associations par coordination, — par subordination, — par surordination. D'autres relations telles que la relation de tout à partie ou de partie à tout, la ressemblance ou l'opposition étaient accessoirement intervenues. Ces résultats, confirmés par d'autres travaux, notamment ceux de Jastrow (1), montrent assez que le facteur logique est pour quelque chose dans l'évocation. Mais comment agit-il ? C'est à cette question que répondent les expériences de Watt.

Au lieu de laisser ses sujets associer librement à un mot inducteur un mot quelconque, Watt leur imposait une certaine *tâche* variant avec chaque série d'épreuves. Il s'agissait, étant donné un inducteur, de trouver un autre mot lié au premier par un des rapports suivants : 1° surordination; 2° subordination; 3° rapport de tout à partie; 4° rapport de partie à tout; 5° coordination; 6° rapport de partie à partie, — ou, pour parler comme Watt, de trouver : 1° un concept surordonné à l'inducteur; 2° un concept subordonné; 3° le tout dont faisait partie l'objet désigné par l'inducteur; 4° une partie de cet objet; 5° un concept coordonné; 6° une autre partie d'un tout commun. Ce simple énoncé semble indiquer que le principal intérêt de ces expériences porte sur le rôle des éléments logiques dans l'association. Il est assez curieux de constater que Watt ne semble pas l'avoir entendu ainsi : d'abord, pour désigner le rapport qui dirige l'évocation, il s'est servi invariablement et exclusivement du mot « tâche » (*Aufgabe*); d'autre part, dans les pages où il expose le but qu'il a poursuivi, il insiste seulement sur l'avantage méthodologique qu'il

(1) *Psych. Rev.*, I, n° 2, p. 152-158.

y a, pour l'expérimentateur, à substituer une direction de son choix aux directions involontaires et extrêmement variées que peut suivre, dans l'évocation, la pensée du sujet : on obtient ainsi un ensemble de faits plus homogènes, plus simples, mieux dégagés des influences accessoires et par conséquent plus aisés à classer et à définir (296-298).

Les expériences de Watt, commencées pendant le semestre d'été de l'année 1902, se sont poursuivies pendant le semestre de l'hiver suivant. Les sujets, au nombre de six, étaient les professeurs F. Angell et Külpe, les docteurs en philosophie Dürr, Orth, F. Schmidt, K. Schmitt. Les mots inducteurs auxquels les sujets devaient réagir étaient pour la plupart des substantifs, dont la longueur ne dépassait pas trois syllabes. Les expériences se distribuaient en séries de 15 épreuves chacune, séparément caractérisées par une des six tâches précédemment énumérées. On procédait, chaque jour, à deux séries d'expériences dont l'exécution prenait environ une heure. Les réactions n'étaient pas seulement déterminées dans leur cours, mais limitées dans leur durée : il ressort des tableaux que Watt a annexés à son travail que celle-ci n'a dépassé qu'exceptionnellement trois secondes et se tenait ordinairement entre une et deux, voire au-dessous. Le nombre des épreuves s'est élevé, pendant le semestre d'été, à 1362 et, pendant le semestre suivant, chaque sujet a été soumis, pour chaque tâche, à cent expériences environ.

Indiquons d'abord brièvement la marche générale de la réaction. L'auteur distingue quatre moments, que le sujet était invité à décrire. D'abord, la *préparation* sous son double aspect, extérieur et intérieur, organique et mental. Le sujet dirige son regard vers le point où va apparaître le mot inducteur, avec une attention plus ou moins grande qui se manifeste par des sensations de

tension d'intensité variable; à cette adaptation motrice, — qui n'est pas l'élément caractéristique du phénomène, parce qu'elle accompagne ou précède n'importe quelle perception attentive, — se joint ici une sorte de « préparation formelle », une adaptation mentale, sur laquelle nous reviendrons et qui consiste, dit Watt, à éveiller « une direction générale de l'attention », « une tendance générale d'évocation » (P. 301). Puis, l'*apparition du mot inducteur* avec les phénomènes variés de compréhension qui la suivent. En troisième lieu, la *recherche de l'induit :* cette étape peut faire défaut, et la réaction suivre automatiquement l'excitation. Parfois l'apparition de l'inducteur n'est séparée de la réponse que par la conscience d'un vide ou par un état *sui generis* de recueillement ou de tension qu'un sujet définit, d'une façon expressive, « un vide tendu » (*gespannte Leere*). En d'autres cas, des images, des idées ou des attitudes de conscience précèdent et préparent la réponse : un sujet constate que « l'idée est là, avant le mot », un autre « sait ce qui va venir. » Enfin, la réponse, la *réaction* elle-même : le mot apparaît de façon différente, selon qu'il est attendu ou non, précédé ou non de la conscience de la signification; les sujets disent, dans le second cas, qu'il vient « automatiquement », « involontairement », « de lui-même », d'une façon « irrésistible » (P. 316-320).

Les expériences se divisent en deux classes : 1° les évocations ou, comme dit Watt, les reproductions à direction unique; 2° les reproductions à direction multiple.

Les premières, de beaucoup les plus nombreuses, sont caractérisées par le fait que le sujet trouve la réponse dans la direction où il l'a cherchée, sans que jamais sa pensée dévie du chemin qu'elle s'est tracé. Il faut ici distinguer encore trois cas : 1° la réponse se fait à l'aide

d'une image visuelle représentant l'objet désigné par le mot inducteur ou quelque chose qui se rapporte en quelque façon à la signification de ce mot. Exemple. Mot inducteur : *repas*. Réponse : *rôti*. « Une table blanche chargée de toute sorte de mets. J'en ai cherché un, et j'ai dit : rôti. » 2° L'image visuelle est remplacée par une ou plusieurs images verbales, ou encore par « un état de souvenir contenant des traces d'images verbales », ou enfin par une simple attitude de la conscience, où prend naissance parfois un effort de recherche qui amène la réaction. 3° La réponse se fait sans aucune image intercalaire : tantôt il se produit entre l'excitation et la réaction une hésitation, un effort de recherche et de concentration, sans que le sujet puisse dire pourquoi c'est tel mot et non pas tel autre qui est sorti de là, tantôt la recherche est purement automatique. Ainsi, il peut se produire en tout quatre cas que Watt désigne par A3, A2, A1, A0 (303-306).

Dans les évocations à direction multiple, la recherche se fait dans un sens, et la réponse vient d'un autre côté. Ce groupe comprend deux variétés : les réactions à direction nette, où la pensée s'oriente vers un but défini, où le sujet a une idée claire de ce qu'il cherche; les réactions à direction vague, où le sujet cherche « quelque chose d'autre », sans pouvoir préciser quoi. Voici un exemple du premier cas : « J'ai cherché, dit un sujet, le mot *mets* (qui m'est venu plus tard à l'esprit), sans le trouver. J'ai dit alors : *substance comestible* ». Et pour le second : « J'ai cherché quelque chose d'autre; je ne sais pas quoi. J'ai dit : *enfant*. » (Le mot inducteur était : *bébé*). Ainsi, aux cas précédemment cités, il faut en ajouter deux autres, tous deux caractérisés par une sorte de bifurcation de la pensée, et chacun par la netteté plus ou moins grande de l'orientation initiale. L'auteur les désigne par les lettres B et C (321).

Les réactions du second groupe sont plus lentes que celles du premier; les réactions mécaniques, sans intermédiaire conscient, sont les plus rapides, et les réactions à direction indéterminée, celles qui prennent le plus de temps. Ces résultats ne sont point de nature à nous surprendre; ils ne prennent d'ailleurs tout leur sens et toute leur valeur que lorsqu'on a démêlé les influences diverses qui allongent ou abrègent la durée des réactions ou décident de leur forme.

Nous ne suivrons pas, dans ce nouvel exposé, le même plan que Watt; plus exactement, nous nous efforcerons d'introduire un plan dans son exposé, le plus décousu et le moins systématique qui se puisse imaginer. Il nous paraît comprendre deux parties de très inégale importance : dans la première, de beaucoup la plus originale, l'auteur rapporte les résultats de ses expériences, étudie les facteurs de l'évocation et le rôle de chacun d'eux; dans la seconde, il cherche à préciser la contribution que ces expériences fournissent à la psychologie de l'association, du jugement et du concept. C'est surtout dans la première partie qu'il faut chercher une réponse aux problèmes fondamentaux que nous avons dégagés plus haut. Nous nous proposons de rendre compte, dans les pages suivantes, non point de tout le détail des recherches de Watt, mais seulement de ce qui intéresse la psychologie de la pensée et possède en outre une portée générale et vraiment scientifique.

II. Les facteurs de l'évocation

Si l'on met à part le mot inducteur, qui sert seulement d'amorce à l'activité d'autres éléments, et les dispositions affectives, qui interviennent souvent dans

l'idéation courante, mais qui ne jouent dans ces expériences qu'un rôle accessoire et négligeable, il reste, comme facteurs de l'évocation, la tâche, les tendances reproductrices et les images.

a) *La « tâche »*

Watt s'est surtout attaché à mettre en lumière le rôle de la tâche dans l'évocation; en revanche, il n'a pas cherché à définir sa *nature psychologique.* Il semble même avoir volontairement évité cette question. Le mot *tâche,* qui revient sans cesse sous sa plume, est une désignation tout objective qui couvre d'une sorte d'anonymat la disposition subjective ou l'état de conscience correspondant. Nous voyons bien que la tâche se manifeste à la conscience de différentes façons, mais non point ce qui relie entre elles ces diverses manifestations, leur unité, leur structure commune. On pourrait croire que la consigne imposée par l'expérimentateur apparaît et agit dans la conscience du sujet par une suggestion qui relèverait de l'interpsychologie plutôt que de la psychologie proprement dite. Ce serait oublier que, dans l'idéation courante, Watt est le premier à le reconnaître, nous nous imposons sans cesse à nous-mêmes, sous forme de problèmes à résoudre par exemple, des consignes du même genre. Il importe donc peu que la tâche soit donnée, suggérée du dehors, ou qu'elle émane du sujet lui-même : dans les deux cas, qu'elle s'incorpore ou non au tissu de ses pensées, elle est un moment de sa vie consciente. Nous ne croyons point manquer à notre devoir de fidèle interprète en fixant un point qui, chez Watt, demeure obscur et dont dépend pourtant la pleine intelligence de ce qui va suivre. On sait déjà que la tâche est, par son contenu logique,

une relation très générale; ajoutons maintenant que, par sa structure psychologique et comme fait de conscience, elle est une intention, une direction définie de la pensée, l'application de cette relation à un contenu donné, dans l'espèce à un mot inducteur se trouvant à l'un des bouts du fil qui mène à l'induit. Mais n'est-elle que cela ? C'est ce que nous allons voir en étudiant de quelle manière elle agit.

On peut même en réalité se poser à cet égard un double problème. Comment la consigne, venue de l'expérimentateur, s'intériorise-t-elle dans la conscience du sujet et devient-elle active ? Et comment agit-elle ? *Activation* d'abord, *action* ensuite, le processus comprend ainsi deux phases.

A. — La première est cette espèce de *préparation intérieure* qui constitue, avec l'accommodation organique, le début de la réaction. Lorsque commence une série nouvelle, les sujets répètent mentalement un certain nombre de fois la consigne proposée : « concept surordonné », « trouver une partie », etc. La tâche est-elle difficile ? Ils ont recours à des moyens auxiliaires : ils s'efforcent de se représenter « la marche formelle du processus ». L'un se dit que, dans les mots composés, le second membre désigne souvent la partie (*Schildrand, Kirchturm*), et que, par suite, celle-ci peut être obtenue en décomposant le nom. Le même se propose, pour la tâche III (trouver le tout), « de se représenter autant que possible l'objet désigné par l'inducteur dans son environnement spatial et temporel ». Dans les épreuves où il s'agissait d'évoquer un concept coordonné, il avait « l'impression que le concept devait être trouvé à partir du concept supérieur : ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de laisser venir le concept surordonné. » Pour les tâches plus aisées, la première par exemple (trouver un concept surordonné), tel sujet

a recours à une représentation intuitive du concept : il imagine un cercle grand ou petit; tel autre se donne « un sentiment global de déploiement intérieur », un troisième se dit qu'« il va choisir un domaine général. » Ce qui sort de là, c'est une « direction générale de l'attention » ou une « tendance générale d'évocation » (302-303). Si, au milieu ou à la fin d'une série, les sujets ont besoin de se remémorer la tâche, ils l'évoquent souvent sans nulle représentation verbale ou objective, par une sorte d'effort de recueillement pendant lequel la conscience semble vide (345).

Ce qui nous frappe ici, c'est la variété de ces phénomènes : ils vont de l'idée claire et distincte de la méthode à appliquer à une simple direction de la pensée vers quelque chose de plus général, de l'image verbale de la consigne ou d'une attitude de conscience qui l'enveloppe à une vague représentation symbolique. Le sujet s'*imprègne* ou se *pénètre* de la tâche plutôt qu'il ne se la représente ou qu'il ne la conçoit.

Il ne suffit pas de s'en imprégner, il faut encore l'appliquer à l'excitation, au mot inducteur. Du moins, cela est nécessaire en plusieurs cas, par exemple quand la préparation a été insuffisante ou que la tâche est particulièrement difficile ou que des influences perturbatrices viennent entraver la marche de l'épreuve (346-347). Le fait psychologique, déterminé par la consigne, nous apparaît par là sous un aspect nouveau, non plus comme un élément statique, mais comme une intention, c'est-à-dire comme le support conscient d'un dynamisme de la pensée, d'une finalité active. C'est de cette manière, du moins, que nous croyons devoir interpréter cette remarque de Watt : le sujet s'aide souvent, pendant la recherche, de certaines questions qu'il se pose intérieurement à lui-même. Par exemple, il s'agit de trouver un mot coordonné et le mot inducteur est

alouette. Le concept surordonné se présente : *oiseau chanteur.* Le sujet se pose alors cette question : « Quels autres oiseaux chanteurs y a-t-il ? » « Ce processus, dit Watt, fortifie et accélère l'action de la tâche et semble favorable à une bonne reproduction, justement parce qu'il associe dans le même état de conscience la consigne et l'excitation. » N'est-ce pas aussi parce qu'il fait naître cette attitude de conscience *sui generis,* exprimée par la forme d'interrogation, et qui consiste, comme Watt le dit dans le même passage, à regarder au delà du mot inducteur, une fois qu'on l'a compris ? Ce qui tend à prouver que cette attitude influe comme telle sur la réaction ultérieure, c'est que des questions indéterminées remplissent parfois le même office que des questions plus précises. « Que vas-tu faire ? » « Quel est mon devoir ? » (348-349).

L'activation de la tâche comprend donc : 1° une *imprégnation* consciente, qui consiste à répéter intérieurement la consigne, soit dans la préparation, soit au cours de l'épreuve, et à la préciser par des consignes auxiliaires; 2° un *ajustement* conscient, qui consiste, d'une part, à l'associer avec le mot inducteur, de l'autre, à se porter, dans la direction marquée par elle, au delà du contenu actuel de la conscience.

Dans ce processus, les éléments proprement représentatifs ou notionnels sont au second plan. Ce qui le prouve, c'est d'abord la variété même des phénomènes par lesquels la tâche s'intériorise. C'est, en second lieu, cette observation de Watt, en apparence bien singulière, « que la préparation peut être très consciente et pourtant défectueuse. Si le sujet n'a pas fini de se préparer au moment voulu, par exemple au début d'une série, ou, s'il est surpris, au milieu de la série, par l'inducteur, l'épreuve en souffre ordinairement (301). » C'est encore que la consigne peut continuer d'agir lorsqu'elle a cessé

d'être consciente : dès la deuxième ou la troisième épreuve, la tâche n'est formulée intérieurement qu'une fois, et cette rumination mentale ne tarde pas à disparaître; il ne reste plus qu'une tension consciente qui s'efface elle aussi peu à peu (300). En règle générale, dans une série, « l'évocation normale s'opère en vertu de la préparation régulière sans répétition de la consigne pendant la recherche, à moins que le sujet ne soit entraîné par une cause quelconque en dehors de la zone préparée des tendances reproductrices (346). » C'est enfin le fait qu'une consigne antérieure tend parfois, par un phénomène de persévération, à prolonger son influence au delà de la série à laquelle elle a été affectée et à entrer en concurrence avec la consigne actuelle.

Ainsi la tâche donnée par l'expérimentateur a pour rôle, moins de faire surgir une représentation du but à atteindre ou de la méthode à appliquer que d'éveiller une disposition intérieure, de « monter » le sujet pour une certaine réaction. En quoi consiste ce « montage » (*Einstellung*) ? Watt ne le dit point. Ne nous hâtons pas de supposer qu'il consiste en un ajustement moteur ou cérébral. Plus prudent que certains de ses commentateurs, qui lui reprochent, bien injustement, « l'esprit métaphysique » de ses conclusions (1), Watt a désavoué d'avance les hypothèses de ce genre, les jugeant à bon droit prématurées et arbitraires (421). Nous avons, pour notre part, tenté ailleurs (2) une interprétation psychologique de cette disposition intérieure et essayé de montrer que ce qui est éveillé par la préparation formelle de Watt, c'est un schème intellectuel, une tendance logique, le pouvoir d'un rapport et d'une habi-

(1) Kostyleff — *Le mécanisme cérébral de la pensée,* p. 45.
(2) *La pensée conceptuelle,* ch. VII et VIII.

tude. Mais ce n'est point ici le lieu d'exposer cette conception.

De quelque façon qu'on se représente cette activation consciente, il faut, en tous cas, reconnaître qu'elle est nécessaire. Son rôle apparaît notamment lorsque se produit, dans la marche de l'épreuve, une perturbation provenant soit de ce que des tendances reproductrices, particulièrement fortes, amènent à la conscience des représentations inadéquates, soit de ce qu'une consigne antérieure tend à se substituer à la consigne actuelle et à entraîner également une réaction incorrecte. Dans les deux cas, un réajustement conscient s'impose. Il est particulièrement fréquent pour les tâches II (trouver un concept subordonné) et IV (trouver la partie). Il présente les mêmes variétés, les mêmes nuances que la préparation initiale : tantôt le sujet a recours à des méthodes ou à des consignes auxiliaires, tantôt il se borne à répéter ou même à évoquer, sans nulle représentation verbale ou autre, la tâche proposée. Ne s'agit-il pas dans tous ces cas, de soutenir une tendance logique défaillante, et ce réajustement de la pensée par la prise de conscience du but à atteindre ou du moyen à employer, ne fait-il pas irrésistiblement songer à ces réadaptations motrices destinées à renouer le fil d'un acte automatique et qui s'effectuent de la même façon ? La persévération de la consigne ne nous suggère-t-elle pas à son tour l'idée que les lois de l'habitude régissent aussi bien les phénomènes de pensée que les phénomènes de mouvement ?

B. — Watt ne s'est pas posé ces questions. En renonçant à s'interroger sur l'origine et la structure du facteur logique qui dirige l'évocation, il doit renoncer à décrire le mécanisme de cette dernière. Plutôt que l'*action* de la tâche, il nous montre en réalité les *résultats* de cette action. Ils sont de trois sortes; la tâche

contribue à déterminer : 1° la nature de la réponse; 2° sa forme; 3° sa durée.

Elle influe sur la *nature* de la réponse. La grande majorité des réactions sont conformes à la tâche proposée. Le tableau suivant donne, en face du nombre absolu d'épreuves, le pourcentage des réponses correctes pour chaque consigne et pour chaque sujet (299).

	Tâche I		II		III		IV		V		VI	
	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%
Sujets I	86	94	97	96	84	85	85	99	84	100	74	87
» II	85	88	97	79	85	35	85	85	83	94	—	—
» III	86	67	100	47	87	80	86	80	84	79	59	56
» IV									84	80	74	58

La *forme* de la réaction dépend également de la tâche. On sait, d'abord, que l'évocation peut se faire de différentes façons, selon que la direction est une ou multiple; on sait en outre que, dans le premier cas, l'épreuve change d'aspect selon que des intermédiaires conscients s'insèrent ou non entre l'inducteur et l'induit; et enfin que ces phénomènes intercalaires peuvent être soit des images visuelles, soit des images verbales, soit des attitudes de conscience. Le tableau suivant montre de quelle manière se répartissent, pour les quatre premières données, les reproductions correctes

	Images intermédiaires visuelles (A 3)			Images intermédiaires verbales (A 2)			Pas d'images intermédiaires (A 1)			Pas d'images intermédiaires, réaction automatique (Ao		
	Suj I	II	III	I	II	III	I	II	III	I	II	III
Tâches I	23	82	4	2	6	39	76	12	57	64	—	24
II	11	50	9	21	20	35	68	30	56	37	15	26
III	76	97	50	2	1	33	22	1	17	9	—	—
IV	80	88	47	—	9	37	20	3	16	10	—	8

(1) On verra plus loin que la distribution des formes A, B, C est indépendante de la tâche.

à direction unique (1). Les fréquences sont calculées en pour-cent , de façon que A1 + A2 + A3 = 100. Les fréquences des réactions en A0 ont été calculées à part (311).

Ce tableau met en lumière certaines variétés individuelles. Considérons les tâches I et II. On voit que, chez le sujet III, les images verbales intercalaires sont particulièrement fréquentes, et que les images visuelles jouent un grand rôle dans les réactions du sujet II. Mais, ce qui est plus frappant, c'est l'influence de la tâche sur la forme des évocations. Ainsi les consignes III et IV (trouver un tout, trouver une partie) entraînent un accroissement important des évocations de type visuel et une diminution marquée des réactions des types A1 et A0. Le même sujet peut ainsi se comporter comme un visuel ou un verbal selon la tâche à remplir, le problème à résoudre. Il apparaît déjà que la présence ou l'absence de tels ou tels éléments sensibles dépend des conditions logiques dans lesquelles le travail intellectuel s'accomplit.

Mais les descriptions des sujets sont plus intéressantes que les chiffres. Particulièrement instructive est l'analyse qualitative des épreuves où il s'agissait de trouver un concept coordonné au mot inducteur ou une autre partie d'un tout commun (tâches V et VI). Le sujet est mis sur la voie de l'induit soit par un concept surordonné (tâche V), soit par la représentation du tout (tâche VI). « Le genre ou le tout doit être considéré ici, dit Watt, comme une détermination de la tendance reproductrice, détermination qui résulte de la préparation de la tâche ou plutôt de la liaison de la tâche au mot inducteur dans une question que le sujet se pose à lui-même. » (336). Il faut entendre que le tout ou le genre est reproduit par la mémoire, mais sous l'influence de l'élément logique qui dirige l'évocation et en

conformité avec lui. Exemples. « *Basset.* — Tout de suite après *basset* est venue la représentation verbale *autre chien;* puis un effort pour trouver un mot simple dans cette direction. » « *Cave.* — *Souterrain,* comme parties d'une maison. *Maison* était ici nettement le tout. J'avais la représentation confuse d'un souterrain d'une maison. » L'intermédiaire est ici proprement, comme le dit Watt, un moyen terme, et l'opération une médiation, qui fait passer de l'inducteur à l'induit par une image représentant leur lien logique. L'image, visuelle ou verbale, n'est que le support de cette relation. Elle peut être, d'ailleurs, remplacée par un sentiment intellectuel ou, pour employer le mot de Watt, par une attitude de conscience.

On retrouve ici les mêmes variantes et, au fond, le même phénomène que dans la préparation initiale. La consigne se précise par une consigne auxiliaire : « trouver le tout », « trouver le genre ». N'est-ce pas en réalité la même consigne, le même rapport, précisé, enrichi d'une détermination nouvelle ? Les rapports d'espèce à espèce et de partie à partie ne peuvent pas devenir pleinement conscients en eux-mêmes et indépendamment de la relation de l'espèce au genre et de la partie au tout. On voit ainsi reparaître, à ce stade de l'épreuve, le facteur logique du début, passé de la période d'activation à la période d'influence et conservant, sous la diversité de ses manifestations conscientes, son unité fondamentale.

Faisons cependant une double réserve. D'abord l'image n'est point toujours aussi nettement subordonnée au facteur logique. Dans l'expérience suivante, elle semble amenée par une simple association de contiguïté : « *Application* » — « Image d'un bulletin d'élève où se trouvait le mot *application;* dans une rubrique il y avait la note *quatre :* j'ai dit alors *: paresse.* » (336) La

tâche agit ici à l'intérieur d'une image qu'elle ne paraît pas avoir contribué à susciter. Tandis qu'en d'autres cas il se produit, sous la forme, par exemple, d'une question qu'on se pose à soi-même, une direction de la pensée vers le genre ou vers le tout, le tout se présente ici comme quelque chose d'accessoire (*etwas Nebensächliches*), c'est-à-dire comme le produit d'une action tout automatique de l'association. En outre, de quelque façon que le genre ou le tout interviennent, ils n'occupent pas toujours la même place dans la réaction. Là où la recherche est particulièrement consciente, la marche de l'évocation peut être représentée par l'un de ces deux schèmes : 1° Concept coordonné — genre — concept coordonné; 2° partie — tout — partie. Mais il arrive que l'induit vienne à la conscience en même temps que le genre ou le tout, ou même immédiatement avant ce dernier, qui ne semble intervenir en ce cas que pour contrôler la réaction. Rien ne prouve évidemment, d'une façon certaine, que le concept du genre ou du tout ait joué ici un rôle effectif dans la recherche. Mais, quoi que Watt puisse penser à cet égard, n'est-il pas infiniment probable qu'il était immanent à la réaction en train de se faire, et que celle-ci lui doit le sentiment de rectitude qui l'accompagne dans le cas où l'induit et le tout apparaissent simultanément, et, dans tous les cas, sa rectitude elle-même.

La tâche influe enfin sur la durée de la réaction. Les tâches les plus aisées sont en général les plus rapidement exécutées. Ainsi la moyenne arithmétique des temps de réaction est, chez les sujets I, II et III : pour la tâche I, de 1720, 1818, 1486; pour la tâche II, de 1857, 2261, 1508 millièmes de seconde. Or, au témoignage des sujets, il est plus facile de trouver un concept surordonné que de trouver un concept subordonné et en fait, le nombre des erreurs croît notablement en gé-

néral de la tâche I à la tâche II, comme le montre le tableau suivant, où la fréquence des cas justes et des cas faux est calculée en pour-cent (378) :

	Sujet I		Sujet II		Sujet III	
	Cas justes	faux	Cas justes	faux	Cas justes	faux
Tâche I	94	6	88	12	74	26
Tâche II	96	4	79	21	47	53

Cette relation entre la difficulté de la tâche et la rapidité de la réaction se vérifie encore pour les tâches V et VI. L'évocation d'un concept coordonné est à la fois beaucoup plus aisée et plus rapide que l'évocation d'une autre partie. La moyenne arithmétique des temps de réaction est respectivement chez les sujets I, II et III : pour la tâche V, de 2071, 1676, 2649; pour la tâche VI, de 2294, 2097, 3343 millièmes de seconde. Le nombre des erreurs croît en même temps que la vitesse de l'évocation.

Cependant, la relation précédente ne semble pas s'appliquer aux tâches III et IV. Il est plus aisé d'aller du tout à la partie (tâche IV) que de la partie au tout (tâche III), ainsi qu'il ressort de ce tableau qui donne le pourcentage des réponses justes et des réponses fausses (386) :

	Sujet I		Sujet II		Sujet III	
	Cas justes	faux	Cas justes	faux	Cas justes	faux
Tâche III	86	14	35	65	80	20
Tâche IV	99	1	85	15	80	20

Et pourtant, c'est dans l'évocation de la partie qu'apparaissent les temps de réaction les plus longs. Le calcul des moyennes ne donne aucun résultat, car celles du semestre d'été ne concordent pas avec celles du semestre d'hiver : le tableau du semestre d'été accuse les temps de réaction les plus longs pour la tâche III, et le tableau du semestre d'hiver pour la tâche IV. Ces

calculs, dont il est bien inutile de reproduire ici le détail, donnent une idée de la précision et de la conscience que Watt a apportées dans sa recherche, et aussi du caractère décevant de certaines analyses quantitatives en psychologie. L'interprétation que Watt a tirée de ces données numériques vaut la peine d'être citée : « avec la tâche III, dit-il, l'évocation est en elle-même plus rapide, mais la tâche réalise une moindre économie de temps; avec la tâche IV, au contraire, l'évocation est en elle-même plus lente qu'avec la tâche III, mais la tâche elle-même peut procurer une plus grande économie de temps, de telle sorte que celle-ci compense et au-delà l'inconvénient représenté par la vitesse plus grande de l'évocation. » (385) Cette explication ingénieuse a le défaut de ne point cadrer avec les données numériques du semestre d'été, où, non seulement les temps maximums, mais encore les temps moyens de réaction s'avèrent plus longs pour la tâche IV que pour la tâche III. Il y a cependant une idée juste dans l'interprétation de Watt : c'est que le temps de réaction dépend, non seulement de la tâche, c'est-à-dire d'un facteur logique, mais aussi de la tendance reproductrice, c'est-à-dire d'un facteur mnémonique. Mais, ici comme en beaucoup d'autres cas, seule, l'analyse qualitative de chaque réaction prise en particulier peut révéler la part qui revient à chacun de ces deux facteurs.

Il serait intéressant de rechercher ce qui fait qu'une tâche est plus ou moins difficile : ce serait un moyen de pénétrer plus profondément le mécanisme de son action. Watt nous fournit là-dessus quelques indications précieuses. Comparons d'abord les tâches I et II, et demandons-nous pourquoi la première est plus aisée que la seconde. Un sujet nous met sur la voie de l'explication quand il nous dit que, pour trouver le concept surordonné ou le genre auquel appartient l'inducteur,

on n'a qu'à s'en tenir à la définition de ce dernier. Cela pourrait s'entendre ainsi : puisque la recherche du concept surordonné se fait au moyen de la définition, la définition, par le genre prochain, et qu'une espèce n'a qu'un genre prochain, la tâche I ne comporte, pour chaque épreuve, qu'une solution; au contraire, un genre contient des espèces différentes et, par suite, l'esprit, dans la recherche du concept subordonné, peut hésiter entre des réponses également différentes. Mais cette explication ne concorde pas avec le fait que les évocations à direction multiple ne sont pas plus fréquentes avec la tâche II qu'avec la tâche I. On pourrait encore supposer que la recherche du concept subordonné fait surgir un grand nombre de représentations rivales qui resteraient à l'arrière-plan de la conscience. Mais les sujets sont capables de signaler cette affluence, quand elle se produit; or les cas où elle est relevée dans les évocations par subordination ne sont point la majorité. Il ne reste, semble-t-il, qu'une hypothèse, celle que Watt adopte lui-même : la recherche du genre est plus aisée, plus rapide aussi que la recherche de l'espèce, parce qu'elle est d'un usage plus fréquent (379).

Cette interprétation nous semble fort juste, mais il faut la pousser un peu plus que ne l'a fait Watt. Les erreurs commises par les sujets dans l'évocation du concept subordonné sont significatives. Si l'on met à part les erreurs accidentelles, qui proviennent par exemple de la persévération d'une représentation ou d'une consigne antérieures et qui sont communes à toutes les séries, on voit qu'un grand nombre de réactions incorrectes ont leur source dans une sorte de méprise sur la tâche proposée : le sujet répond comme si on lui avait posé cette question : « De quoi est-ce fait? » — ou bien il donne le concept surordonné, un synonyme, etc. Méprise ne veut pas dire ici incompréhension, car il est

clair que, les mots *surordonné* et *subordonné* étant corrélatifs, la seconde tâche n'est pas plus difficile à comprendre que la première. L'erreur résulte d'un « montage » insuffisant. Ce défaut d'ajustement ne peut être mis lui-même sur le compte d'une préparation défectueuse, car, étant donné le grand nombre des épreuves, les conditions identiques où elles se déroulaient, l'alternance des séries, il n'y a aucune raison de supposer que la préparation ait été en général moins bonne pour la tâche II que pour la tâche I. Il ne reste qu'une ressource : c'est de dire que la *direction* vers l'espèce nous est moins naturelle ou, plus exactement, moins habituelle que la direction vers le genre, qu'il y a là deux tendances logiques qui sont de puissance inégale, parce qu'elles sont inégalement exercées.

Cette induction se confirme encore par l'examen des tâches III et IV. Il est plus facile d'aller d'un tout concret aux parties que d'aller des parties au tout, et l'évocation du tout, ajoute Watt, est d'autant plus difficile que la partie inductrice est un objet plus indépendant (389). Nous ne voyons à ce fait qu'une explication plausible : l'analyse et, en particulier, l'analyse d'un tout concret et indépendant est un procédé plus familier à la pensée que la synthèse; par suite, il est plus aisé de se mettre dans la disposition d'esprit qui correspond à la première que dans celle qui correspond à la seconde. C'est toujours à cette notion d'une disposition intérieure, d'une tendance logique qu'il faut revenir pour comprendre l'action de la tâche.

b. — *Les tendances reproductrices*

La tâche ne détermine pas toute seule la réaction, mais avec le secours d'une ou de plusieurs tendances reproductrices.

Pas plus qu'il ne s'est expliqué sur la structure de la disposition intérieure qui correspond à la tâche, Watt ne nous renseigne sur la complexion de la *tendance reproductrice :* nouvelle lacune, qu'on peut cependant plus aisément combler que la première, en rapprochant les uns des autres les différents passages où il est question de ce second facteur. Ici encore la notion centrale est celle d'une direction de l'esprit. C'est ce qui apparaît d'abord assez clairement par les expressions même dont Watt se sert pour désigner les deux grands modes de reproduction — reproduction à direction unique, reproduction à direction multiple, — où il s'agit évidemment, non pas de l'orientation générale définie par la tâche, mais d'orientations singulières vers des objets mentaux déterminés. C'est même justement en cela que consiste la différence la plus frappante, sinon la plus profonde, du facteur logique et du facteur mnémonique : pour un inducteur donné, la tâche ne détermine le plus souvent que la sphère des représentations ou des concepts d'où l'induit devra être tiré, tandis que la tendance reproductrice amène tel ou tel mot, telle ou telle représentation. Il y a, pour un certain inducteur, autant de tendances reproductrices qu'il y a de concepts, d'images ou de mots susceptibles de lui être séparément associés. La tendance reproductrice est le plus souvent ce qu'on appelle un *lien associatif.*

Pourquoi, de cette tendance reproductrice, Watt fait-il un fait psychologique distinct ? A cela, on peut trouver deux raisons, l'une générale, l'autre plus particulière à Watt. La première est que la tendance reproductrice ne saurait être considérée comme une propriété de la représentation inductrice, car, si cette dernière est le point de départ de l'évocation, elle n'en est nullement la cause : la cause de la plus machinale association de contiguïté est le fait que, dans un passé

plus ou moins proche, deux ou plusieurs représentations se sont trouvées dans la conscience simultanément ou en succession immédiate. L'association de contiguïté est la restauration d'un ensemble à partir de l'un quelconque de ses éléments; et si la tendance reproductrice est la propriété de quelque chose, c'est de ce complexe lui-même, et non pas de telle ou telle représentation. Le pouvoir que possède une représentation d'évoquer une autre représentation est la plupart du temps réversible et ne peut donc être attribué ni à celle-ci, ni à celle-là.

L'autre raison, plus particulière à Watt, est que la tendance reproductrice peut se manifester séparément à la conscience, et cela justement comme une direction vers un objet virtuel de représentation ou de pensée. Bien que toujours déterminée par cet objet, cette direction peut, comme fait de conscience, être nette ou vague et passer par tous les degrés intermédiaires. C'est en quoi consiste, on le sait, dans les évocations à direction multiple, la différence des cas B et C. Dans le premier, le sujet sait où il va; dans le second, il sait seulement qu'il cherche quelque chose, ou que « quelque chose flotte devant lui ». Il est probable que là où l'on a le sentiment d'être dirigé vers *quelque chose* et non pas seulement vers un certain domaine de représentations, cette direction est *réellement* déterminée, en ce sens que nous tendons vers un certain objet virtuel et non pas vers un autre. Mais elle peut être plus ou moins déterminée et même indéterminée *pour la conscience*. Quoi qu'il en soit, « une tendance reproductrice peut être reconnue avant que soit présent l'objet à reproduire » (370).

Watt retrouve ainsi le *sentiment de tendance* de W. James. Cette découverte semble même l'avoir fortement embarrassé. « Nous ne pouvons pas, dit-il, préci-

ser, d'après les procès-verbaux, ce qu'est cette reconnaissance. Si la conscience « de savoir ce qui vient » se compose en partie de représentations verbales, ces représentations ne constituent certainement pas la conscience de l'objet à venir, qui est quelque chose de plus spécial... Ce n'est pas non plus un sentiment, puisqu'il n'en est constaté aucun. » L'embarras de Watt prouve seulement qu'il est encore sous l'empire du préjugé courant qu'il ne saurait y avoir pensée ou sentiment là où il n'y a pas un objet actuellement pensé ou senti. Le savoir anticipé dont il est ici question n'est ni une simple représentation verbale, ni, bien entendu, la représentation de l'objet à venir, mais une attitude mentale, la conscience d'une transition ou d'un rapport entre un état actuel incomplet par son contenu et éprouvé comme tel et un état futur pressenti comme déterminé.

Pour étudier le mécanisme de la reproduction, nous nous placerons à deux points de vue. Nous l'examinerons : 1° en lui-même; 2° dans ses rapports avec l'influence de la consigne.

A. — L'action des tendances reproductrices, envisagée en elle-même, présente des variantes assez analogues à celles que nous avons relevées dans l'action de la tâche : tantôt elle est préparée par un travail conscient, tantôt elle est purement automatique. Ce dernier cas est en particulier celui des associations verbales et des associations fondées sur une similitude de sons. Elles se distinguent par une facilité plus grande, dont le sujet a généralement le sentiment, par l'absence de tout rapport conscient entre l'inducteur et l'induit, par le fait que celui-ci s'ajoute à celui-là comme s'il lui était soudé. Exemples : « *Théorie — Théorie de la lumière* » — « *Mer — Mer du Nord* » — « *Jour — Nuit* » (370-371). La réaction succède immédiatement à la perception de l'inducteur, avec une sorte de nécessité, de force

irrésistible et en tout cas indépendante de la volonté du sujet. « J'ai conscience, dit le sujet I, que les mots viennent sans que je les aie cherchés. Ils viennent comme quelque chose d'indépendant et, pour ce qui me concerne, d'étranger. Je n'ai que rarement la conscience d'une direction vers eux » (318). Les associations automatiques sont de beaucoup les plus rapides : leur durée descend assez fréquemment au-dessous d'une seconde.

Aux associations automatiques il faut joindre l'action, le plus souvent automatique aussi, de la *persévération*. Müller et Pilzecker avaient déjà montré, en 1900, dans leur étude sur la mémoire, que la persévération est l'un des deux facteurs essentiels de la reproduction, l'autre étant l'association. « Les représentations, dit Watt, qui ont été il n'y a pas longtemps dans la conscience possèdent pendant un certain temps la propriété d'y pénétrer ou de s'y laisser rappeler très aisément et très vite » (341). Il arrive souvent à Watt de confondre sous le nom de tendance reproductrice la force des associations antérieures et la tendance à la persévération. Sous l'influence de cette dernière, le sujet réagit parfois à l'excitation par un mot d'une épreuve précédente, inducteur ou induit. Par exemple, dans une série où la tâche est de trouver un concept surordonné, le sujet a réagi au mot *poire* en disant « *fruit* ». On lui donne ensuite, comme inducteur, le mot *tabac*, et il répond encore « *fruit* » avec l'impression que ce n'est pas tout à fait cela, mais que *fruit* peut s'entendre ici au sens de *denrée*. Le mot de réaction n'ayant pas été ici antérieurement associé au mot inducteur, la reproduction est une reproduction libre.

Dans les réactions du type conscient, l'association se fait le plus souvent non pas entre les mots, mais entre leurs sens. La compréhension de l'inducteur met sur la voie de l'induit. « Au moment où je comprends le mot,

dit le sujet III, je sais déjà ce que j'ai à dire », ou « je sais ce que je veux ». Et ailleurs : « Dans la compréhension de *Pâques* était déjà impliqué le mouvement vers *Pentecôte*, comme si je n'avais qu'à répéter intérieurement le mot pour qu'il s'y joigne quelque autre chose. » La déclaration suivante est encore plus nette : « Il n'y a eu aucune solution de continuité entre l'apparition du mot inducteur et la compréhension; pourtant, il s'est écoulé un temps assez long avant que la compréhension fût là tout entière. L'impulsion à l'association a été donnée avec la pleine compréhension (317-318). » De même, en ce qui concerne l'induit, le sens apparaît souvent avant le nom. « Le sujet III constate qu'il a eu le concept avant le mot correspondant, ou qu'il a eu conscience que le mot exact allait lui venir, ou enfin que le concept était là comme une masse à l'intérieur de laquelle on pouvait choisir quelque chose (318-319). »

La tendance reproductrice peut devenir consciente pendant ou après la réaction. C'est ce qui arrive notamment lorsque plusieurs tendances reproductrices éveillées par le mot entrent en concurrence. A maintes reprises, les sujets constatent la poussée vers la conscience d'une multitude de représentations, qu'ils ne réussissent pas, naturellement, à identifier, mais qui engendrent un état de forte tension, allongent la durée de la réaction et peuvent même arrêter le cours de la pensée. « J'avais tant de représentations dans la conscience, dit l'un d'eux, qu'aucune ne s'est solidifiée. Je cherchais un mot; je n'en ai trouvé aucun, j'ai renoncé à la recherche (330). » Lorsqu'il y a réaction, les tendances sacrifiées peuvent se manifester pendant qu'elle se produit ou immédiatement après qu'elle s'est produite. Exemple : « *Sœur* » — « Comme je prononçais le mot *père*, le concept de *parent* était là, et en même temps l'impression que ça n'allait pas; à l'appui de ce senti-

ment, il m'est venu aussitôt le concept de *frère* que j'avais justement voulu donner. » D'autres fois, le sujet constate qu'il aurait pu donner un genre plus prochain, un tout plus limité, etc. Cela suppose qu'au moment où il réagissait, d'autres tendances étaient présentes à son esprit, moins fortes que celle qui a prévalu.

Le rôle de la conscience est sensiblement le même à notre avis dans l'activation des tendances reproductrices que dans l'activation des tendances logiques. Il consiste à soutenir une disposition intérieure qui n'est pas assez forte pour agir automatiquement. Là où ce secours est trop tardif ou insuffisant, la conscience intervient souvent encore pour juger la réaction et faire valoir les droits de la tendance sacrifiée.

B. Les tendances reproductrices peuvent agir soit en désaccord, soit au contraire en accord avec la tâche. C'est naturellement dans les épreuves incorrectes qu'on découvre le mieux leur action propre : la réponse y est fournie par une association irrésistible, ordinairement automatique et qui échappe, en raison de sa force même, à l'influence de la tâche.

En revanche, dans les épreuves correctes, la réponse est conforme à la donnée logique. Celle-ci, en déterminant la direction générale de la pensée, délimite la sphère des tendances reproductrices susceptibles d'amener la réponse souhaitée. Cette influence de la consigne apparaît clairement dans l'épreuve suivante où il s'agissait de trouver un concept subordonné à *médicament* : « Il n'y avait, dit le sujet, dans la compréhension du mot aucun point d'appui pour des associations. Alors est venue la question : « Qu'est-ce qu'un médicament ? » Cela n'a rien donné. Pas davantage l'effort pour réaliser par l'image. Puis : « Quels médicaments y a-t-il ? » Alors, des représentations verbales, par elles un souvenir et le mot de réaction » (319). On voit le mécanisme

de cette évocation : le sujet s'aide d'une consigne auxiliaire, sa pensée se dirige d'abord, non vers une représentation individuellement déterminée comme telle, mais vers une classe de représentations déterminée en tant que classe, et à l'intérieur de laquelle s'éveillent des tendances reproductrices.

Dans les évocations à direction multiple, deux tendances reproductrices, correspondant parfois à des significations différentes du mot inducteur, sont successivement éveillées. Parfois les deux tendances interfèrent et déterminent conjointement le résultat. Exemple : « *Couvent* » — « Image visuelle d'une religieuse (*Nonne* en allemand) ; mais je voulais prononcer *Mönch* (moine) ; les deux ont donné *Nönch.* » La seconde tendance peut être indépendante de la première. Exemple : « *Rembrandt* » — « Conscience de la signification du mot et faible image visuelle des Pays-Bas sur la carte. Etat particulier qu'il faut désigner comme un effort pour trouver le nom d'un peintre néerlandais connu (Rubens). Cela n'est pas venu. Vive inquiétude, traduite par des sensations organiques dans la poitrine et des sensations de tension dans la peau du front; longue attente grâce à laquelle j'ai articulé le nom de *Uhde.* Comment j'y suis venu, je ne sais pas. Il n'y a pas de rapport entre les deux (326). »

D'où vient que, parmi plusieurs évocations possibles et également conformes à la tâche, telle l'emporte sur toutes les autres ? La tendance qui triomphe, répond Watt, est celle qui se développe le plus rapidement, et la tendance au développement le plus rapide, c'est d'abord celle qui correspond à l'association la plus courante ou la plus familière. Müller et Pilzecker, Wundt, d'autres encore avaient déjà observé que les associations sont d'autant plus rapides qu'elles sont communes à un plus grand nombre de sujets. Les expériences de

Watt vérifient en gros cette observation, comme on peut le voir par le tableau suivant qui donne, pour la tâche V et les sujets I, II, III et VI, les moyennes générales des temps de réaction, calculées d'après les moyennes arithmétiques individuelles en millièmes de seconde (351) :

1.	Réactions	communes	à tous les sujets :	1089
2.	—	—	à trois sujets :	1174
3.	—	—	à deux sujets :	1403
4.	—	propres à un sujet	:	1710

Mais Watt généralise en outre cette relation : il montre qu'elle est encore vraie quand l'identité porte seulement sur le mot de réaction. A la proposition établie par Muller et Pilzecker, Wundt, etc., il faut joindre celle-ci : une réaction est en moyenne et dans l'ensemble d'autant plus rapide, chez un sujet, que, la tâche restant la même et l'inducteur étant seul à varier, elle s'est répétée plus souvent. On peut dire finalement que la tendance prévalente est celle qui a acquis par la fréquence de son exercice plus de force et plus de rapidité que les autres.

Les exceptions s'expliquent aisément par le contrôle que le sujet exerce sur ses réactions dans le temps même où elles s'accomplissent et, en particulier, par l'influence de la consigne qui, dans les évocations à direction multiple, vient au secours de la tendance la plus faible et la plus satisfaisante et, parfois, la fait ainsi prévaloir. Trois cas peuvent en somme se produire : 1° bien qu'étant la plus faible, la tendance la plus conforme à la tâche l'emporte avec le secours de cette dernière; 2° une tendance très forte, mais inadéquate triomphe, malgré la tâche, d'une tendance adéquate, mais faible : ce cas est, comme le dit Watt (359), celui qui illustre le plus nettement l'idée que le développe-

ment rapide d'une tendance est un facteur indépendant de l'évocation; c'est, en particulier, celui des réactions incorrectes par association verbale; 3° plusieurs tendances également conformes à la tâche entrent en compétition : la tâche leur prête également son influence, et c'est encore la plus forte qui entraîne finalement la réaction (360).

Ainsi deux sortes de conditions contribuent à amener la réponse : la tâche et les tendances reproductrices. Celles-ci sont dans une certaine mesure indépendantes de celle-là. La tâche prête son influence aux tendances reproductrices capables d'amener une réaction correcte. Parmi ces dernières, il faudra que s'opère une sélection, qui sera toute mécanique et fondée sur des différences de force et de rapidité entre les puissances susceptibles de passer à l'acte. Une tendance reproductrice très forte pourra même tenir en échec une condition logique à laquelle elle n'est pas conforme, en paralyser momentanément l'influence ou amener une réaction incorrecte.

Des tableaux et des schémas d'une admirable précision, auxquels nous ne pouvons que renvoyer le lecteur, montrent l'indépendance relative de ces deux facteurs. Ils nous apprennent, par exemple, que, à égalité de force entre les tendances reproductrices, les réactions sont moins longues avec la tâche I qu'avec la tâche II; que, pour une même tâche, les réactions communes à tous les sujets sont plus rapides que les réactions communes à tous les sujets moins un (1).

Un autre fait montre encore ce partage d'influence. On a vu que la distribution des épreuves entre les groupes A3, A2, A1 et A0 dépend de la *tâche;* leur distribution entre les groupes A, B, C dépend au contraire des *tendances reproductrices*. De là, cette conséquence :

(1) Cf. notamment la figure 8, p. 353.

les consignes étant uniformes, les épreuves se répartissent avec une certaine régularité dans les premiers groupes; au contraire, comme les tendances reproductrices varient avec chaque sujet et avec chaque épreuve, aucune règle ne préside à la répartition des réponses entre les groupes A, B, C. Et du même coup tombe une objection qu'on pourrait faire à Watt en ce qui concerne l'influence qu'il attribue à la consigne dans la distribution des formes A3, A2, A1, A0 : on pourrait dire que celle-ci résulte de certaines différences entre le matériel de mots inducteurs utilisé pour une tâche et le matériel utilisé pour une autre tâche, qu'un choix inconscient a présidé au groupement des mots inducteurs et à la formation des séries, et qu'en définitive le rôle qu'on veut faire jouer ici au facteur logique, c'est l'excitation seule qui le remplit. Si cette objection était fondée, on ne comprendrait pas que, la répartition des formes A, B, C ayant au fond les mêmes causes que la répartition des formes A3, A2, A1, A0, la régularité qui apparaît en celle-ci fasse défaut à celle-là (P. 327 et sq).

Il n'est pas jusqu'aux différences individuelles entre les sujets qui ne soient significatives. Le sujet I a des tendances reproductrices de force moyenne, mais la consigne exerce chez lui une influence forte et prolongée. Le sujet III a, au contraire, des tendances reproductrices très fortes, et la consigne est souvent impuissante à réprimer celles qui sont en désaccord avec elle ou à soutenir celles qui lui sont conformes. Le sujet II n'a pas de tendances reproductrices particulièrement fortes, et la tâche est, chez lui, plus faible encore. Ses réponses manquent de force et de sûreté (394-395). Les autres cas se ramènent aux précédents. On pourrait presque, en interprétant ces différences individuelles, distinguer trois types : 1° un type *logique* caractérisé par la prédominance des facteurs logiques dans l'évo-

cation; 2° un type *mnémonique* caractérisé par la prédominance des tendances reproductrices; 3° un type *mixte* où les deux catégories de tendances sont également fortes ou également faibles.

Quoi qu'il en soit, il n'y a aucune raison sérieuse, pour rendre compte de la sélection qui s'opère parmi les associations, de recourir, à la manière de Wundt, à une faculté spéciale, « la forme active de l'aperception », dont le rôle consisterait « à choisir une des diverses représentations qui se présentent à la conscience ». Cette hypothèse est invérifiable et, de plus, inutile : il n'y a pas de choix, mais une sélection automatique qui dépend, la tâche restant la même, des différences de force et de rapidité entre les tendances reproductrices.

c. — *Les images visuelles*

Lorsqu'elles contribuent à la réaction, les images sont amenées à la conscience, conformément aux exigences de la tâche à remplir, par des tendances reproductrices et présentent par suite un caractère essentiellement dépendant.

Considérons d'abord leur *structure*. Sans doute certaines d'entre elles sont claires et déterminées, mais ce n'est point la règle. Un grand nombre sont signalées par les sujets comme étant obscures, fragmentaires, indéterminées et, par conséquent, générales. Berkeley défiait Locke et les partisans de la théorie des idées abstraites d'imaginer un mouvement qui ne fût ni rapide, ni lent, ni rectiligne, ni curviligne. Les sujets de Watt ont eu fréquemment des représentations de ce genre. Au mot *couleuvre*, le sujet III a « la représentation générale d'un reptile sinueux, non d'un reptile individuel (362). » Au mot *pelage*, le sujet I se repré-

sente tout à fait indistinctement la partie supérieure d'un corps fortement garnie de poils, sans savoir à quel animal cela appartenait. Le mot *gueule* fait surgir la représentation tout à fait obscure d'un animal tout à fait indéfinissable, qui pouvait être aussi bien un bœuf qu'un cheval ou un chien, et dans lequel la tête et la région de la bouche étaient particulièrement accentuées (364). Le mot *bouquet* évoque l'image obscure d'un bouquet de fleurs. Quelle espèce de fleurs ? Le sujet l'ignore absolument. « Les images sont souvent si obscures que les détails n'en sauraient être reconnus et qu'elles ont une valeur générale. » Dans son *Etude expérimentale de l'intelligence,* Binet avait cité un grand nombre d'exemples analogues et remarqué qu'ils constituent une réponse au défi de Berkeley. Très prudemment, Watt observe que, dans les cas précédemment cités, l'image était peut-être bien réellement déterminée, encore qu'il soit impossible de le prouver, mais qu'en fait, pour le sujet intéressé, elle avait la valeur d'une image générale. Nous retrouverons ce point un peu plus bas.

La *fréquence,* le *rôle* des images visuelles dans l'évocation varient avec les sujets, mais surtout avec les tâches. Ce sont les tâches III et IV qui en ont fait apparaître le plus grand nombre. S'agit-il de trouver un concept surordonné, subordonné ou coordonné ? L'image n'est souvent qu'un accompagnement du mot inducteur, un phénomène accessoire, sans influence sur la marche de l'évocation, soit qu'elle représente l'objet désigné par le mot, soit qu'elle représente quelque chose qui se rapporte à sa signification. Exemple : « *Faucille* » — « Image d'une paysanne en train de faucher; j'ai vu la main et la faucille. *Outil.* » D'autres fois, la pensée s'installe en quelque façon dans l'image pour y découvrir l'élément d'une réponse conforme à la fois à la tâche et à l'inducteur. Exemple :

« *Pain* » — « Image d'une boutique de boulanger; j'ai cherché un pain, et j'ai dit : *Croissant.* »

Avec les tâches III et IV, la majorité des images visuelles représentent à la fois l'inducteur et l'induit. Cette particularité est des plus favorables à la recherche. Où elle ne se produit pas, les réactions sont souvent fausses. Ainsi les épreuves incorrectes du sujet II dans les séries de la tâche III sont caractérisées pour la plupart par la présence d'images représentant le tout et non la partie. Selon que la recherche est dirigée vers le tout (tâche III) ou vers la partie (tâche IV), l'image change d'aspect. S'agit-il de trouver le tout ? Les épreuves où les sujets ont une image visuelle claire de la partie inductrice forment une majorité absolue, à l'intérieur de laquelle il y a encore une majorité relative de cas où la totalité induite est elle-même clairement représentée (363). S'agit-il de trouver la partie ? Ici la majorité absolue des réactions est constituée par les épreuves dans lesquelles les sujets visualisent nettement le tout inducteur (majorité plus faible que la précédente, parce qu'il est plus difficile de se représenter le tout que de se représenter la partie) et, parmi elles, les cas où la partie induite est clairement représentée l'emportent sur les cas, séparément envisagés, où elle ne l'est qu'obscurément et où elle ne l'est pas du tout (365). Il est visible que, pour chaque groupe, la première particularité dépend de la tendance reproductrice éveillée par l'inducteur et par conséquent de l'association, la seconde, de la direction générale de la recherche, c'est-à-dire de la tâche.

D'autre part, dans le fait que l'une et l'autre ne se présentent pas toujours et ne sont pas absolument nécessaires pour que la réaction soit correcte, on peut voir la preuve du rôle simplement auxiliaire de l'image visuelle. Le sujet I observe, à propos des épreuves où

la consigne était de trouver la partie, que le mot de réaction est découvert au moyen de l'image et qu'en général, mais non pas toujours, il correspond à la partie accentuée. Les réactions verbales du sujet III sont souvent introduites par des tendances reproductrices d'une autre sorte que celle qui sort directement de l'image. Des déclarations un peu confuses de cet observateur, il semble résulter que, dans ce cas, c'est le sens ou, comme il dit, le concept qui détermine la réaction. « Le concept peut devenir aussi net et plus net » que l'image et se substituer plus ou moins à elle dans la découverte de l'induit (366). En définitive, le rôle de l'image consisterait, selon Watt, soit à servir de point de départ à l'évocation, soit à soutenir certaines tendances reproductrices et à en inhiber certaines autres.

Autre point intéressant à noter : les modifications de l'image pendant la recherche. « Le sujet II a, en général, des images très vives qu'il transforme pour ainsi dire comme une matière plastique et sur les différentes parties desquelles il dirige à volonté son regard. Même des mouvements s'y dessinent et, souvent, le sujet sent qu'il est lui-même dans l'image, à quel endroit, et qu'il s'y est mû (365). » Mêmes modifications, chez le sujet III, de l'attention ou de l'accentuation de l'image. En s'élargissant, une image visuelle prend parfois une autre signification. Exemple : « *Flamme* » — « Représentation visuelle d'une flamme isolée, puis une représentation visuelle plus large : *Feu.* » La plasticité de l'image n'est-elle pas un nouveau signe de son caractère dépendant ? Nous voilà loin, en tous cas, de la théorie qui voit dans les images des clichés immuables conservés dans les magasins du cerveau, et, dans la pensée, une seconde épreuve, affaiblie et décolorée, des représentations sensorielles.

La dépendance des images à l'égard de la pensée est

telle qu'il est impossible d'établir, comme le font encore certains psychologues, des types distincts d'imagination reproductrice sans tenir compte de l'influence des facteurs logiques. La même personne peut, selon la tâche à remplir, n'avoir aucune représentation ou en avoir à profusion. « Il nous est permis de dire, en généralisant, qu'on ne peut décrire ou établir tout à fait aucun type proprement dit, sans se référer à la tâche, quelle qu'elle soit (368). »

III. L'idéation

Dans la « récapitulation » qui forme la dernière partie de son travail, Watt fait une tentative de synthèse et cherche à montrer ce que ses expériences apportent de nouveau pour la psychologie de l'association, du jugement, du concept et de la pensée en général. Les conceptions qu'il y expose s'appuient sur les analyses précédentes et sur quelques autres de moindre importance, dont nous n'avons pas encore parlé et qui concernent par exemple le rôle de la médiation ou du jugement dans l'évocation. Cette seconde partie est loin d'égaler en intérêt et en originalité la partie analytique et descriptive.

a) *L'association des idées et l'évocation* (407-410)

D'abord, quelle place convient-il de faire, parmi les phénomènes de pensée, à l'évocation dirigée ? L'évocation ou, comme dit Watt, la reproduction, n'est pas une association. L'association n'est rien d'autre que le fait que deux ou plusieurs états de conscience ont coexisté

dans le passé. Or, dans ces expériences, le mot de réaction était souvent très éloigné dans le temps du mot inducteur et, entre l'un et l'autre, pouvaient s'insérer, comme dans le cas des évocations à direction multiple, des états qui, pour se relier également à l'inducteur, n'étaient pas associés entre eux. L'association n'est qu'une condition de l'évocation, qui dépend en outre de la tâche, du sentiment et d'un concours de tendances reproductrices différant les unes des autres par leur degré de force et de familiarité : conditions nouvelles qui peuvent favoriser, gêner ou inhiber l'action de la première. L'association est la liaison immédiate de deux états de conscience. L'évocation d'un terme par un autre terme ne se fait pas en vertu du rapport interne qui les relie l'un à l'autre, elle suppose l'action préalable et la médiation d'une consigne ou d'un sentiment, qui leur est extérieur.

Cette théorie ne dépasse guère les faits observés par Watt et plusieurs points restent en litige, même lorsqu'on laisse de côté, comme le demande l'auteur, l'obscure question de la reproduction des images libres. On ne voit pas en particulier comment le sentiment agit dans l'évocation. Est-ce comme élément d'une constellation associative ? N'est-ce pas plutôt à la façon de la tâche et en imprimant une certaine direction générale au cours des représentations ? D'autre part, Watt pose en principe qu'il n'y a qu'une association : l'association par contiguïté ou par rédintégration. C'est trancher bien catégoriquement et peut-être assez témérairement le traditionnel débat entre les partisans et les adversaires des associations de ressemblance et de contraste. Dans un passage précédent, examinant un petit nombre d'épreuves où le contraste et la ressemblance semblaient avoir joué un rôle, Watt s'était montré plus réservé, tout en inclinant à penser qu'elles ne constituaient pas de

véritables associations de ressemblance ou de contraste. De cette étude, passablement confuse, il ressort, en ce qui concerne d'abord le contraste, que trois cas peuvent se présenter. Ou bien ce rapport agit, dans l'évocation, à titre d'intermédiaire conscient, comme consigne secondaire précisant la consigne principale. Exemple : « *Enfant* » — « Trouver l'autre extrême. *Vieillard.* » Ou bien il n'est qu'un élément d'une constellation associative sans influence sur la réaction : le sujet sait que l'induit vers lequel il est dirigé s'oppose à l'inducteur. Ou bien la soi-disant association de contraste se ramène à une évocation qui se fait au moyen du concept surordonné. Exemple : « *Nuit* » — « Concept surordonné. *Jour* ». Les épreuves qui ne rentrent pas dans l'un ou l'autre de ces trois cas ne sont pas probantes, soit parce que la réponse a été précédée d'un choix conscient parmi plusieurs représentations, soit simplement parce qu'elle a mis trop de temps à se produire. L'association de contraste, si elle existait réellement, devrait être psychologiquement immédiate, en ce sens que le rapport y agirait en tant que rapport et non pas en tant qu'intermédiaire conscient ou comme disposition intérieure distincte : le contraste devrait par suite accélérer la réaction. Mais il n'y a aucun moyen, selon Watt, de s'assurer de cette influence accélératrice. L' « association de ressemblance » se prête à une analyse analogue et conduirait sans doute à la même conclusion 372-375).

Pour notre part, nous serions fort disposé à accorder que les associations de ressemblance et de contraste ne se trouvent pas sur le même plan que l'association de contiguïté et même à réserver à celle-ci le nom d'association. Mais, parmi les facteurs logiques qui dirigent l'évocation, le contraste et, plus encore, la ressemblance n'occupent-ils pas une place privilégiée ? La ressem-

blance et la différence forment, a-t-on dit, l'ossature de l'intelligence. L'opposition, qui est une détermination de la différence, appartient encore, comme l'analogie, à ce groupe de relations qui régissent primitivement et fondamentalement les opérations de la pensée. Ce n'est point par la vertu logique ou métaphysique du rapport qui constitue chacune d'elles qu'elles exercent cette influence, mais comme tendances intellectuelles. La tendance à l'opposition est, avec la tendance analogique, une de celles qui se manifestent le plus tôt et le plus spontanément dans l'évolution intellectuelle de l'enfant et de l'humanité; l'étude du langage suffirait à le prouver. Et, par suite, il est naturel de penser que les évocations par ressemblance et par contraste possèdent, parmi toutes les autres, le privilège d'une ancienneté plus grande, d'un développement plus rapide et plus machinal.

b) *Le jugement* (410-416)

« Toutes nos épreuves, dit Watt, ont été des jugements, comme on peut aisément s'en rendre compte. » Cependant, toute évocation n'est pas un jugement. Où il n'y a qu'une succession d'états de conscience ou de représentations verbales comme *cheval, animal,* rien n'est affirmé ou nié, et la contradiction ne saurait mordre. Pour qu'il y ait jugement, il faut bien qu'il y ait évocation; mais d'autres conditions sont requises. Il faut d'abord que le sujet ait personnellement conscience de sa réaction. Il faut, en outre, un certain jeu dans la succession des états de conscience : si elle est fatale, nécessaire, telle enfin qu'un état ne puisse être suivi que d'un autre état, rigoureusement déterminé sous tous les rapports, comme il arrive dans certaines réactions

très rapides, fondées sur une association verbale, le sujet refuse de voir en elle un jugement. Cette condition en implique une autre : il doit y avoir plus d'une réaction possible au mot inducteur.

Ce n'est pas tout. Marbe avait cru s'apercevoir qu'il n'existait aucun criterium psychologique du jugement, rien qui pût le caractériser comme fait de conscience et le distinguer en particulier de l'association. Ce criterium, cette caractéristique existe : c'est la tâche. Sans doute, la tâche est extérieure au jugement, en ce sens qu'elle n'a pas besoin de se manifester entre l'apparition de l'inducteur et la réaction. D'autre part, la manière dont elle agit échappe à l'observation interne; mais un processus psychique n'est pas nécessairement un processus conscient et ne se manifeste souvent à la conscience que par ses effets. C'est une influence de ce genre qui se révèle dans le jugement, qu'on peut finalement définir : « une succession de faits de conscience conditionnée, dès le principe, à partir de son premier terme, l'inducteur, par un facteur psychologique précédemment conscient et dont l'influence, susceptible d'être constatée, dure encore » (416).

Des jugements secondaires interviennent avant, pendant ou après la réaction. Ils annoncent, confirment ou improuvent la réponse, élargissent ou restreignent la signification de l'inducteur et de l'induit; par certains d'entre eux, le sujet prend position à l'égard du sens des termes ou de leur liaison. Ils ne sont le plus souvent que des « attitudes de conscience » (*Bewusstseinslagen*), des sentiments intellectuels, des états inanalysés et que le sujet ne commence d'analyser que lorsqu'il en rend compte au procès-verbal. Beaucoup sont des jugements de valeur. Citons quelques exemples. Tâche V, sujet VI, mot inducteur : *teigne*. « Parole intérieure involontaire, le mot *rouille* vient avec la conscience que ces

mots font partie d'une locution biblique. Prononcé *rouille* avec la conscience que c'était juste. » — Tâche V, sujet III, mot inducteur : *cygne.* « *Poisson* s'impose à moi, sans que je puisse dire quel est le moyen terme; et, en le prononçant, j'ai l'impression que ce n'est pas ça, que je devrais nommer une espèce de poisson. Puis tout de suite après : « Tous deux sont dans l'eau ». — Tâche VI, sujet VI, mot inducteur : *pierre.* « Prononcé *pain* avec la conscience que ça ne va pas, puis une attitude de la conscience qu'on peut décrire comme le souvenir de la tentation du Christ invité à changer les pierres en pains (415). »

De ces déclarations, il ressort qu'aux jugements de valeur proprement dits se mêlent d'autres jugements secondaires, de l'espèce la plus variée. Particulièrement importants semblent être ceux qui avertissent le sujet de la direction singulière de sa recherche : par eux, le sujet sait où il va ou ce qu'il veut; ou bien il a, après coup, la conscience qu'il cherchait quelque chose de telle ou telle sorte. On pourrait les appeler des jugements de reconnaissance; mais la reconnaissance offre ici cette particularité, comme le dit Watt, qu'elle précède l'objet à reconnaître, et porte sur la direction vers l'objet. On verra plus loin le rôle que leur prête Bühler dans le mécanisme de l'idéation.

Par malheur, on ne voit pas bien comment s'applique à ces jugements secondaires la définition que Watt a donnée du jugement en général. Considérons par exemple les jugements de valeur. « L'inducteur et l'induit, dit-il, vont ici de pair pour déterminer, sous l'influence prolongée de la tâche, une nouvelle évocation (416) ». La vérité est que chacune de ces appréciations revient à constater un accord ou un désaccord entre la liaison de l'inducteur et de l'induit d'une part et la tâche de l'autre. Watt ne semble pas se douter que, dans ces ap-

préciations, le rôle de la tâche n'est pas du tout le même que dans l'évocation proprement dite : ici, elle est le facteur, extérieur aux deux termes, qui préside à leur rapprochement; là, elle est un des termes du jugement, l'autre étant la liaison de l'inducteur et de l'induit. La cause déterminante de ce nouveau jugement n'est pas cette disposition intérieure par laquelle le sujet est *monté* pour la recherche d'un concept surordonné, subordonné, etc., mais une disposition toute différente qui le dirige vers l'appréciation du résultat. Et l'on voit du même coup combien l'étude du jugement se ressent chez Watt des lacunes de certaines analyses précédentes et même de l'insuffisance de son vocabulaire : cette disposition nouvelle, peut-on la désigner encore par le nom de tâche et l'expliquer par une préparation consciente ?

Au surplus, est-il possible d'accorder à Watt que l'évocation, même dirigée par un facteur logique, soit un jugement ? Dans toutes ces expériences, on donne aux sujets, en même temps que l'un des termes, le rapport qui mène au second. Messer a conçu d'une tout autre façon le schéma général de ses expériences sur le jugement : étant donné deux termes A et B, trouver le rapport qui les relie. En fait, le jugement courant consiste à la fois dans la découverte des termes et dans l'établissement d'un rapport entre eux. Il faut bien, sans doute, qu'avant l'opération, nous ayons quelque idée des premiers et du second : les termes sont donnés, par exemple, dans un ensemble confus qu'il s'agit de dissocier et d'analyser, et la copule est prédéterminée, dans la direction générale de la pensée, par une relation très générale dont elle représentera un cas particulier. Mais elle n'est pas quelque chose de tout fait, le fil que nous n'aurions qu'à suivre pour trouver au bout ce que nous cherchons.

c) *Le concept* (1) (431-436)

Dans les dernières pages de son travail, Watt a abordé le problème du concept. Trois choses, dit-il, sont ici à considérer : l'image visuelle, le mot et le concept lui-même.

On sait déjà que, réagissant contre la théorie couramment admise depuis Berkeley que toute image est particulière, Watt a signalé l'existence d'images indéterminées et comme telles générales. L'idée qu'il ne tombe sous l'observation intérieure que des images achevées, déterminées est une idée étroite et *a priori*, démentie par les faits. De ce qu'une image est telle ou telle, donc individuelle, il ne suit pas qu'elle soit entièrement déterminée. « Un concept est également individuel (Watt veut dire probablement qu'il l'est comme fait psychique), et il n'en est pas moins général » (432). Enfin, il est évident que l'affirmation qu'il existe des images indéterminées n'est pas détruite par le fait qu'une image, lorsqu'on se donne pour tâche de l' « actualiser » (*vergegenwärtigen*) et de l'observer, se détermine dans tous ses détails. N'allons pas cependant jusqu'à dire que la représentation indéterminée est la seule possible : les données introspectives recueillies et l'introspection en général ne peuvent pas fournir à cet égard une entière certitude.

L'image n'est pas le concept. Pas davantage le mot. Tous les sujets sont unanimes à le déclarer : autre chose est le mot, autre chose sa compréhension. « La pleine signification du mot, dit le sujet I, était déjà présente dans la simple perception visuelle. Je n'ai pas eu

(1) Fidèle à notre dessein, nous intervertissons les deux derniers chapitres de Watt, parce que la question de la pensée est plus générale que celle du concept.

conscience d'avoir prononcé le mot, ni que le sens me fût explicitement donné dans une représentation quelconque ». Le sujet III constate, une fois, que l'apparition du mot inducteur a précédé le sens et, une autre fois, que le concept ou le sens du mot de réaction était présent avant le mot lui-même. Un autre dit qu'un concept surordonné s'est présenté à lui sous la forme, non d'un mot, mais d'une direction.

Le sens, la compréhension du mot est le troisième élément du concept ou peut-être le concept lui-même. Le sens est-il constitué, comme on l'a soutenu, par une masse obscure d'associations verbales ou autres se pressant autour du mot ? Aucun fait, dans ces expériences, ne permet de l'affirmer, et même cette vue semble contredite par cette déclaration (déjà citée) d'un sujet, à propos du mot *médicament* « qu'il n'y avait rien dans le sens compris du mot qui pût servir d'amorce à des associations ». Les associations qui sont intervenues ensuite, n'étaient pas contenues, on s'en souvient, dans la signification de l'inducteur : elles ont été provoquées par une intention spéciale, par une direction nouvelle de la pensée, formulée dans cette question : « Quels médicaments y a-t-il ? » Le sens est-il l'équivalent psychologique du concept et de la définition ? Les déterminations conceptuelles sont-elles incluses, comme le pense Binet, dans l'*intention* ? Y a-t-il même un équivalent psychologique unique du concept logique ? Watt ne veut se prononcer sur aucun de ces points.

Il est un peu plus affirmatif en ce qui concerne les rapports de l'image générale et du concept, et revendique pour la première la capacité de représenter le second. Mais on s'étonne qu'il ajoute ensuite que l'image générale partage ce pouvoir avec le mot. On ne voit pas bien ce qu'il peut y avoir de commun entre le mot, signe indifférent qui représente le concept au sens où

l'on dit qu'un ambassadeur « représente » son pays à l'étranger, et l'image générale qui contient ou, du moins, enveloppe certaines déterminations du concept. Il est vrai qu'un peu plus loin, l'auteur indique que le rôle de celle-ci devrait être plutôt comparé à celui de l'attitude de conscience conceptuelle, c'est-à-dire sans doute de l'intention ou même, plus généralement, du sens.

d) *La pensée* (416-431)

Watt s'est demandé enfin à quelle théorie de la pensée ses recherches peuvent conduire. Le temps n'est plus où l'on croyait à la possibilité de reconstruire l'esprit, après l'avoir décomposé en éléments distincts, sensations, images, sentiments, qu'on assemblait ensuite par le mortier de l'association. Watt rappelle que ses prétentions ont été plus modestes : son enquête a porté sur une tranche de vie mentale, sur une portion du *continuum* psychique limitée, à l'origine, par l'apparition du mot inducteur, à la fin, par la réaction verbale. Il s'est efforcé d'en mettre au jour les principaux moments et de montrer comment ils s'enchaînent. Encore ne saurait-il assurer que rien n'ait échappé à son investigation, et qu'entre l'excitation et la réaction les intermédiaires conscients aient été, d'une expérience à l'autre, rigoureusement identiques. Cependant les résultats obtenus autorisent certaines inférences.

Ils permettent d'abord d'écarter certaines théories de la pensée et en premier lieu *l'associationnisme*, qui méconnaît l'influence exercée dans l'acte de pensée, conjointement avec l'association, c'est-à-dire avec les tendances reproductrices, par le facteur logique. En vain l'associationnisme appelle-t-il à son secours la physiologie. Les tendances reproductrices ont bien,

sans doute, une base organique, mais aucune théorie cellulaire ou fibrillaire n'a réussi à en donner ne fût-ce qu'un schéma satisfaisant. On n'a même pas l'idée de ce que pourrait être le substrat organique de la tâche, on n'entrevoit pas la possibilité d'expliquer physiologiquement son action. On s'étonne après cela que M. Kostyleff, rendant compte des travaux de Watt, ait cru pouvoir employer, pour désigner les tendances reproductrices et l'action de la tâche, des expressions telles que : les tendances propres du cerveau et l'activité aperceptive du cerveau.

Watt ne rejette pas tout à fait la théorie de l'*aperception* de Wundt; il estime même en avoir découvert le fondement empirique, « dans la mesure où, dit-il, elle se rapporte à la pensée (421) ». En fait, il la modifie profondément : l'aperception, qui était plus ou moins chez Wundt une sorte de faculté métaphysique, devient, chez Watt, un fait psychique, une disposition intérieure dont on ignore sans doute la nature exacte et le mécanisme profond, mais dont on peut pourtant préciser les conditions d'apparition et la sphère d'influence. D'autre part, Watt ne croit pas que son rôle consiste à élire, parmi les tendances reproductrices, par une espèce de décret nominatif, celle qui engendrera la réaction. Entre les associations possibles, la sélection s'opère, encore une fois, d'une façon mécanique, dans le sens de la tendance la plus forte et la plus familière.

« D'une manière générale, nous avons seulement différents cercles d'influences se groupant de façon variable et agissant de concert et un état de conscience relativement constant que nous pouvons caractériser à certains égards. Celui-ci est la condition commune de celles-là, et il est comme tel extrêmement important (422) ». Cette conscience continue, enveloppant ces divers facteurs, est une condition de la pensée, non la

pensée elle-même. En elle se rencontrent, se relient et collaborent les différents facteurs dont le concours constitue l'acte de pensée. En elle aussi ils prennent naissance et se renouvellent. Il est vraisemblable que la suite des représentations fait surgir de nouvelles tâches qui deviennent pleinement conscientes sans que les représentations qui y conduisent perdent pour autant leur unité et leur indépendance. On peut concevoir le processus de la façon suivante : des évocations habituelles engendrent l'activité d'une tâche qui se présente comme telle à la conscience et qui se transforme par les représentations dont elle est la source et par ses propres effets. Il n'y a donc pas lieu de supposer des représentations invariables, mais seulement des complexes en perpétuelle voie de transformation et s'ajustant toujours mieux à l'influence des tâches (422-423).

En résumé, il y aurait trois domaines assez définis dans l'esprit : le domaine des tendances reproductrices qui sert de base aux autres, le domaine de la consigne et le domaine où deviennent conscients et agissent de concert les tendances, la consigne et des éléments qui peuvent être relativement indépendants (423). Les tendances reproductrices, avec leurs différences de force et de rapidité, représentent l'élément mécanique de la pensée. La tâche, avec son influence normative, est ce qui rend possible l'enchaînement logique des faits de conscience (429-430). N'est-elle pas le facteur le plus caractéristique de la pensée, cette « force directrice, organisatrice » que Binet, encore moins instruit que Watt de sa vraie nature, comparait à « la force vitale qui, dirigeant les propriétés physico-chimiques, modèle la forme des êtres et conduit leur évolution, en travailleur invisible dont nous ne voyons que l'œuvre matérielle » (1).

(1) op. cit., p. 108.

CHAPITRE II

LES RECHERCHES DE MESSER (1)

I. La méthode et les expériences

Les recherches de Messer complètent et confirment celles de Watt et s'étendent en outre à d'autres objets. Quoi que Watt en ait pensé, l'évocation dirigée n'est pas un jugement. Il fallait, pour découvrir la nature du jugement, imaginer d'autres expériences dans lesquelles le sujet eût à découvrir un rapport entre deux termes et à prendre position vis-à-vis de ce rapport. A Messer revient le mérite de cette tentative.

En ses traits essentiels, la méthode de Messer est la même que celle de son devancier. Ses sujets, au nombre de six, recrutés parmi les professeurs et les étudiants de l'Institut de Wurzbourg, présentaient les mêmes garanties de compétence et de probité scientifique; parmi eux, les professeurs Külpe et Dürr avaient déjà pris part aux expériences de Watt. Watt lui-même était un de ces sujets. Les expériences de Messer se répartissaient en un certain nombre de séries pour chacune desquelles une consigne spéciale était imposée aux sujets et dirigeait les réactions. Après chaque

(1) *Experimentell-psychologische Untersuchungen über das Denken.* Archiv f. die ges. Psychologie, 1906, VIII, p. 1-224.

épreuve, l'observateur devait décrire ses états de conscience avant, pendant et après la réponse.

Mais une première différence entre ce travail et le précédent consiste en ce que, chez Messer, le calcul des temps de réaction et, plus généralement, les mesures tiennent beaucoup moins de place que l'analyse qualitative des phénomènes. En outre, dans l'ensemble des épreuves, les sujets ne semblent pas avoir été soumis aux mêmes limitations de durée que dans les expériences de Watt. Dans le paragraphe assez court et assez dénué d'intérêt que Messer a consacré aux résultats quantitatifs de ses recherches, on relève des temps de réaction qui atteignent ou dépassent 6 secondes.

Les séries d'épreuves se distribuaient de la façon suivante : I. Prononcer aussi vite que possible, sur présentation d'un mot inducteur, le mot que suggère la lecture et la compréhension du premier. 143 substantifs d'une et de deux syllabes servaient d'inducteurs : 65 substantifs concrets désignant des choses visibles et tangibles; 25 noms de personnes (*étudiant, mendiant*); 10 expressions psychologiques (*humeur, joie*); 10 substantifs désignant des actions et des évènements comme *jeu, arrivée*. Un grand nombre de ces mots ont été utilisés dans les cinq séries suivantes. II. Nommer un objet coordonné, c'est-à-dire faisant partie du même tout que l'objet désigné par le mot inducteur. III. Nommer un concept coordonné, c'est-à-dire tel qu'il fasse partie du même genre que le concept désigné par le mot inducteur. IV. Nommer un adjectif à volonté. V. Trouver un caractère du concept inducteur autre que le genre.

Dans les séries suivantes, des mots ou des couples de mots étaient présentés aux sujets, qui devaient former avec eux des jugements. VI. Trouver un objet subordonné au concept inducteur et énoncer avec eux une proposition. VII. Etablir un rapport entre deux con-

cepts désignés par les inducteurs. Exemple : *positivisme — empirisme.* VIII. Etablir un rapport entre deux objets désignés par les inducteurs. Exemple : *église — religion.* IX. Comparer deux personnalités (philosophes, artistes, hommes d'état) désignées par les inducteurs et former sur elles un jugement visant à l'objectivité. X. Comparer des personnes, des choses, des états désignés par les inducteurs et former des jugements de valeur subjectifs indiquant seulement les préférences. XI. Former un jugement avec un substantif et un adjectif simultanément présentés en prenant soi-même position à l'égard de ce jugement.

Venaient enfin des séries où l'expérimentateur présentait aux sujets, non plus des mots isolés ou des couples de mots, mais des phrases ou des images qu'il s'agissait d'abord de comprendre et auxquelles il fallait ensuite réagir. Il est clair que la réaction pouvait être ici une opération intellectuelle complexe, et comporter un raisonnement. XII. Comprendre une phrase ou un groupe de propositions constituant un raisonnement et ordinairement empruntés à des écrits philosophiques, et prendre position à leur égard. XIII. Réagir par un mot à la présentation d'une image ou d'un objet. XIV. Réagir par une phrase à la présentation d'un objet ou d'un dessin.

Toutes ces expériences, exécutées pendant le semestre d'été 1905, ont donné à l'auteur des procès-verbaux d'une extrême richesse, dont il s'est efforcé de dégager successivement ce qui intéresse : 1° la préparation des sujets; 2° la plénitude et la sûreté de leurs réactions; 3° la durée des réactions; 4° l'attitude des divers sujets à l'égard des diverses tâches; 5° le rôle des images visuelles; 6° le rôle des processus moteurs; 7° le mécanisme de l'association; 8° la compréhension des mots; 9° le jugement; 10° les rapports de la pensée concep-

tuelle et de la pensée objective; 11° les attitudes de conscience; 12° l'enchaînement des faits psychiques et la causalité psychologique, etc.

A ce plan trop compliqué, à notre goût, nous substituerons, comme dans le chapitre précédent et conformément au dessein général de cet exposé, un plan beaucoup plus simple dont le principal avantage sera d'éliminer des analyses de Messer ce qui n'a qu'un intérêt individuel ou particulier. Nous distinguerons deux parties : l'une avant tout analytique et traitant des éléments qui se présentent dans l'acte de pensée, l'autre synthétique et visant à reconstituer cet acte dans son dynamisme intérieur et sous ses différentes formes.

II. Les éléments de la pensée

Les éléments mis au jour par les expériences de Messer se répartissent entre ces trois groupes : les « tâches », les images, les attitudes de conscience.

a) *Les « tâches »*

Il suffit de se reporter à l'énumération des différents types d'expériences institués par Messer pour se douter que la tâche a dû jouer dans ces épreuves un rôle important. Pas plus que Watt, Messer n'a cherché à préciser la nature psychologique de la disposition intérieure qui correspond à la consigne affectée à chaque série d'épreuves. La notion de tâche passe même chez lui au second plan. Il est vrai que nous en retrouverons plus ou moins les équivalents sous les noms, déjà rencontrés chez Watt, de *montage* et *d'ajustement* et sous

la désignation nouvelle d'*intention*. Encore Messer n'a-t-il pas montré la parenté de ces notions entre elles.

Cependant, il ajoute aux analyses de Watt une observation dont la portée est considérable : en dehors de la consigne donnée par l'expérimentateur, interviennent, pour déterminer le cours des représentations, des consignes *latentes*, indépendantes de la première et aussi de la volonté des sujets. Particulièrement instructives à cet égard sont les épreuves de la première série, qui consistaient, comme on sait, en évocations libres. Bien qu'il fût loisible aux sujets de s'abandonner au caprice des associations verbales, l'évocation s'est faite le plus souvent selon des rapports logiques ou objectifs, qui apparaissent suffisamment dans les exemples suivants, où le premier nom est celui de l'inducteur et le second celui de l'induit : *soupe - pain; mark - pfennig; beurre - fromage.* Le sujet I éprouve un sentiment de mécontentement lorsque ses associations ne se font pas d'après le sens; le sujet II rejette les associations absurdes et, parmi plusieurs mots, choisit, le cas échéant, celui dont la signification s'accorde le mieux avec celle de l'inducteur. La consigne de nommer le concept coordonné se présente d'elle-même au sujet III. Le sujet IV n'a même pas conscience d'une tendance analogue qui dirige ses réactions : il déclare que l'idée d'associer d'après le sens ne lui est venue à aucun moment, et qu'il ne se serait nullement donné la peine de réprimer les associations les plus absurdes, si elles s'étaient offertes à son esprit; en fait, sur 141 évocations de cette série, il en a trois seulement qui sont dénuées de sens et fondées sur une similitude de sons (23-24).

Ces consignes agissent non seulement en dehors de la volonté du sujet, mais parfois même contre sa volonté. Le sujet I s'impose, pendant un certain temps, dans la première série, de prononcer le premier mot

venu avant qu'un choix conscient ait pu se produire : les réactions obtenues ne diffèrent pas sensiblement des autres. On lui demande alors de réagir contre les associations fondées sur le sens : elles continuent de se produire, et souvent le sujet est obligé, pour se conformer à l'instruction de l'expérimentateur, de raccourcir ou de déformer le mot qui se présente spontanément (26-27).

Selon Messer, l'association de contiguïté expliquerait en grande partie ce phénomène. « Le mécanisme associatif que chacun porte en soi s'appuie déjà sur la pensée raisonnable, si sous ce nom de *raisonnable* on entend une pensée qui cherche à se conformer aux exigences des objets (au sens le plus large : réels aussi bien qu'idéals). » L'expérience a associé dans nos esprits, selon des rapports objectifs de temps et d'espace, un grand nombre de perceptions et d'images, et le discours y a établi d'autres liaisons, causales ou téléologiques, mathématiques ou logiques. Messer rappelle ce mot de Schiller qu'une langue cultivée « compose et pense » pour nous. Cependant le mécanisme associatif n'exclut pas l'action de la tâche. La chaîne des représentations reproduites par contiguïté peut être à plusieurs branches, et il arrive que la pensée, sautant d'un sujet à un autre, s'écarte de la direction initiale : « il faut qu'intervienne l'influence régulatrice d'une tâche déterminée pour maintenir pendant quelque temps, dans le réseau étendu des liaisons associatives, une suite objective déterminée » (30-31).

Le rôle de la tâche se borne-t-il vraiment à diriger les associations de contiguïté ? Peut-être dans les expériences de Messer et dans la pensée courante, qui ne se pique pas d'être originale. Mais n'en est-il pas autrement dans la pensée inventive, et celle-ci n'opère t-elle pas entre les idées des rapprochements qui n'ont

pas été faits ? Il n'est peut-être pas nécessaire, pour que l'esprit unisse deux idées, qu'elles lui aient déjà été données ensemble : ne suffit-il pas qu'elles lui aient été données l'une et l'autre ? Mais négligeons ce problème et revenons aux observations de notre auteur.

Aux consignes qui exercent une influence positive sur la réaction, d'autres s'adjoignent dont l'action est plutôt inhibitrice. On voit certains sujets éviter systématiquement les mots déjà employés, les tautologies, les synonymes, les expressions trop indéterminées, trop générales, triviales, clichées, etc. (32).

Naturellement, l'influence régulatrice des tâches se manifeste également dans les autres séries. Les sujets précisent la consigne qui leur a été donnée ou s'imposent, le plus souvent sans s'en rendre compte, des consignes complémentaires. Ainsi, dans la deuxième série, le sujet I constate qu'involontairement, il a précisé la tâche proposée (trouver un objet coordonné) de la façon suivante : trouver le nom de l'objet qui appartient *seul*, avec l'objet désigné par le mot inducteur, au même tout. D'autres consignes n'ont pour fin, comme dans les expériences de Watt, que de faciliter l'accomplissement de la tâche : pour trouver l'objet coordonné, le sujet II se donne pour consigne auxiliaire de « trouver le tout » ; les observateurs sont unanimes à constater que, dans la recherche du concept coordonné, la pensée se dirige normalement vers le genre, qui, d'ailleurs, n'est pas nécessairement représenté et peut se trouver seulement dans la conscience à l'état d'esquisse. Ici, l'analyse de Messer confirme celle de Watt et en outre la complète par cette idée importante que les consignes se forment et agissent souvent en dehors de la volonté et même de la conscience.

Comment douter maintenant et pourquoi Messer ne dit-il pas que les consignes sont de véritables tendances

logiques, fonctionnant, comme toute tendance, en vertu d'un pouvoir qui leur vient de l'éducation et de l'exercice, et, en même temps, à titre de normes ou de règles dont la sphère d'influence s'étend manifestement au delà des cas particuliers observés dans ces expériences et suffirait à dénoncer leur caractère essentiellement, spécifiquement intellectuel ? Nous voyons d'autre part que la disposition intérieure qui détermine l'orientation générale de la pensée se compose de plusieurs tendances de cette sorte, que certaines ont plus spécialement une fonction de direction, d'autres une fonction de contrôle et d'arrêt. Celles-ci font songer à la *censure* de Freud et, dans le phénomène par lequel sont inhibées les représentations clichées ou vulgaires, il semble qu'on saisisse, sous sa forme la plus simple et la plus facilement observable, le phénomène du *refoulement*.

b) *Les images* (50-60)

Sur la question des images visuelles, Messer se rencontre également sur un ou deux points d'importance avec son devancier. Mais cette partie de son étude contient des observations nouvelles et originales.

L'image n'apparaît pas du premier coup toute formée, avec tous ses détails. Plusieurs sujets notent un déploiement progressif des représentations visuelles. Le processus débute par une intention : « Je me suis rappelé, dit un observateur, une situation de ma jeunesse, un étang dans mon pays où je voyais beaucoup de lenticules. Je n'avais encore aucune représentation visuelle, mais une direction vers cet étang (*die Intention auf diesen Teich*). M'étant arrêté là-dessus davantage, il en est sorti par développement une représentation visuelle très distincte avec le sentiment que cette image était

identique à celle qui se trouvait auparavant dans l'état initial » (51). Il est arrivé à maintes reprises qu'une image indistincte pendant la réaction se soit ainsi développée au moment où le sujet, dictant le procès-verbal, en signalait la présence.

Mais est-il légitime de considérer comme stades d'un même développement et, par conséquent, comme aspects successifs d'une même représentation des états de conscience qui vont de la simple direction vers quelque chose à la représentation si nette qu'elle en semble hallucinatoire ? N'est-ce pas revenir à une conception que Wundt, en particulier, a énergiquement combattue et traiter la représentation comme un objet ? Messer répond que la reconnaissance d'une identité entre des représentations si inégalement déployées est une donnée immédiate de la conscience et que, d'autre part, les sujets les identifient avant tout parce qu'elles se rapportent au même objet intentionnel. Cette argumentation n'est pas absolument décisive : la communauté du rapport intentionnel nous inclinerait justement à mettre en doute le caractère intuitif ou immédiat de la perception interne de l'identité des images et de la continuité de leur développement. Quoi qu'il en soit, on voit apparaître ici pour la première fois ces notions de *développement* et de *continuité* qui vont jouer un rôle important dans cette étude.

Le déploiement de l'image n'est pas, du reste, un fait courant dans ces expériences, et il n'y a pas lieu de s'en étonner beaucoup, car il faut un certain temps pour que l'image parvienne à son plein épanouissement et pour que les sujets puissent en observer les phases successives, plus de temps sans doute que n'en disposaient les observateurs de Messer. Ce qu'on découvre principalement dans les procès-verbaux, ce sont pour ainsi dire des instantanés correspondant aux différents

degrés de netteté des images visuelles. On peut, en les comparant, se faire une idée approximative des stades par lesquels passe normalement l'évolution d'une représentation.

Au plus bas degré, une direction spatiale, une « direction d'extériorisation ». Au mot *Atlas*, le sujet II a la représentation visuelle schématique d'un endroit sur une carte. « C'était plutôt une direction au delà de la mer Méditerranée ». Le sujet VI pense au théâtre de Nuremberg : une certaine représentation spatiale; « je voyais très obscurément la rue où il se trouve; c'était plutôt un sentiment de la direction où il est » (52). Ce sentiment est très instable et se transforme, dès que l'attention s'y porte. Souvent les sujets hésitent s'ils doivent l'appeler une image ou une pensée. Au mot *clou*, le sujet I signale la présence dans sa conscience de quelque chose de visuel ou de conceptuel, mais de telle nature qu'il aurait pu engendrer une impression visuelle. « J'ai pensé à quelque chose de long, de pointu ». On se sert, pour désigner ces états, d'expressions telles que : *un savoir, une simple tendance à une représentation visuelle, le germe d'une représentation visuelle*, etc.

A un stade supérieur, on signale des représentations « indistinctes », « obscures », « tout à fait faibles », « indéterminées », « fondues et schématiques », « aux contours à peine esquissés ». Puis viennent des images — les plus nombreuses — dont les sujets ne se sentent pas autorisés à évaluer le degré de clarté et de netteté et qui doivent tenir le milieu entre les images indéterminées et les images pleinement déterminées. Celles-ci correspondent aux stades supérieurs du développement. Elles sont caractérisées comme étant distinctes ou très distinctes, « très nettes et colorées », « très claires, mais incolores », « d'une netteté presque hallucinatoire ».

Les images ne diffèrent pas seulement les unes des autres en netteté, mais en ce que les unes présentent « un caractère d'indétermination et de généralité », les autres « un caractère d'individualité ». « Je voyais, dit le sujet I, quelque chose de semblable à une aile ». « J'ai eu, dit-il encore, une image approximative d'un visage humain; une image typique, pas individuelle ». Le sujet II se représente une table ronde, dont il ne saurait dire combien elle a de pieds, ou bien un soldat japonais sans détermination individuelle, le soldat japonais-type, ou enfin un visage dont il ne sait si c'est celui d'un homme ou d'une femme. Voilà bien de ces images que Berkeley déclarait impossibles.

Sont-elles des images fictives ou des images-souvenirs ? Il est souvent impossible d'en décider. Entre le souvenir et la fiction, des échanges se produisent. Parfois l'un et l'autre se mêlent à doses égales. Le mot *table* suggère au sujet IV l'idée d'une table pour manger, puis la représentation très distincte d'une table recouverte d'une nappe blanche dans une pièce de sa maison familiale : la table est fictive et générale; mais l'environnement est un souvenir individuel. D'ailleurs la distinction des images en fictives et en remémorées ne coïncide en aucune façon avec celle des images générales et des images individuelles. Un souvenir qui se rapporte à un objet individuel et concret peut être cependant très schématique, indéterminé et, d'autre part, un objet créé par notre imagination peut être individuel, déterminé dans tous ses détails.

La généralité ne réside pas seulement dans l'image. En celle-ci trois choses sont à considérer : sa structure, son contenu et son rapport aux objets. En ce qui concerne leur structure, on peut dire que toutes les images, si schématiques soient-elles, sont déterminées : elles sont des faits de conscience, et tout fait de conscience est

une réalité singulière ou individuelle : il est ce qu'il est et non pas autre chose. Mais, à côté de l'image « en soi », il y a l'image telle qu'elle est pour nous : elle peut nous apparaître comme indéterminée et comme admettant une foule de déterminations différentes. De ce point de vue, les images indéterminées, générales s'opposent bien aux images concrètes et individuelles. Mais les premières sont encore de deux sortes : une représentation remémorée cède ordinairement la place, lorsqu'elle se développe, à d'autres représentations plus précises qui possèdent toutes ce caractère commun de se rapporter au même objet individuel, et notre « savoir relatif à cet objet » confère à la première elle-même la marque de l'individualité; en revanche d'autres représentations se rapportent à des classes entières d'objets et sont proprement générales (55-56).

Ainsi l'individualité (ou la généralité) ne réside pas tout entière dans l'image, mais dans un *savoir* concernant l'objet (ou la classe d'objets) auquel elle se rapporte. Autre chose est l'image indéterminée ou générale, autre chose la conscience de la généralité. Il est seulement regrettable que Messer ne nous dise rien de plus précis sur la nature de cette dernière et du savoir sur lequel elle se fonde.

Quoi qu'il en soit, les images schématiques préparent le travail de l'abstraction, aussi bien de celle qui isole une partie ou un élément d'une chose que de celle qui en dégage un aspect ou une qualité. Dans le premier cas, elles peuvent être simplement inachevées : par exemple, au mot *laquais*, le sujet III a l'image visuelle obscure d'un serviteur en livrée, dont il ne voit ni la tête ni les pieds. Dans le second cas, elles sont bien réellement indéterminées : ainsi le mot *château* évoque l'image de quelque chose de grand, sans plus, et le mot *arbrisseau* celle de quelque chose de petit (75). Ces re-

présentations, très instables, se modifient rapidement, soit que certains éléments ou certaines qualités prennent un relief particulier, soit qu'elles s'étendent à de nouveaux aspects du même objet ou à d'autres objets.

Parmi elles, les symboles forment un groupe à part. Le rapport logique de motif à fin suggère « l'image visuelle obscure de deux cercles qui ont une partie commune », les mots *vie* et *mort*, celle de deux lignes, l'une à droite, l'autre à gauche. Un lieu est souvent représenté dans le schéma d'une carte géographique. Le mot *Bohême* engendre chez un sujet l'image d'une carte géographique et de la configuration caractéristique de la Bohême, chez un autre une image mixte, d'ailleurs indistincte, moitié carte, moitié paysage. Il aurait été intéressant de rechercher jusqu'à quel point ces schémas symboliques sont nécessaires à la perception des rapports, et si ce n'est point par eux que se fait le passage de la pensée objective ou concrète à la pensée abstraite ou conceptuelle.

Quelque chose de ce symbolisme se retrouve dans les représentations motrices qui accompagnent le travail de pensée. Ces représentations sont si obscures que les sujets ne savent pas toujours si elles sont des images ou des sensations de mouvement. Allées et venues du regard, mouvements de va-et-vient de la tête, dans la recherche; « une espèce de sensation symbolique d'une inclinaison de la tête », dans l'assentiment; « une pression convulsive des mâchoires en même temps que des sensations (ou des représentations) symboliques comme quand on détourne la tête de quelque chose », dans le refoulement d'une pensée; « une incertitude motrice aux mains et dans le maintien du corps », dans le doute; tous ces phénomènes se mêlent étroitement aux processus intellectuels comme aux processus émotionnels. Les sujets sont le plus souvent incapables de dé-

cider s'ils sont des consciences d'attitudes ou des attitudes de conscience. Le mot *symbole* qui revient sans cesse dans leurs descriptions donne à penser qu'il s'agit ici de phénomènes accessoires manifestant à la conscience les mouvements secrets de l'esprit, et qu'il serait absurde de leur attribuer un rôle effectif dans le travail intérieur de l'idéation.

c) *Les attitudes de conscience* (175-199)

Il faut maintenant passer à une autre catégorie de phénomènes, que Messer a relégués, on ne voit pas bien pourquoi, à la fin de son étude, et que c'est pourtant le lieu d'examiner ici, parce qu'ils interviennent dans la compréhension des mots et dans le jugement : phénomènes inanalysables ou du moins inanalysés, sans contenu sensoriel ou verbal apparent, qui ne rentrent dans aucun des cadres de la classification traditionnelle des états psychiques et pour lesquels il faut même créer un nom nouveau. Messer adopte celui d'« attitude de conscience », dont Marbe et Watt s'étaient déjà servis. Il serait préférable, pour des raisons qui apparaîtront bientôt, de les appeler des sentiments intellectuels. Signalés par Erdmann dans ses *Umrisse zur Psychologie des Denkens* (1900), les sentiments intellectuels ont attiré l'attention d'un grand nombre de psychologues, et il serait temps de leur faire dans l'inventaire classique des faits de conscience la place qui leur revient. Ach les a définis « des états de conscience qui ne sont donnés ni dans des sensations visuelles, auditives ou kinesthésiques, ni dans des images-souvenirs, et dont le sujet peut dire, immédiatement après leur apparition, le contenu de savoir qu'ils renfermaient. »

Quelle est la structure de ces états de conscience, et

quel est leur contenu ? Il est plus facile de répondre à la seconde question qu'à la première.

Selon Ach, la forme caractéristique de l'attitude de conscience est la signification comprise des mots, ou, plus brièvement, le *sens*. Il faut, selon Messer, distinguer entre le sens des mots isolés et le sens des phrases et des propositions. Le premier peut faire corps avec le mot ou le précéder ou en être séparé. Parfois, avant d'avoir trouvé le terme, nous savons ce que nous voulons dire (88); le mot qui vient ensuite n'est pas toujours celui que nous cherchions et ne rend pas tout ce qu'il y avait dans la pensée. Au mot inducteur *policier*, un sujet réagit par *ordre* : « Le mot, dit-il, ne me paraissait pas bien marquer ce que j'aurais voulu dire : je voulais rendre l'allure imposante, la respectabilité des policiers allemands (177). » Ces nuances s'éclaireront par l'étude de la compréhension des mots. Notons en passant que peuvent se lier au mot d'autres attitudes de conscience que le sens, par exemple le sentiment qu'il a deux ou plusieurs sens, un synonyme, qu'il faut le prendre généralement ou particulièrement, etc. (89-93). De même l'attitude qui précède le mot peut consister dans une simple direction de la conscience vers lui et se rapporter non à sa signification, mais à sa forme.

Pour ce qui est du second groupe distingué par Messer, il est permis d'affirmer que toutes les propositions, tous les rapports peuvent se condenser dans des états de conscience sans images et sans paroles : propositions indicatives énonçant que la tâche est facile ou difficile, que tel mot s'est déjà présenté, qu'il faudrait chercher la réponse dans telle ou telle direction; propositions interrogatives par lesquelles le sujet se demande s'il ne lui viendra pas bientôt quelque chose, s'il ne va pas dire une sottise, quel est le sens d'une phrase ou le

but de l'expérimentateur; propositions impératives ou optatives par lesquelles il s'intime l'ordre de réagir au plus vite, de penser à autre chose, d'accueillir ou de rejeter tel mot, telle pensée. Des réflexions très précises, des souvenirs très particuliers se glissent dans la réaction mentale sous la forme de sentiments intellectuels; par exemple, à l'occasion d'un nom qui lui est présenté, un sujet se rappelle sans images et sans mots qu'autrefois son père le prononçait toujours d'une manière incorrecte. Mais à quoi bon multiplier ces exemples, puisque l'auteur affirme que tout ce qui peut faire partie du contenu de la conscience peut aussi nous être donné en dehors de toute image objective ou verbale ?

Après cela, la peine qu'il se donne pour classer les attitudes de conscience nous paraît assez inutile et sa classification offre un intérêt logique beaucoup plus que psychologique. Il distingue quatre grands groupes. Le premier, qui constitue ce qu'il appelle la « conscience de la réalité », comprend : 1° la conscience des rapports spatiaux (de direction ou d'extériorité) et des déterminations spatiales (que quelque chose est grand ou petit, etc.); 2° la conscience des déterminations et des rapports de temps (que la réaction est longue, que le temps passe, qu'on attend, qu'un mot inducteur a déjà été présenté); 3° la conscience de la causalité et de la finalité. Dans le second groupe, il faudrait ranger les attitudes de conscience correspondant aux divers rapports logiques : identité, altérité et différence, ressemblance, coordination, surordination, etc. Dans le troisième, celles qui ont pour contenu des rapports entre le pensé, objet ou concept, et le sujet pensant : conscience du connu, du plus connu, du plus familier, de l'inconnu, du positif ou du négatif, etc. Dans le quatrième enfin, des rapports conscients, plus spéciaux, entre le pensé et la tâche : rap-

ports objectifs rentrant dans la catégorie des jugements de valeur informulés, conscience de l'adéquat et de l'inadéquat, du vrai et du faux, de l'intelligible et de l'absurde, etc.; rapports subjectifs qui proviennent de ce que, par l'introduction d'éléments nouveaux dans la conscience, les éléments objectifs des rapports précédents ne sont plus qu'indistinctement perçus, et qui nous sont donnés dans les sentiments intellectuels de la recherche, de l'interrogation, de la réflexion, du doute, de la certitude ou de l'incertitude, du permis ou du non-permis, du possible ou de l'impossible, etc.

Cette seule énumération suffit à montrer que l'attitude de conscience est en général l'anticipation d'un acte intellectuel et par exemple d'un jugement, et qu'elle a pour contenu une relation. Mais qu'est-ce qu'une relation qui est donnée à la conscience sans ses termes, indépendamment de toute image et de toute parole intérieure ? Comment pourrons-nous dire d'un état inanalysé et en apparence vide de contenu qu'il est la conscience d'une relation ? Nous retombons ainsi sur la question de la structure des attitudes de conscience.

Une seconde classification, ébauchée par Messer et d'un caractère plus psychologique que la première, semblerait de nature à nous apporter quelques éclaircissements à cet égard. Il distingue, parmi les attitudes de conscience, des états *intellectuels* et des états *affectifs*. La première classe comprendrait le groupe des rapports objectifs et celui des rapports logiques, la seconde les deux autres. Ce n'est pas qu'un élément affectif se laisse toujours discerner dans les attitudes de conscience de la seconde classe; mais il n'est pas rare de l'y rencontrer; très souvent aussi, les sujets se servent, pour les désigner, du terme de *sentiment* : sentiment du convenable, du non-convenable, de doute, de certitude, de facilité, etc. Par malheur, Messer s'est contenté,

tout en reconnaissant son insuffisance, de la définition traditionnelle du sentiment : un état de conscience comportant du plaisir ou de la peine. Or, cette définition peut convenir sans doute aux impressions de contentement, de malaise, de regret, d'impatience, etc., qui précèdent, accompagnent ou suivent la recherche; mais on ne voit pas en quoi elle peut éclairer les nuances variées de la certitude, du doute, de la conscience de l'intelligible ou du vrai, etc.

Messer est mieux inspiré lorsque, tout de suite après, il fait rentrer toutes les attitudes de conscience dans le domaine de ce que B. Erdmann appelait la pensée *informulée* ou *intuitive*. Il observe avec raison qu'entre la pensée formulée et la pensée informulée, les frontières sont indécises et qu'on passe de l'une à l'autre par des degrés insensibles. Les cas-limites seraient, d'un côté, une pensée complètement exprimée avec une conscience distincte du sens des mots, de l'autre, une réflexion ou une reconnaissance rapide comme l'éclair et où manquerait toute trace de représentation verbale. N'est-il pas vraisemblable, se demande l'auteur, d'admettre que la seconde est une pensée concrétée, condensée, où entrent en jeu les mêmes processus psychiques réels que dans la première, mais abrégés et télescopés ? Pour la seconde fois, apparaît la notion féconde que nos états de conscience peuvent passer par des stades successifs et continus d'enveloppement ou de développement. Mais le propre du sentiment, n'est-ce pas justement d'être un état dont les éléments, quels qu'ils soient, objectifs ou subjectifs, intellectuels ou affectifs, s'entre-pénètrent et sont primitivement indiscernables ? Par leur contenu, les états de conscience sans images et sans paroles, relevés par Messer, sont des relations; par leur structure, par leur caractère d'enveloppement ou de confusion, des sentiments intellectuels.

III. L'idéation

Ainsi que Watt, Messer a dégagé des résultats bruts de ses expériences ce qui intéresse la psychologie de l'association, du concept et du jugement. Comme on pouvait s'y attendre, c'est l'étude du jugement qui, chez lui, passe au premier plan. D'autre part, ses procès-verbaux l'ont amené à se demander s'il n'existe pas deux types d'idéation, l'un objectif et concret, l'autre abstrait et conceptuel, et enfin à esquisser une théorie de la pensée qui est le couronnement de toutes ses recherches.

a) *L'association et l'évocation* (60-71)

Watt voyait dans la contiguïté l'unique condition de l'association; à l'exemple de Külpe (*Grundrisse der Psychologie,* 1893, p. 191 et sq.), Messer reconnaît à la ressemblance une part d'influence, mais secondaire et subordonnée : elle agit, mais pour ainsi dire dans le cadre de la contiguïté; lorsque deux états ont été simultanément présents à la conscience, ils acquièrent le pouvoir non seulement de s'évoquer mutuellement, mais chacun d'évoquer le semblable de l'autre ou d'être évoqué par lui.

La liaison qui s'établit entre l'inducteur et l'induit est le plus souvent une connexion entre les sens; mais elle peut être aussi une simple association verbale. Il arrive que, dans le premier cas, le sujet ait une représentation ou une notion de l'induit avant d'être capable ou sans être capable de le nommer. Au contraire, dans le second, les mots s'associent avant d'être compris ou sans être compris. Entre l'association par le sens et l'association verbale pure, on trouve des formes de transition : comme les termes entre lesquels il existe une affinité de sens ont été souvent employés ensemble, il

se crée entre eux des associations de contiguïté qui fonctionnent automatiquement, à la manière des associations purement verbales, et masquent plus ou moins aux sujets la connexion des sens.

Les expériences ont fait apparaître quelques associations médiates, c'est-à-dire caractérisées par l'intervention d'un moyen terme inconscient entre l'inducteur et l'induit. Voici deux exemples intéressants empruntés à la première série : 1° « *Livre* ». — « *Table.* — J'ai vu le mot inducteur comme s'il était dénué de toute signification; il m'est venu à l'idée que j'avais déjà réagi à ce mot par *bible;* je voulais prononcer *bible* et ne pouvais pas. Alors, par une tendance motrice irrésistible, j'ai dit *table* sans savoir ce que cela signifiait. C'est seulement après que j'ai songé à établir une connexion : j'ai pensé aux tables de la loi de Moïse ». 2° « *Esprit* ». — « *Kant.* D'abord une courte pause pendant laquelle j'ai compris le mot. Puis, tout d'un coup, une direction vers Kant. Le mot *Kant* (auditif) est venu assez spontanément; j'ai éprouvé quelque surprise. Il me semblait qu'entre *esprit* et *Kant* un intermédiaire avait dû être présent ». En fait, le sujet s'est souvenu ensuite de l'opuscule de Kant sur la *Puissance de l'Esprit*, et qu'il s'en était justement entretenu, peu de semaines auparavant, avec quelqu'un. Pour expliquer ces faits, dit Messer, il faut supposer que le mot inducteur ou plutôt la tendance reproductrice qu'il éveille fait surgir « tout un complexe », mais qu'en raison de la familiarité plus ou moins grande des éléments de celui-ci, le premier qui apparaît n'est pas toujours celui qui est immédiatement associé à l'inducteur. Il est probable que le moyen terme resterait inconscient sans l'examen de conscience qui suit l'épreuve.

Toute évocation, même automatique, ne se ramène pas à l'association. Les sujets réagissent parfois par

des mots qui ne se rattachent à l'inducteur ni par la contiguïté, ni par un rapport intentionnel. Certaines de ces réponses n'ont d'autre raison de se produire que le fait qu'elles se sont déjà récemment produites : c'est le phénomène de la *persévération*, déjà observé par Watt. Enfin il y a même un certain nombre de réactions qui ne s'expliquent ni par l'association, ni par la persévération, ni par un acte intentionnel : elles rentrent dans ce qu'on appelle « la reproduction des images libres », phénomène bien connu des psychologues, mais dont les causes restent obscures. En voici un exemple curieux, dont le commentaire du sujet souligne délicatement la singularité. Mot inducteur : « *Voyage* ». Réponse : « *Vers le ciel.* — Je ne sais pas du tout comment cela m'est venu. Je pensais à des voyages; je voulais dire d'abord : *à Londres* (image schématique d'une carte de la Hollande). Rejeté. J'ai cherché à l'aveugle quelque chose d'autre. *Vers le ciel* est pour moi inexplicable; cela ne correspondait à aucune intention ni à aucune habitude.

La *réaction* elle-même est un fait distinct à la fois de l'association et de l'évocation. Parmi les représentations associées ou reproduites, plusieurs, qui fourniraient une réponse convenable, ne sont pas utilisées, parce qu'elles ne s'accompagnent d'aucune impulsion motrice. Ces « états passifs », comme Messer les nomme, ont été finement notés par un de ses sujets : « J'en ai déjà été frappé plusieurs fois : il y a des éléments de conscience qu'il faut bien considérer comme associés, mais qui, par une nécessité particulière et malgré la tâche, sont saisis, non pas comme s'ajoutant par l'association au mot inducteur, mais comme donnés avec lui (donnés peut-être dans sa compréhension) ». Ce sont des « représentations sans tendance motrice », dit un autre sujet. « Il ne vient pas à l'esprit », dit un troisième,

que l'on pourrait en tirer une réaction. Voilà de précieuses observations, dont une psychologie de la volonté aurait à tenir compte, et qui montrent, en attendant, la variété et la complexité des processus engagés dans l'acte, si simple en apparence, de réagir à un mot donné par un autre mot, fût-ce le premier venu.

b) *La compréhension des mots* (71-93)

Au premier moment, le sens des mots est, comme on l'a vu plus haut, une attitude de conscience ou, plus exactement selon nous, un sentiment intellectuel.

Les cas les plus simples sont naturellement ceux où le sens fait corps avec le mot, où le mot est compris en même temps qu'il est lu. Cependant, même ici, le sens est un facteur variable. Il peut être donné à la conscience « avec des degrés différents d'intensité », depuis l'incompréhension à peu près complète jusqu'à la compréhension totale. Les sujets sont capables d'apprécier ces degrés, ce qui ne laisse pas de surprendre un peu, si l'on songe que l'intellection dont il s'agit semble vide de tout contenu, mais qui s'explique fort bien dès qu'on a reconnu que cette absence de contenu n'est qu'apparente. D'abord, au plus bas degré, des déclarations comme celles-ci : « Je n'ai pas bien compris, mais pourtant j'ai compris » ; « je n'ai pas compris clairement » ; « je n'ai pas compris cela d'une façon tout à fait générale » ; un sujet parle d'une « compréhension lointaine ». Puis viennent des cas où les sujets constatent qu'ils ont eu, généralement après un certain arrêt sur le mot, la conscience « nette », « plus intense que d'ordinaire » qu'ils le comprenaient.

D'autres fois, entre l'apparition du mot et la compréhension, il s'écoule un intervalle de temps plus ou moins

long. Il en est ainsi, par exemple, lorsque le mot est étrange ou peu familier, lu de travers, équivoque, d'une longueur inusitée, etc., ou lorsque le sujet est fatigué ou dans un état particulier d'excitation. Entre la lecture du mot et l'intellection peuvent s'intercaler des phénomènes différents, mais également destinés, à ce qu'il semble, à fixer sur lui l'attention ou plutôt à la faire rayonner autour de lui, dans le halo confus qui l'environne : on le relit, on le répète intérieurement, on se pose des questions à son sujet : qu'est-ce que cela signifie ? qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Ou bien le sens est introduit par une image ou par un autre mot ou par une phrase associés à l'inducteur. On peut comprendre le mot sans être capable de le définir; le sujet sait souvent ce que le mot veut dire sans pouvoir, au moins au premier moment, préciser sa signification.

Watt avait renoncé à découvrir l'équivalent psychologique du concept. « Nous n'avons, disait-il, aucune raison de supposer qu'il existe un équivalent psychologique complet du concept logique, et nous ne savons autant dire rien de la structure du sens qui accompagne un terme général ». Avec plus de confiance dans le pouvoir de l'observation interne, Messer a repris le problème abandonné par son devancier. Il s'est même posé une triple question : 1° que devient le sens lorsqu'il se développe ? 2° quelle est son origine ? 3° quels sont ses rapports avec les images ?

Le premier stade du développement du sens est représenté par la *conscience de sphère.* La « sphère » est souvent identifiée avec le concept surordonné, qui peut, d'ailleurs, venir à la conscience sans le mot qui le désigne. Exemples : « *Beurre* ». — « *Fromage.* Après la lecture du mot inducteur, une petite pause. Apparition de la conscience de sphère, c'est-à-dire du concept surordonné : *aliment;* ce mot n'était pas là, mais seu-

lement un équivalent ». « *Cercle.* — D'abord un sentiment général (*ein allgemeines Bewusstsein*) correspondant au concept *figure géométrique* (le mot n'était pas présent) ». Le mot *montagne* suggère à un sujet la conscience (sans mots) d'une direction vers quelque chose de déterminé qu'on peut gravir » (78). La conscience de sphère peut encore se présenter, sous une forme plus vague, comme la conscience de tout le domaine de pensée auquel quelque chose appartient : au nom de *Hegel*, le sujet II constate en lui « une direction vers l'histoire de la philosophie », — ou enfin comme le pouvoir de nommer un concept coordonné, plus généralement, quelque chose de connexe (79).

En d'autres cas, la conscience de sphère est caractérisée comme étant un état affectif, une *Stimmung*. Le mot *escroc* suggère au sujet I le mot *fainéant*. « Au mot inducteur se liait un état affectif d'où est sorti spontanément *fainéant*. Cet état affectif n'est pas du tout identique à la conscience de direction précédemment mentionnée. Par celle-ci j'ai la notion (ich weiss) d'un cercle d'objets; par celui-là, j'ai la sensation (ich empfinde) que ces objets ont quelque chose de commun (qui, dans ce cas, pourrait se résumer par ces mots : pas bien fameux) ». Le même sujet associe les mots *patience* et *longanimité* avec « une conscience particulière d'un milieu biblique ». Au mot *roi* qui évoque l'adjectif *fier*, il se sent « transporté dans une autre sorte de réalité, celle des ballades et des vieilles légendes » et constate « une direction vers le passé de l'Allemagne, où le « fier monarque » jouait un grand rôle ». Ces deux derniers exemples nous semblent montrer, avec leurs expressions si caractéristiques de « conscience du milieu » et de « direction vers le passé » que ces états affectifs ne diffèrent pas bien profondément des états intellectuels signalés plus haut.

La conscience de sphère n'est qu'une intellection confuse, à peine analysée, toute proche encore du sens proprement dit. La compréhension peut se préciser, se limiter, non pas, nous dit Messer, sous l'influence du mot inducteur ou de la tâche, mais grâce à la prépondérance dans la constellation générale de tendances reproductrices déterminées. Le mot *jardin* oriente un sujet vers l'idée d'un lieu de divertissement. Au mot *tente,* un autre a d'abord « la représentation indistincte de toute une atmosphère qui s'y rattache », puis une « direction vers une époque antérieure (son enfance de la neuvième à la onzième année) ». Tout cela « se rattachait sans doute, comme l'idée m'en est venue après, à des images de la *Gartenlaube* (journal amusant). Puis l'image visuelle d'une tente turque ». Il arrive que cette détermination précise du sens apparaisse immédiatement sans être précédée de l'attitude de conscience correspondante, ni de la conscience de sphère, ou plutôt sans que ces phénomènes aient été signalés par le sujet. Mais comme cela arrive lorsque l'inducteur est un mot familier et que la réaction est par conséquent particulièrement rapide, on peut supposer qu'ils se sont produits quand même, mais n'ont pas été remarqués.

Ces faits semblent justifier l'hypothèse de Messer sur la structure profonde et l'origine de la compréhension. Il est hautement vraisemblable, selon lui, que la compréhension des mots s'explique par des processus d'association et de reproduction. Qu'on songe à la manière dont l'enfant qui apprend à parler rattache peu à peu des sons primitivement vides à des significations : l'expérience et l'éducation se chargent de créer des associations de contiguïté entre les représentations verbales et les représentations objectives. Messer admet qu'à la base de la compréhension, il y a des processus réels et inconscients d'association, qu'ils sont d'intensité varia-

ble et qu'à ces différences d'intensité correspondent dans la conscience des états d'une netteté plus ou moins grande, depuis l'attitude de conscience inanalysée jusqu'à la formule verbale explicite.

Tout savoir exprimable en mots, tout savoir conceptuel se réfère et s'alimente à des intuitions. Dans ces associations, les images visuelles sont, chez le voyant du moins, au premier plan. Toutefois, il faut prendre le mot *intuition* dans son sens large : intuitions non pas seulement les images visuelles ou autres, mais aussi, par exemple, le sentiment du tragique, plus généralement les attitudes de conscience. D'un côté, les représentations sensorielles; de l'autre, les représentations conscientielles (*Bewusstseinsrepräsentationen*), qui rentrent dans ce que Husserl appelle les intentions, parce que, par elles, nous sommes dirigés vers un objet, tandis que, par celles-là, nous réalisons l'objet intentionnel.

On a ici l'impression que Messer passe à côté du véritable problème. Le contenu propre du concept, l'équivalent psychologique de sa compréhension logique, son sens pour tout dire est justement, par opposition aux images qui lui servent d'illustrations ou d'exemples, une représentation de conscience, une intention d'une certaine sorte. La question n'est pas de savoir comment celle-ci se soude au mot, mais de quoi elle est précisément faite et, pour le cas où elle se composerait au fond d'images visuelles, par quelle chimie mentale des images peuvent en se condensant engendrer un état où il ne subsiste pas même la trace d'une représentation sensorielle. On verra que Bühler, frappé par cette difficulté, rejette à la fois l'hypothèse de la condensation et l'explication associationniste de Messer.

D'ailleurs, cette explication cadre mal avec ce que Messer nous dit ensuite des rapports de la compréhension du mot avec l'image. Si les associations qui se sont

produites entre les représentations verbales et les images visuelles sont la principale source de la compréhension, si le sens n'est que l'état de conscience où se manifestent et se condensent des processus associatifs inconscients, on doit s'attendre à voir paraître, dès qu'il se développe, des images visuelles, et cela d'autant plus que, comme Messer le dit lui-même, les mots inducteurs utilisés dans ses recherches désignaient pour la plupart des choses visibles.

Or, en ce qui concerne ces images, la première constatation qui s'impose, c'est que « plus elles sont vives et claires, plus elles sont riches en traits individuels, moins elles coïncident avec la signification plus ou moins générale des mots », telle qu'elle est ressentie par la conscience. En revanche, « plus les images visuelles sont schématiques, pâles, indéterminées, et pour autant générales, moins aussi elles se distinguent au fond de cette autre classe que constituent les représentations (sans images) de la signification ». Claire ou obscure, déterminée ou indéterminée, l'image n'est-elle pas, du moins, nécessaire ? Les procès-verbaux « ne fournissent pas une seule déclaration d'où il ressorte avec certitude que la compréhension du mot ait dépendu de l'apparition d'une image visuelle (ou d'une représentation sensible de la signification en général); c'est tout au plus si, dans des cas tout à fait isolés, on a déclaré qu'on avait saisi la signification plus clairement ou plus précisément avec le secours d'une image visuelle » (85-87). Comme on pouvait s'y attendre, les images visuelles ont joué un rôle plus important dans la recherche de l'induit que dans la compréhension de l'inducteur; cependant il n'est pas rare qu'elles apparaissent, là encore, comme des « phénomènes accessoires », « dénués de signification » (1).

(1) Ces résultats ont été confirmés par les recherches faites

De toutes ces observations, il semble bien résulter que le sens est un état de conscience particulier, qui relève, en ce qui concerne son origine, d'autres facteurs que l'association de contiguïté et qui est fait d'autres éléments que les images. Messer a découvert, on le sait, que les attitudes de conscience qui correspondent à la compréhension des phrases ont pour éléments constitutifs des rapports. Il est surprenant qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit que, le concept résultant d'une synthèse de jugements, le sens des termes, tout au moins des termes généraux, doit avoir le même contenu que le sens des phrases et des propositions. On verra que Bühler est beaucoup plus affranchi que Messer de l'influence du sensualisme et de l'associationnisme.

c) *Le jugement* (93-114)

Quelle est la caractéristique psychologique du jugement et en quoi se distingue-t-il comme fait de conscience de l'association ou de l'évocation à base associative ? On sait qu'il a fait spécialement l'objet de plusieurs séries d'expériences, depuis la sixième jusqu'à la onzième inclusivement; mais il n'est pas absent des autres séries et peut-être les cas les plus instructifs sont-ils justement ceux dans lesquels les sujets forment des jugements sans avoir été invités à le faire.

Le criterium du jugement, dit le sujet I, est la conscience d'un rapport entre le mot inducteur et le mot de réaction; formule insuffisante et qu'il précise lui-même comme suit : « le rapport qu'on peut laisser indéterminé dans le cas de l'association est justement ce qui

par Th. V. Moore au laboratoire de Külpe à Münich. Cf. *The temporal relations of meaning and imagery. Ps. Review* XXII. 1915.

importe le plus dans le jugement ». La succession dans la conscience des mots *cercle, rond* n'est pas un jugement si le second est amené automatiquement par le premier, sans que le sujet s'arrête sur la liaison des concepts qu'ils désignent. Pas davantage la conscience qu'on a satisfait à la tâche proposée ou qu'*il y avait* une connexion entre l'inducteur et l'induit. Il faut qu'on puisse préciser et que cette connexion soit déterminée (95-96).

Cette condition est insuffisante encore : finalement, tous les sujets sont unanimes à déclarer que le rapport doit avoir été voulu ou tout au moins reconnu. Un effort de réflexion pour comparer deux objets ou deux concepts, pour trouver l'attribut d'un sujet ou tout au moins pour apprécier une connexion donnée à la conscience, voilà le jugement. Il procède d'une intention dirigée soit vers l'établissement, soit vers la justification d'un rapport. Le mot *château* suggère au sujet II l'adjectif *grand*. On lui demande si c'est là un jugement. « J'avais conscience, répondit-il, d'une connexion entre *château* et *grand;* mais il n'était pas dans mon intention de dire : ce château (ou n'importe quel château) est grand » (98). On voit ici la nuance qui sépare du jugement l'évocation d'un terme par un autre terme, même lorsque celle-ci est plus qu'une simple association de contiguïté. Dans l'un et l'autre cas, il peut y avoir conscience de rapport; mais elle n'est dans celui-ci qu'un phénomène accessoire restant parfois à l'arrière-plan de la conscience; elle est, dans celui-là, la fin même de l'acte mental.

Cette différence ressort très nettement dans les deux exemples suivants, dont le premier est un jugement et le second une évocation. On présente à un sujet un petit morceau de colophane; il réagit par le mot *colophane*, et voici comment il décrit son état de conscience :

« Dans la préparation, il y avait le dessein de nommer une qualité. D'abord un sentiment de déception. L'objet me paraissait trop simple pour lui attribuer une propriété. Alors, instantanément, cette question : qu'est-ce que c'est que ça ? Réponse : *colophane,* et j'ai pensé que j'avais ainsi affirmé quelque chose, que c'était un jugement. Le mot *colophane* se rapportait au fragment qui se trouvait là. Le *est* manquait, mais cela ne changeait rien au caractère du jugement » (96). Soulignons en passant cette intéressante remarque : il n'est pas nécessaire que la copule soit exprimée, fût-ce mentalement, pour que l'on ait conscience d'avoir jugé. On montre maintenant à un autre sujet une image ancienne représentant Adam et Eve, il réagit par le mot *antique :* « J'ai dit très vite *antique.* Cela n'avait pas le caractère d'un jugement; j'aurais pu tout aussi bien dire autre chose. Il y a là quelque chose qui diffère essentiellement du jugement. Car, dans celui-ci, je n'ai pas ce sentiment d'arbitraire ». Et sur cette question : « Une relation quelconque entre le mot *antique* et l'image était-elle présente à la conscience ? — Oui, mais elle était beaucoup plus lointaine que dans le jugement; c'était plutôt, dans le champ de l'attention, une juxtaposition qu'une union intime : mon attention aurait pu flotter entre les deux. Il y avait un rapport de sens; le mot antique exprimait quelque chose de ce qui était donné dans l'image; mais il manquait un élément, la *synthèse active* du mot et de l'image qui, selon moi, fait partie de l'acte de juger » (99).

Ainsi le jugement est une synthèse active. Cette définition, banale en apparence, prend ici un sens précis grâce à la notion d'*intention,* c'est-à-dire à l'idée d'une direction vers un acte prédicatif, vers la mise en rapport d'un terme avec un autre terme. Comme l'évocation dirigée, le jugement suppose une tâche, mais non pas

tout à fait la même que l'évocation, puisqu'il s'agit soit de trouver un rapport entre deux termes donnés, soit, l'un de ces termes étant donné, de trouver en même temps le second et le rapport qui l'unit avec le premier.

Un dernier caractère du jugement, solidaire du précédent, est de comporter une *décision mentale,* une prise de position personnelle. Ce n'est pas assez que le rapport ait été visé ou voulu; il faut encore qu'il soit affirmé (ou nié). Voici un exemple, emprunté à la série VII. Mots inducteurs : « *Positivisme - Empirisme* ». Réponse : « se croisent. Je me suis d'abord attaché au second concept avec une attention plus particulière, je l'ai reconnu plus tôt que le premier. Puis cette question : sont-ils identiques ? l'un est-il subordonné à l'autre ? Non. Alors, j'ai recouru à l'expédient des sphères qui se croisent. C'était, par opposition à la simple reproduction, un jugement, parce que j'ai pris personnellement position et que l'opération présentait un caractère spécifique de décision » (100). Le même sujet, décrivant plus loin ce processus, y découvre d'abord un certain arrêt de la conscience, puis une activité où entrent en jeu des tendances diverses, déterminées et indéterminées; l'une d'elles finit par l'emporter; mais il faut, pour imposer la décision, qu'elle soit mise en rapport ou comparée, si rapidement que ce soit, avec la tâche (100). Cette concurrence entre des tendances de force probablement inégale rappelle, de façon très curieuse, l'évocation dirigée, telle que Watt l'a décrite. Mais ici apparaît quelque chose de nouveau : la confrontation plus ou moins fugitive de la représentation prévalente avec la tâche, c'est-à-dire sans doute avec une question qui a été posée ou qu'on s'est posée à propos d'une certaine donnée. C'est très probablement cette comparaison qui, après l'intention initiale et avant la décision finale, constitue le second moment de l'acte de

juger. Malheureusement, on ne trouve, chez Messer, aucun éclaircissement à cet égard.

Ce qui est affirmé, c'est un rapport de prédication. Certains sujets distinguent, dans les séries où il s'agit d'accoler un adjectif à un substantif, entre le prédicat et l'attribut. L'adjectif est attribut, lorsqu'il ne sert qu'à préciser le substantif, à limiter son extension; prédicat, lorsqu'il exprime une qualité inhérente au sujet et caractéristique de la classe tout entière. Le mot *animal* suggère l'épithète *fier :* c'est un rapport d'attribution, parce que fier ne qualifie qu'une certaine catégorie d'animaux, par exemple les bêtes de proie. Le mot *château* évoque l'adjectif *beau;* c'est un rapport de prédication, parce que beau s'applique à toute la classe. Si nous ne nous méprenons pas sur la portée de cette distinction, qui n'est pas toujours aisée à appliquer, ces sujets tendraient à limiter aux rapports de prédication l'appellation de jugements. Il est clair que, l' « attribut » n'étant pas adéquat au sujet, l'attribution n'implique pas normalement cette suspension de la réflexion et ce choix qui caractérisent en général l'assertion, et qu'elle n'est qu'une modification subjective qui se produit dans la compréhension de l'inducteur. Toute assertion serait prédicative. Ainsi se justifierait cette définition que Messer donne finalement du jugement : un rapport de prédication qui a été voulu (ou visé) ou tout au moins reconnu (105).

L'intention est l'élément constitutif du jugement. L'introspection vulgaire est d'accord sur ce point avec l'introspection expérimentale et fait suffisamment apparaître que les tâches sont autre chose que des produits artificiels de laboratoire (108). Toute question qui nous est adressée nous impose la tâche générale et pourtant déjà déterminée par le contenu de la question, de faire une réponse raisonnable. Et, à côté des tâches qui nous

sont fixées, il y a celles que nous nous fixons à nous-mêmes et qui sont de deux sortes : celles dont nous avons pris préalablement conscience et celles qui nous disposent, à notre insu, sans préparation, à agir ou à réagir de telle ou telle façon; consignes inconscientes ou subconscientes dont nous pouvons ensuite, par comparaison et par réflexion, déceler la présence et que nous n'avons pas remarquées au moment où nous les subissions, parce qu'elles « allaient de soi. »

Ainsi, à l'affirmation de Marbe que rien ne distingue, au point de vue psychologique, le jugement de la simple association, les expériences de Messer infligent un démenti catégorique. Marbe reconnaissait d'ailleurs implicitement le rôle de l'intention dans le jugement, lorsque, peu conséquent avec lui-même, il écrivait : « Tous les faits de conscience peuvent devenir des jugements lorsque, dans l'intention du sujet, ils s'accordent directement ou par leur sens avec d'autres objets ». Mais il y a intention et intention. En identifiant le jugement avec l'évocation dirigée sous prétexte qu'ils sont soumis l'un et l'autre à l'influence normative de la tâche, Watt se trompe à son tour. A ce compte, il faudrait nommer aussi jugements les perceptions d'un musicien déchiffrant une partition après avoir lu à la clef l'armature des dièses et des bémols, ou les mouvements exécutés par le gymnaste après les instructions de son moniteur (111).

Messer remarque avec profondeur qu'entre l'association et le jugement la différence réside dans le « montage » du sujet. Malheureusement, pour préciser cette différence, il tombe dans des considérations logico-métaphysiques directement inspirées de Husserl. Nos états de conscience sont de deux sortes : d'un côté, les sensations avec leurs qualités, leur intensité, leurs déterminations spatiales et temporelles, leur modalité; de l'au-

tre, les perceptions et les pensées. Une sensation pure est à elle-même son objet : en elle, nulle signification, c'est-à-dire nulle orientation consciente vers quelque chose qui la dépasse. Une pensée, au contraire, nous dirige vers des objets ou vers des évènements ou vers leurs propriétés. On peut étudier les sensations en faisant abstraction de l'objet perçu ou pensé, qui vient au contraire au premier plan dès qu'on veut rendre compte d'une perception ou d'une pensée. De même, on peut étudier et, en fait, on a étudié l'association en utilisant comme matériel de recherche des syllabes dénuées de sens. Il en est tout autrement pour le jugement. Le trait caractéristique de ce dernier et de la pensée en général, c'est une certaine transcendance, la transcendance de l'objet par rapport à l'état de conscience qui nous dirige vers lui. Quiconque voudrait définir la perception et la pensée par leur seul contenu sensoriel ou imaginatif ressemblerait à celui qui voudrait se faire une idée de la monnaie en recherchant de quelle matière elle est faite. L'« intention vers l'objet » est à ce point inhérente à notre pensée de tous les jours qu'il faut aux sujets, comme on l'a vu, une application spéciale pour qu'elle n'intervienne pas dans les associations libres.

De quel objet s'agit-il au juste, et quelle est la nature profonde de cette intention ? Messer ne le dit pas. Mais la hâte qu'il met à déférer ces problèmes à la théorie de la connaissance et le caractère de transcendance qu'il attribue à la pensée montrent assez qu'il s'agit pour lui d'un objet réel ou idéal, dans tous les cas, extérieur à la conscience, et qu'à ses yeux comme aux yeux de Husserl l'intention n'est que métaphoriquement un rapport. Nous nous sommes demandé ailleurs, pour notre part, comment un objet pourrait être pensé s'il n'était pas immanent à l'acte par lequel nous le pensons, s'il n'était pas, au même titre que les qualités

sensibles, un contenu de conscience. Messer confond l'objet mental avec la chose en soi, l'objectivité telle qu'elle est donnée à la conscience avec la réalité. S'il est évident que la pensée dépend de conditions qui dépassent la vie subjective ou personnelle de l'esprit, il n'est pas douteux non plus que ces conditions doivent s'intérioriser, se manifester à la conscience par d'autres phénomènes que des différences d'intensité ou de modalité entre les sensations. C'est de quoi Messer se serait sans doute aperçu, s'il avait poussé un peu plus loin l'analyse du sens, de l'attitude de conscience et de l'intention.

d) *La classification psychologique des jugements*

Dans le chapitre spécial où Messer a traité des formes diverses que le jugement peut revêtir, nous allons trouver encore de précieuses indications sur le mécanisme de ce dernier. Messer classe les jugements : 1° selon leur contenu; 2° selon leurs rapports à d'autres phénomènes de la vie consciente; 3° d'après leur objet; 4° d'après l'attitude du sujet.

I. En ce qui concerne leur contenu, il divise les jugements, d'une part en *affirmatifs* et en *négatifs*, d'autre part en *analytiques et en synthétiques*. Dira-t-on que ce classement n'a qu'un intérêt logique, qu'il est relatif non au contenu, mais à la forme des jugements ? Le mot contenu s'applique ici non pas aux objets réels ou idéaux sur lesquels porte l'acte de juger, mais aux éléments de cet acte lui-même, quand on le considère simplement comme fait de conscience. La question est de savoir ce qui correspond dans la conscience aux formes logiques de l'affirmation et de la négation, de l'analyse et de la synthèse.

Il y a une négation *immédiate* et une négation *médiate*. La première s'exprime, devant deux concepts simultanément présentés, par une impression de singularité, d'étrangeté, de comique, par le sentiment qu'ils n'ont rien de commun, « qu'on ne peut rien faire avec cela ». Exemple. Mots inducteurs : « *Nietzsche* »; « *systématique* ». Réponse : « Pas du tout... La juxtaposition des deux mots m'a paru comique. Je me suis représenté aussitôt visuellement une page de Zarathoustra, et je me suis rappelé la peine que j'ai eue à enchaîner deux ou trois phrases consécutives ». Dans la négation médiate, une sorte de concurrence s'établit entre deux tendances antithétiques, dont l'une finit par exclure l'autre. P. ex. : « *Italie* » — « *puissante* ». Réponse : « Non ». Le sujet explique qu'*Italie* lui a fait penser d'abord à *art*. « C'était pour ainsi dire le sens ou le contenu d'*Italie* ». Il s'est produit d'abord en lui une tendance à dire *oui*, puis une autre tendance à distinguer entre l'Italie d'aujourd'hui appelant la réponse *non* et l'Italie de l'époque romaine appelant la réponse *oui*. Finalement, il a limité la question à l'Italie actuelle. Tandis que, dans le premier exemple, les deux termes apparaissaient d'emblée comme incompatibles, la négation est ici, conformément à la théorie de Sigwart, un jugement porté sur un autre jugement (115-118).

Il faut faire, parmi les jugements affirmatifs, la même distinction. Messer relève d'abord des affirmations en deux temps comprenant : 1° un jugement d'essai, non pas tout à fait indifférent, mais d'un caractère faiblement affirmatif; 2° un autre jugement confirmant le premier. D'autre part, il arrive que l'affirmation se confonde en tant que fait de conscience avec l'établissement du rapport. C'est même de beaucoup le cas le plus fréquent : l'affirmation n'est un fait distinct que là où un obstacle empêche la mise en rapport immédiate du

sujet avec le prédicat et nécessite l'intervention d'un contrôle spécial. Il y a donc lieu de diviser les jugements positifs en deux classes : les jugements *simplement affirmants* (*das einfach bejahende Urteil*) et les jugements *affirmatifs* (*das affirmative Urteil*).

Ainsi il existe deux formes de l'affirmation et de la négation, l'une immédiate, naïve, non contrôlée, l'autre médiate, réfléchie, vérifiée. L'affirmation et la négation médiates résultent d'une activité de contrôle qui s'étend peut-être à d'autres opérations intellectuelles que le jugement et qui consiste à accepter ou à rejeter, comme adéquates ou inadéquates à la consigne, des représentations amenées à la conscience par un mécanisme associatif. Mais cette « acceptation » (*Anerkennung*) et ce « rejet » (*Verwerfung*) ne s'expliquent pas par les lois de l'association et de la mémoire et peuvent même servir à caractériser par opposition aux fonctions reproductrices les processus de pensée. On retrouve ici, précisée et généralisée, une idée qui s'était déjà fait jour dans l'analyse du jugement.

La classification bien connue des jugements en *analytiques* et en *synthétiques* s'éclaire et se justifie au cours de ces expériences. Les jugements analytiques sont ceux où le prédicat est dans une certaine mesure imaginé ou pensé dans le sujet. — Imaginé : au mot *fleuve* (5e série), le sujet II voit une grande quantité d'eau mouvante; « les qualités caractéristiques (accentuées) de cette représentation étaient la grandeur et le mouvement »; le sujet n'a eu qu'à choisir son épithète. —Pensé : au mot *château* (même série), le sujet III réagit par l'adjectif *grand*. « Pur concept, dit-il; nulle représentation visuelle. *Grand*, dans le sens de : *ayant une certaine grandeur*, était donné avec le concept de château. Jugement analytique : un château est quelque chose de grand » (122). Un jugement est synthétique

lorsque le prédicat doit être cherché. Exemple : « *Le Main* » — « *large* ». Réponse : « Oui. L'image visuelle du Main m'est venue. *Large* doit s'y rapporter. Examiné dans l'image s'il est réellement large; je me suis rappelé des comparaisons que j'avais déjà faites avec d'autres fleuves. L'impression de la largeur s'est ainsi accentuée dans la représentation, qui n'était auparavant que la représentation du fleuve ». Les sujets appellent aussi synthétiques des jugements qui résultent d'une comparaison entre plusieurs prédicats et d'une appréciation de leur importance ou de leur valeur respective (123).

On sait que, pour Wundt, le jugement est une fonction d'analyse, non de synthèse, et qu'il consiste à décomposer une représentation globale pour l'organiser, pour en marquer d'un trait net et appuyé les contours obscurs. Messer trouve cette conception doublement fautive, parce qu'elle ne tient compte ni du rôle de la tâche, ni de l'existence des jugements synthétiques, dans lesquels le prédicat n'est pas extrait du sujet, mais lui est ajouté sous l'influence normative d'une consigne (124).

II. D'autres distinctions se fondent sur le mode d'apparition et sur le degré de développement des jugements comme faits de conscience. Les jugements peuvent être des *formations nouvelles* ou des *reproductions* de formations anciennes; ils peuvent être *complets* ou *écourtés*, *préparatoires* ou *définitifs*. Ne cherchons pas ici une classification systématique. Mais la première division fournit à l'auteur l'occasion de revenir sur cette idée que tout jugement met en jeu à la fois un mécanisme d'association et de rappel et une activité intentionnelle de recherche, de réflexion, d'appréciation, d'acceptation ou de rejet; là où celle-ci est à peine marquée, le processus tend vers l'automatisme et se rapproche de l'association, dont il diffère toutefois par l'intention latente du sujet d'affirmer quelque chose, de satisfaire à une

tâche informulée et plus ou moins indéterminée. Le caractère actif et intentionnel s'affaiblit notamment dans ces jugements fugitifs que les sujets appellent *préparatoires* ou *médiateurs* et qui servent, par exemple, à amener la conclusion d'un raisonnement ou à mettre sur la voie d'une réponse. Un observateur les caractérise en disant que, dans l'enchaînement des pensées, ils ressemblent plutôt à des souvenirs qu'à des jugements (125-127).

III. Du point de vue de l'objet, Messer distingue les jugements fondés sur des perceptions actuelles (*jugements de perception*) et les jugements fondés sur des représentations antérieures (*jugements de représentation*). Les premiers se sont produits dans les deux dernières séries d'épreuves, où il s'agissait de réagir par un mot et par une phrase à la présentation d'un objet ou d'un dessin. Parmi les objets présentés, plusieurs étaient fragmentaires, peu familiers, assez difficiles par conséquent à identifier et ont permis à l'auteur d'étudier le phénomène de la *reconnaissance*. La reconnaissance résulte de la fusion d'une impression sensible nouvelle avec des éléments secondaires provenant de la même impression jadis éprouvée ou d'impressions semblables. Cette fusion qui, pour des objets connus et familiers, est immédiate et s'opère sous le seuil de la conscience, devient un processus discursif et conscient, lorsqu'elle se heurte, comme dans les expériences de Messer, à un obstacle quelconque : l'esprit s'achemine alors par degrés vers le jugement d'identification ou de dénomination. Une tablette de saccharine suggère au sujet IV, en même temps que l'image auditive indistincte et fragmentaire des mots *pastille de menthe*, l'image visuelle d'une pharmacie avec sa bascule et son comptoir. Une boucle de soulier lui donne l'impression d'une certaine

« atmosphère » qui pourrait se rendre par les mots : *les dessous d'une femme.*

Le nom de l'objet peut être un des éléments secondaires qui font reconnaître celui-ci. On présente à un sujet une carte de bal. Il est tout d'abord incapable d'attacher un sens particulier à cet objet, qui pourtant ne lui est pas inconnu. Puis : « C'est une ... (arrêt de quatre secondes) carte de bal ». Et la reconnaissance s'achève par l'observation d'un détail caractéristique : le cordon de soie fixant le crayon.

En revanche, la reconnaissance peut précéder l'apparition du nom. C'est même là, à ce qu'il semble, le cas ordinaire, puisque la reconnaissance aboutit normalement à un jugement de dénomination. La difficulté serait plutôt de comprendre comment l'objet peut être nommé avant d'être reconnu. Messer la résoudrait sans doute en disant que le nom ne joue pas le même rôle selon qu'il précède ou suit la récognition. En tout état de cause, reconnaître un objet n'est pas le nommer, mais ou bien juger que nous l'avons perçu antérieurement, ou bien le subsumer sous un concept général. Dans le premier cas, le nom est un des éléments de la constellation associative qui relie la perception actuelle à la perception antérieure ou à l'idée générale et par laquelle s'établit le contact de l'une avec l'autre; dans le second cas, il exprime, il manifeste extérieurement que ce contact s'est établi dans l'intimité de notre conscience.

C'est ce double rôle du mot qui explique, selon nous, que la dénomination parcourt tous les degrés qui séparent l'association du jugement proprement dit. Le mot n'est parfois qu'une sorte d'exclamation provoquée par la perception de l'objet : pur phénomène d'association. D'autres fois, à cette réaction toute spontanée s'ajoute le sentiment de son rapport, de sa convenance avec

l'objet : c'est un premier pas vers le jugement de dénomination. On s'en rapproche davantage encore dans les cas où le mot est énoncé avec l'intention de désigner l'objet et en vertu d'une « préparation spéciale », d'un « montage », d'une certaine direction de l'attention : la marque du jugement de dénomination, dit un sujet, c'est une certaine direction du mot, son rapport intentionnel avec l'objet. Le jugement est complet, lorsque l'attention, se portant sur ce rapport, le fait passer au premier plan de la conscience et unit dans le même acte intellectuel le nom et l'objet (132-133).

IV. Pour ce qui regarde le comportement ou l'attitude du sujet, Messer distingue les jugements *théoriques* et les jugements *pratiques*. Le propre de ces derniers, c'est que le sentiment et la volonté contribuent à les former, tandis que, dans les premiers, qui sont la très grande majorité, le processus est purement intellectuel. Les jugements pratiques sont encore de deux sortes : théoriquement motivés et pratiquement motivés; ce qui veut dire probablement qu'ils peuvent présenter soit un caractère mixte, soit un caractère exclusivement affectif ou volontaire.

Dans les jugements *pratiquement motivés,* deux cas sont possibles. Dans le premier cas, le sujet, après avoir hésité entre deux assertions opposées, qui lui semblent également défendables, mais difficiles à concilier du point de vue théorique, prend position par une décision plus ou moins arbitraire, par un « *stat pro ratione voluntas* ». Le sentiment intervient pour clore un débat sans issue, auquel le sujet peut même ne pas s'intéresser, et qu'il tranche pour en finir ou pour la satisfaction de n'être point de l'avis de tout le monde : l'assertion ne résulte ici, de l'aveu des sujets, ni d'une conviction intellectuelle, ni même d'une préférence sentimentale, mais d'une « prise de position » (*Stellungsnahme*), qui

est, dit un sujet, « autre chose qu'un simple jugement » : « un acte de volonté ». Le sentiment n'est que l'aspect émotionnel d'une attitude de conscience qui pourrait se rendre par ces mots : « Il faut bien en finir ». A cette question : « Le problème de l'immortalité de l'âme est-il un problème éthique ? » le sujet I répond « non », tout en ayant conscience qu'on peut répondre indifféremment *oui* ou *non,* selon le point de vue où l'on se place.

Dans le second cas, le sentiment qui emporte l'assertion lui est intérieur : le jugement est l'expression d'une préférence sentimentale et de tendances affectives plus ou moins profondes. A la question précédente, le sujet III répond également « non », mais avec la conscience d'exprimer une conviction profonde et que toute sa personnalité intervient dans sa réponse. Cette différence, que Messer traduit assez bizarrement en distinguant, d'une part, « des jugements périphériques », de l'autre, des « jugements centraux », on pourrait dire qu'elle consiste en ce que le sentiment détermine, là, le *fait* même de la décision, ici, son *contenu* propre. On sait que Descartes insiste particulièrement sur ce que la volonté est capable de prendre librement parti entre deux assertions opposées avant que l'entendement ait fait la lumière, et que, pour Renouvier, elle contribue, guidée par les « passions », à l'établissement du rapport, Les recherches de Messer semblent donc vérifier la théorie volontariste de la croyance sous la double forme où elle s'est historiquement présentée. D'autres questions restent évidemment en litige, principalement celle de savoir si c'est directement ou en s'appuyant sur des idées et des raisons demeurées inconscientes que le sentiment détermine la croyance, ou même si ce qu'on appelle un fait affectif n'est pas souvent l'aspect émotionnel ou la tension d'une idée ou d'un système d'idées.

Une autre question est de savoir en quoi consiste au juste l'acte appelé par Messer « prise de position ». L'auteur est revenu là-dessus à propos d'un autre fait qui se produit couramment au cours de la recherche : les sujets décident par exemple qu'ils donneront à un mot tel ou tel sens, qu'ils le prendront particulièrement ou universellement, etc... De telles décisions pourraient se rendre par un : « Je veux que... » ou par un : « Il faut que... ». Messer les nomme des « jugements de finalité », parce que le sujet les forme en vue d'une certaine fin, l'accomplissement de la tâche. L'important est qu'il les fait rentrer dans la catégorie du jugement. On voit l'intérêt de cette conception, et qu'il est aisé de la généraliser et de l'appliquer à la décision volontaire en général, à la conscience de vouloir. Cependant Messer n'est pas sur ce point d'accord avec tous ses sujets. Le sujet IV déclare, à propos de la décision, prise par lui, d'entendre un mot d'une certaine façon : « Ce n'était pas un jugement, mais une prise de position, un processus de volonté s'y exprimait ».

Nous nous rallierions volontiers, pour notre part, à l'opinion de Messer. Le jugement est un rapport conscient, déterminé et voulu;or il est évident que le *fiat* possède tous ces caractères. D'un autre côté, il est naturel que les sujets aient hésité à le considérer comme un jugement, car le rapport qui y est affirmé est d'une espèce très particulière, étant le rapport du Moi pris comme cause à un de ses effets futurs. Mais ce rapport est lui-même un des éléments constitutifs de l'intention en général. La décision comporterait donc une double intention : d'abord, comme tout jugement théorique et pratique, une *intention initiale*, dirigée vers un certain contenu de pensée, puis une *intention finale*, qui est à la fois le résultat d'un acte de pensée et le principe d'un acte nouveau, mental ou autre. Ainsi, dans tout juge-

ment, il y aurait une volition, et dans toute volition, un jugement.

Messer observe avec raison que la distinction des jugements théoriques et des jugements pratiques ne coïncide nullement avec celle des *jugements d'existence* et des *jugements de valeur*. La première est psychologique, parce qu'elle correspond à des différences de structure psychologique entre les conditions diverses du jugement, certaines de ces conditions étant de l'ordre de la représentation et d'autres de l'ordre du sentiment affectif. La seconde est une distinction logique fondée sur des différences objectives de contenu entre les jugements. Un jugement d'existence peut se motiver théoriquement ou pratiquement, un jugement de valeur peut être objectif ou subjectif; de très nombreuses citations, extraites des procès-verbaux, en font foi, et c'est d'ailleurs chose aisée à concevoir.

Nous ne nous y attarderons pas, non plus que sur d'autres divisions ou subdivisions, comme celle des jugements originaux et des jugements empruntés, celle des jugements sûrs et des jugements non-sûrs, etc. On a ici l'impression que la classification perd toute portée générale et tourne à une énumération pure et simple : quelques expériences de plus, et de nouvelles variétés apparaîtraient sans doute.

e) *Pensée conceptuelle et pensée objective*

Le jugement est l'acte fondamental de la pensée, et il semble que le moment soit venu de donner de celle-ci une explication générale et synthétique. Mais il faut d'abord se demander si, sous ce nom de pensée, ne se cachent pas des types d'idéation très différents les uns des autres. Certains sujets opposent à la pensée *objec-*

tive « se rapportant à des objets réels » une pensée enfermée pour ainsi dire à l'intérieur de ses propres concepts, et qu'ils qualifient pour cette raison de *conceptuelle.* Mais ici de notables divergences se produisent entre les observateurs : certains admettent, d'autres nient cette dualité.

Le sujet III est celui qui la reconnaît le plus catégoriquement. Il caractérise la pensée objective par les traits suivants : tendance à s'extérioriser ou direction symbolique vers le dehors, conscience de la réalité, prépondérance des images visuelles sur les mots, et des rapports objectifs généraux (causalité, simultanéité, succession) ou spéciaux (parenté, rapports de chef à subordonné, de patron à employé, etc.) sur les rapports logiques. La pensée conceptuelle présente des caractères opposés : absence de toute extériorisation et de tout sentiment de réalité, prédominance des mots et des sens sur les images visuelles (lorsque celles-ci apparaissent, elles sont effacées, étrangères au contenu positif de la pensée) et des rapports logiques (coordination, subordination, etc.) sur les rapports objectifs, caractère plus coulant, plus simple, plus mécanique du cours de la pensée. Ce sujet observe que la forme, objective ou conceptuelle, de la pensée dépend de la tâche et du « montage » et que l'idéation change d'aspect selon qu'on se donne pour tâche de découvrir un rapport objectif ou logique (153-154). Les témoignages des sujets IV et VI concordent assez avec le précédent. Le premier note, pour la pensée objective : un sentiment de substantialité, la conscience de quelque chose de ferme, de durable qui manque aux notions abstraites, — pour la pensée conceptuelle : le sentiment de quelque chose de léger, de superficiel qui n'existe qu'en paroles. Le sujet VI oppose lui aussi à la pensée conceptuelle, de valeur toute générale, où, seul, le mot est vu et entendu,

la pensée objective, accompagnée d'un sentiment de réalité, de la conscience de quelque chose de ferme, de substantiel, de compact et d'une tendance à s'extérioriser, d'une direction vers le dehors. Mais voici une remarque nouvelle et fort intéressante : la qualité objective peut être attribuée à certains processus mentaux où manquent les images visuelles, et refusée à d'autres où elles sont présentes.

Cette observation vient au premier plan dans les descriptions du sujet II. Ce dernier semble beaucoup moins assuré que les autres observateurs de la dualité précédente; elle lui paraît en tout cas beaucoup plus vague. D'autre part, il appelle parfois « objective » une pensée où manquent les images visuelles, mais qui est dirigée vers un objet concret et, inversement, « conceptuelle » une pensée accompagnée d'une image précise et déterminée, mais qui est prise comme exemple ou comme substitut. Ainsi, dans une épreuve de la troisième série, le mot *lit* lui suggère le mot *divan* et l'image visuelle d'un sofa déterminé (170). Cependant, dans cette réaction, c'est l'élément conceptuel qui l'emporte : le sujet pensait d'une façon générale « à quelque chose sur quoi on se couche ».

Les déclarations du sujet I s'opposent nettement à celles du sujet III. Il affirme que, pour lui, toute pensée est objective : « Je distinguerais volontiers trois degrés dans la conscience de la signification d'un terme : 1) le mot m'apparaît comme connu; conscience indistincte de comprendre sans que rien ressorte clairement; 2) le sens se détache nettement, devient clair; 3) formation d'une image visuelle ou autre représentant un objet concret qu'on voit presque devant soi. Je qualifierais ces trois degrés d'objectifs par ce motif que je suis toujours dirigé vers quelque chose de déterminé impliquant l'existence (j'entends par là aussi une exis-

tence « idéale » comme celle de Pégase) (170-171) ». On sait que, dans la 2e série d'expériences, il s'agissait de trouver un concept coordonné au concept désigné par l'inducteur, dans la 3e, un objet coordonné à l'objet désigné par ce mot. La comparaison des deux séries de réactions était donc des plus propres à faire ressortir les différences signalées par les autres observateurs. Or, pour le sujet I, elles se réduisent à ceci : dans le premier cas, la pensée est générale et non-imagée, dans le second, individuelle et imagée. Mais, dans les deux séries, le sujet a conscience d'une certaine objectivité.

Messer s'est efforcé de concilier ces déclarations contradictoires, mais sans y réussir, parce qu'il est parti de cette idée, fausse à notre avis, que la pensée objective se caractériserait par une direction de l'attention vers des images visuelles, plus ou moins développées, représentant immédiatement un objet ou quelque chose d'objectif, et la pensée conceptuelle par le fait que l'attention ne va pas au delà de la signification comprise des mots (172-173). Il y a autre chose à considérer dans l'idéation que la présence ou l'absence d'images visuelles. La division de Messer ou plutôt celle que ses sujets lui ont imposée est une division mal faite où se mêlent des points de vue différents. Une pensée peut être : 1° abstraite ou concrète, 2e générale ou individuelle : le premier point de vue est celui du *contenu* actuel, le second celui de *l'intention* ou de la direction de la pensée. On peut penser avec ou sans images à un objet individuel; inversement, la pensée qui se meut dans les généralités use principalement soit de mots, soit de symboles non-verbaux, soit d'images directes mais schématiques et indéterminées, soit enfin d'exemples, c'est-à-dire d'images précises prises comme substituts. Si l'on combine deux par deux les caractères

précédemment énumérés, on obtient quatre types d'idéation. Les types décrits par les sujets III et IV devraient s'appeler, le premier : la pensée *concrète et individuelle,* le second : la pensée *abstraite et générale.* Le sujet VI et surtout le sujet II ont entrevu deux formes de pensée intermédiaires, l'une à la fois *concrète et générale,* l'autre à la fois *abstraite et individuelle.* Dans la tendance à l'extériorisation qui caractérise cette dernière, selon le sujet VI, Messer veut voir le premier degré de développement de l'image visuelle : c'est à la présence d'une image schématique nous acheminant vers une représentation entièrement déterminée que ce mode d'idéation devrait son caractère d'objectivité (167). S'il en est ainsi, d'où vient que le même observateur et le sujet II refusent cette qualité à des actes intellectuels où le général est pensé au moyen d'images précises et déterminées en tous leurs détails ? Où Messer voit l'ébauche d'une image, il est tout aussi légitime de voir le symbole spatial d'une *intention vers l'objet*, c'est-à-dire une attitude de conscience dont le développement peut conduire aussi bien au concept qu'à l'image de l'objet.

C'est encore à la présence d'images visuelles que Messer attribue le sentiment de réalité, de substantialité qui accompagne la « pensée objective ». On vient de voir que, chez le sujet I, toute pensée s'accompagne d'un certain sentiment d'objectivité. Messer, prenant texte de la rareté et de la pauvreté des images visuelles chez cet observateur, suppose qu'il confond sous ce nom d'*objectivité* deux choses différentes : 1) le rapport logique ou épistémologique de la représentation ou de la pensée avec l'objet en général, c'est-à-dire le fait qu'elle correspond à quelque chose d'existant; 2) l'objectivité immédiate ou immédiatement représentée des images visuelles (172-173). Si ce sujet commet une con-

fusion, c'est, à notre avis, entre l'objectivité en général et la réalité individuelle. Mais nous ne saurions accorder que le rapport à l'objet (ou à une classe d'objets) soit pour la pensée une détermination simplement logique ou métaphysique, introduite après coup par un acte de réflexion : il est en réalité, sous forme d'intention ou d'attitude mentale, une donnée immédiate de la conscience. Si instantanée, si fugitive que soit une pensée, ou pour parler plus exactement, si rapprochées que soient l'une de l'autre les limites entre lesquelles nous considérons un moment d'un acte intellectuel, nous découvrons en lui, à côté de son contenu actuel, une direction vers un contenu virtuel ou latent qui se manifeste à la conscience par cette direction même. Des intuitions anticipatrices nous avertissent, au cours d'une méditation, que nous sommes dans la bonne voie ou que nous nous trompons et, dans la conversation, que nous allons dire une sottise, une banalité, une chose sensée ou profonde, etc. Pourquoi ne serions-nous pas avertis par un sentiment ou par une attitude de conscience analogue que notre pensée se réfère à un objet réel ou à une classe d'objets ou à un objet fictif, et en quoi est-il nécessaire, pour expliquer ces nuances, de recourir à l'image ou à un fantôme d'image puisque, de l'aveu propre de Messer, l'individuel peut être aussi bien conçu qu'imaginé ? Accordons que l'intention vers l'individu aboutit plus souvent à une image, l'intention générale à une idée. Mais c'est une différence de mesure, non de nature, et ce n'est pas la présence de l'image qui fonde et qui détermine la conscience de l'objectivité ou de la réalité individuelle.

f) *La liaison des faits de conscience et la causalité psychique*

C'est pourtant du côté des attitudes intellectuelles que Messer a finalement cherché la clef du problème vers la solution duquel s'acheminent ou s'orientent, comme vers leur couronnement, les recherches de nos trois psychologues : comment concevoir l'enchaînement des faits de conscience ou, plus généralement, la pensée comme activité, la causalité psychique ?

Les processus intellectuels sont de deux sortes : des *développements* ou des *enchaînements*. Une attitude de conscience ou, comme nous dirions, un sentiment intellectuel est un état inanalysé qui contient ou, plus exactement, qui enveloppe des éléments susceptibles de se distinguer les uns des autres à un stade ultérieur de l'idéation. Cette vue n'est pas sans doute entièrement nouvelle. Renan signalait trois stades de la pensée : le syncrétisme, c'est-à-dire l'intuition confuse d'un ensemble, l'analyse qui dégage les éléments, la synthèse qui les organise. Plus d'un logicien nous dira que la pensée progresse en passant de l'idée confuse à l'idée distincte. Mais cette conception, Messer la précise et la généralise, il en fait un principe psychologique et tend même à la rattacher à un principe biologique plus général. La première forme du progrès de la pensée est un déploiement (*Entfaltung*) analogue à la croissance d'une plante ou à l'éclosion d'une fleur. La pensée informulée, dans la compréhension par exemple, est plus riche de contenu que l'expression verbale qui la suit. La pensée informulée et la pensée formulée sont unies par l'identité de leur objet, par l'influence continue de la première sur la seconde et par le fait, souvent relevé dans les procès-verbaux, que celle-là se retrouve et se reconnaît dans celle-ci, l'impression dans la proposition, l'attitude de conscience dans l'idée claire et distincte. Il y

a plus : ce déploiement, ce développement d'un germe est lui-même une donnée immédiate, un fait intuitivement constaté. Plus d'une fois les sujets ont immédiatement éprouvé (*erlebt*) la continuité qui relie deux états de pensée, celui qui est inexprimé et celui qui est revêtu de mots, ou même deux états d'une représentation, d'une image visuelle par exemple. Ainsi, dans l'association « *cygne-chant* », le sujet I signale l'apparition, au mot *cygne*, d'un complexe particulier contenant en germe la pensée à Lohengrin, à la légende des cygnes mourants, etc.; à propos de l'association « *airain-plomb* », la présence du genre *métal* dans une attitude de conscience où la réponse était prédéterminée : le sujet *savait d'avance* ce qu'il allait ou ce qu'il devait dire (190).

D'autres processus de pensée se présentent comme des connexions entre états de conscience différant les uns des autres par leur contenu. De ces connexions, nous pouvons avoir également une intuition immédiate : elles sont éprouvées, elles sont des faits de conscience. A maintes reprises, les sujets déclarent qu'ils ont réagi de telle ou telle manière sous l'influence d'une pensée ou d'une attitude de la conscience. L'exemple suivant est caractéristique. Un sujet, invité à trouver un rapport entre les termes *sensation* et *douleur*, a d'abord une tendance à répondre que le second est subordonné au premier; il lui vient à l'esprit que la douleur n'est pas une sensation, mais un sentiment. « En fait, dit-il, je ne suis pas du tout de cet avis, mais *sous l'influence de cette pensée*, j'ai dit : concepts coordonnés » (193). Appartiennent au même groupe les connexions qui s'établissent, dans l'intimité de la conscience, entre une image visuelle évoquée par le mot inducteur et le mot de réaction qui désigne un élément de cette image, entre le mot inducteur compris et l'image qu'il suggère, etc. On peut encore avoir conscience qu'un jugement

sort d'un autre jugement, une réflexion de la perception d'un fait, un acte volontaire d'un désir ou d'un autre acte volontaire.

Il y a en réalité, non pas une, mais deux espèces de connexions susceptibles d'être immédiatement données : des connexions objectives ou logiques entre des contenus représentés ou pensés, des connexions psychologiques entre des pensées ou des représentations comme faits de conscience. Les premières sont par exemple des rapports de principe à conséquence, de cause à effet, de moyen à fin; les secondes, des relations psychologiquement déterminantes. Une même connexion peut réunir ces deux caractères : une pensée découle d'une autre pensée dont l'objet est la cause de l'objet de celle-là; causalité subjective d'une part, causalité objective de l'autre, genèse psychologique et enchaînement logique que, souvent, le sujet confond lorsqu'il rend compte de ce qu'il a éprouvé (194). Qu'il s'agisse là de connexions réellement vécues et non pas seulement reconstruites par la réflexion, c'est ce que prouvent d'abord les déclarations expresses et réitérées des sujets, puis le fait qu'ils distinguent fort bien entre les cas où le rapport était immédiatement donné à la conscience et ceux où il ne l'était pas, enfin les jugements qu'ils portent sur cette relation immédiate, quand ils disent qu'elle était large ou stricte, plus ou moins claire, etc. (196-197).

Les observateurs ont-ils réellement saisi sur le vif la causalité interne qui relie entre eux les états psychiques ? Messer ne le croit pas et n'attribue à leurs déclarations qu'une valeur descriptive. Pas plus qu'elle n'atteint la « synthèse active » ou l' « activité coordinatrice » (195), l'introspection ne peut pénétrer le secret des connexions causales dans la vie de l'esprit, car il gît en des processus inconscients, bien que réels, et c'est

à la métaphysique et à la théorie de la connaissance qu'il appartient de le découvrir (194-195).

Cette conclusion a de quoi nous surprendre : tout en reconnaissant que l'enchaînement des faits de conscience met en jeu des facteurs inconscients, nous ne voyons aucune raison de réserver à la métaphysique le problème de la causalité psychologique. L'idée qui vient naturellement à l'esprit est que les rapports psychiques révélés par ces expériences agissent en partie comme faits de conscience, en partie comme tendances intellectuelles, et que les rapports logiques, là où ils se présentent, ne sont que des déterminations des premiers. Il faut distinguer, dit l'auteur, les cas où les termes sont donnés avant le rapport et les cas où, l'un des termes étant donné, il reste à trouver l'autre au moyen justement de la relation (197). Comment douter qu'ici le rapport soit, sinon la cause, du moins une des conditions déterminantes de l'évocation ? Et n'est-ce pas Messer lui-même qui reconnaît la *causalité du rapport* et en particulier du rapport conscient, lorsque, quelques pages plus loin (208-209), il compare ou assimile la tâche à la conscience d'une direction ou d'un but et rappelle, après Watt, que, dans une série d'épreuves, elle est consciente d'abord, puis cesse de l'être sans cesser d'agir, mais qu'il est souvent nécessaire de la rappeler à la conscience pour lui restituer son pouvoir ? « La tâche, dit Messer, est ce qui donne à l'activité du sujet une direction et un but ». Elle est elle-même, dirions-nous, cette direction, ce but et le principe de cette activité, et elle n'est justement tout cela que parce qu'elle est un rapport.

D'autres éléments sans doute interviennent et, notamment, ce sentiment particulier de tension ou d'effort que Messer a décrit dans les dernières pages de son étude qui offrent encore quelque intérêt général. Cette

tension, que les sujets désignent par des expressions variées, *recherche, réflexion,* et qui s'accompagne souvent, mais non pas toujours, de processus moteurs et de sensations organiques, il semble qu'elle consiste essentiellement, comme tendent à le suggérer certaines déclarations des sujets, dans un effort *sui generis* pour passer d'un contenu donné à un contenu virtuel dans la direction marquée par l'intention, et qu'elle soit en dernière analyse l'aspect conscient du dynamisme intellectuel ou même, plus généralement, de la causalité psychologique.

CHAPITRE III

LES RECHERCHES DE BUHLER

I. La méthode et les expériences.

« Il n'est guère de question concernant la théorie de la connaissance qui puisse donner lieu à des réponses aussi variées que celle-ci : qu'est-ce que la pensée ? La pensée est synthèse, la pensée est analyse. Penser, c'est juger. La pensée est l'aperception. L'essence de la pensée réside dans l'abstraction. Penser, c'est mettre en rapport. La pensée est activité, elle est un processus volontaire. Mais si l'on pose la question plus spéciale du contenu des phénomènes de pensée, la réponse est tout à fait unanime : de contenu spécifique de la pensée, il n'y en a pas. Il n'y a qu'un très petit nombre de chercheurs qui refuseraient de consentir à cette proposition (297). » Ainsi débute la première étude de Bühler (1), qui est justement consacrée à reconnaître, à inventorier et à définir ce contenu spécifique de la pensée. Dans un travail ultérieur, Bühler s'est efforcé d'établir comment les pensées s'enchaînent dans le phénomène concret de l'idéation.

(1) *Tatsachen und Probleme zu einer Psychologie der Denkvorgänge,* I. *Ueber Gedanken; Archiv f. die ges. Psychologie,* IX, 1907, p. 297-365.

Le problème de la pensée n'a guère été traité que par des linguistes et par des logiciens. Lazarus et Steinthal se sont bien proposé d'étudier les processus de pensée en eux-mêmes, avant d'en tirer les lois du langage. Mais, en réalité, c'est juste l'inverse qu'ils ont fait : partant des faits du langage, ils se sont demandé comment il fallait, pour les comprendre, se représenter la structure des faits de pensée correspondants. Mais existe-t-il entre le langage et la pensée des rapports assez étroits pour qu'on puisse conclure avec rigueur de celui-là à celle-ci ? La méthode logique « transcendantale » de Husserl est une autre façon d'aborder indirectement les faits de pensée. Il existe des normes logiques qui, en principe, se réalisent; qu'en résulte-t-il pour les processus psychologiques qui servent de base à l'accomplissement de ces normes ? Pour poser ainsi la question, il faut que Husserl imagine entre le logique et le psychologique une correspondance, qui est loin d'être évidente, et qu'en fait beaucoup refusent d'admettre; il se pourrait que les normes logiques s'accomplissent sans qu'il y eût nulle ressemblance entre ces lois idéales et celles qui régissent en fait les processus de pensée. La vérité est, selon Bühler, que cette correspondance existe, et qu'elle est même de nature à modifier profondément notre conception de la légalité psychologique. Mais, pour le faire voir, il faut se placer, non pas sur le terrain de la logique, mais sur le terrain de la psychologie, dans l'observation directe des faits de pensée.

Le psychologue s'en tiendra au *hic* et au *nunc* de la pensée réellement vécue et aux lois réelles dont elle dépend. Ces faits et ces lois, il s'efforcera de les dégager par la méthode d'introspection expérimentale déjà pratiquée par Marbe, Watt, Messer, Binet, etc. Elle présente, aux yeux de notre auteur, le double avantage

d'éliminer le hasard et d'éviter qu'intervienne la volonté du sujet, lequel n'est occupé qu'à répondre à la question qu'on lui pose, puis à décrire ses états de conscience.

L'originalité de Bühler consiste d'abord en ce que les épreuves auxquelles il soumet ses sujets, le Professeur Külpe et le Dr Dürr, passent de beaucoup en difficulté celles que Watt et Messer imposaient aux leurs. Il estime avoir ainsi plus de chances d'atteindre la pensée pure et tout le contenu de la pensée, car il entre dans l'exécution des tâches trop aisées comme dans l'idéation courante une part de *mécanisme,* des phénomènes automatiques, des opérations intellectuelles trop rapides pour être remarquées et qui ne laissent dans la mémoire aucune trace. L'idéation est un phénomène très complexe. Pour réaliser et analyser un phénomène de ce genre, il faut captiver l'attention du sujet, susciter en lui un effort intellectuel et ne point se contenter dans tous les cas de l'attention superficielle qui se prête à une matière indifférente ou rebattue. On n'obtiendra pas ce résultat en l'invitant à démontrer que Gaïus ou Socrate sont mortels ou à effectuer l'opération 3×8. On l'obtiendra, au contraire, en lui donnant à comprendre une pensée difficile, par exemple un aphorisme ou un paradoxe de Nietzsche. Ce procédé présente un avantage et un inconvénient apparent. L'avantage, c'est que la tâche absorbe toute l'énergie du sujet et l'empêche de disperser son attention et en particulier de la partager entre l'idée à comprendre et les états de conscience à observer, deux besognes qui doivent être successives et ne point se mélanger. L'inconvénient apparent consiste en ce que les temps de réaction ne se prêtent plus à des mesures exactes : les réactions sont trop longues pour que le chronoscope soit utilisable. Bühler s'en console en songeant au peu de parti que

Messer a tiré de telles mesures et à la liberté plus grande dont jouissent, par compensation, ses observateurs, car, n'étant pas pressés par le temps, ils n'ont pas l'impression qu'on leur demande quelque chose d'extraordinaire, ni même qu'ils pensent dans des conditions anormales.

Une autre nouveauté du travail de Bühler est que l'objet n'en est pas limité à une catégorie déterminée d'opérations intellectuelles. Watt s'était donné pour objectif l'évocation dirigée, Messer était parti de l'idée que la pensée se compose de concepts, de jugements et de raisonnements. Rien ne prouve que cette division ait pour le psychologue la même valeur que pour le logicien. Il faut poser le problème de la pensée sous une forme plus générale : « Qu'est-ce qui se passe en nous, lorsque nous pensons ? » et éviter les définitions trop précises qui limitent indûment le champ de l'investigation (303).

Voici enfin une dernière particularité des expériences de Bühler : il ne demande pas à ses sujets de décrire tout ce qui s'est passé dans leur conscience au cours de l'épreuve. Le biologiste qui étudie un fait avec son microscope ne prétend pas tirer d'une observation unique des matériaux suffisants pour répondre à toutes les questions qui se posent à l'occasion de ce fait : il n'accorde son attention qu'à certaines circonstances et fait abstraction des autres. En psychologie également, il vaut mieux multiplier les expériences que de chercher à épuiser d'un seul coup tout le contenu d'un état de conscience : une description complète serait un fatras, et le sujet serait tenté, d'autre part, de suppléer par des constructions personnelles aux lacunes de l'observation. Il faut lui demander, non pas d'être complet, mais de rapporter ce qu'il a vu particulièrement bien et ce qu'il sait d'une façon particulièrement sûre. On n'obtiendra

ainsi qu'une esquisse, mais la description de l'observateur contiendra le meilleur de ce qu'il a à dire. Ainsi, en même temps que l'on donne aux sujets l'impression de ne point participer à une expérience et de penser dans des conditions normales, on transporte dans l'expérimentation psychologique des règles depuis longtemps appliquées dans l'observation externe (307-310).

Passons maintenant au détail des expériences. Chaque épreuve comportait une question à laquelle les sujets devaient répondre par oui ou par non : formules aussi simples que possible et adoptées en raison même de leur simplicité, pour permettre aux sujets de réserver tout leur effort pour l'idéation qui amène ce *oui* ou ce *non* et pour l'introspection qui le suit. Ils devaient répondre sitôt qu'ils auraient une certitude ferme et motivée. Les questions étaient de celles qui, sans être de nature à embarrasser des philosophes avertis tels que les sujets de Bühler, exigent cependant une certaine contention d'esprit. Une première série se composait de questions variées, pour la plupart philosophiques. « Lorsqu'Eucken parle d'une aperception relative à l'histoire universelle, savez-vous ce qu'il veut dire ? » — « Trouvez-vous qu'un exposé de la psychologie de Fichte serait un travail profitable ? » — « Pouvons-nous par la pensée saisir l'essence de la pensée ? » — « Le monisme signifie-t-il réellement la négation de la personnalité ? » Des questions plus simples se mêlaient aux précédentes : « Pouvez-vous calculer la vitesse d'un corps tombant en chute libre ? » — « Pouvez-vous aller d'ici à Berlin en sept heures ? » Une autre série comprenait des aphorismes empruntés à Nietzsche, à Pauly, à Otto Weiss, etc.., et qui fournissent, dit Bühler, des processus d'idéation particulièrement courts et vivants. « Penser est si extraordinairement difficile que beaucoup préfèrent juger » — « Donner

à chacun ce qui lui revient serait souhaiter la justice et créer le chaos » — « On doit aménager le mal comme on doit aménager une forêt », etc... L'expérimentateur accompagnait la lecture de l'aphorisme d'une des questions suivantes : « Comprenez-vous ? » — « Est-ce exact ? » — « Saisissez-vous comment on peut être amené à dire... ? » Dans une dernière série, analogue à la précédente, l'auteur avait fait quelques emprunts aux poètes lyriques et notamment à Rückert.

Dans un travail ultérieur (1), Bühler a consigné les résultats d'autres recherches portant sur « les souvenirs de pensées », et dont nous ne traiterons ici que dans la mesure où elles éclairent ou confirment les recherches sur la pensée. Ces nouvelles expériences se répartissent en quatre groupes : dans le premier, qu'il intitule « les pensées géminées », Bühler présente à ses sujets des couples d'idées et leur demande de trouver le rapport qui relie l'une à l'autre les pensées de chaque couple. Exemple : « l'accroissement de la population dans les temps modernes » — « la lutte des races dans l'avenir ». Le sujet est ensuite invité à reproduire, sur présentation de l'un des membres, l'autre membre du couple. Dans un second groupe (pensées à compléter), l'expérimentateur lit successivement aux sujets des séries de 15 phrases ou fragments de phrase tels que chacun n'offre un sens complet que lorsqu'on le rapproche d'un élément de l'autre série. Exemple : « les oiseaux qui chantent trop tôt... » (série I, n° 13) — « le chat les emporte » (série II, n° 11). Après la lecture d'une phrase ou d'un fragment de la 2e série, les sujets sont priés de reproduire la phrase ou le fragment complémentaire de la première. Le troisième groupe (épreuves analogiques) comporte également la lecture de deux séries

(1) *Tatsachen u. Probleme, etc. III. Ueber Gedankenerinnerungen, Archiv f. die ges. Psy.* XII, 1908, p. 24-92.

de phrases, grammaticalement complètes celles-là et présentant deux par deux, d'une série à l'autre, une analogie de sens. Exemple : « Il n'y a pas de soupe plus chère que celle qu'on mange gratis » — « Accepter un bienfait, c'est vendre sa liberté ». Après avoir entendu une phrase de la seconde série, les sujets doivent se rappeler l'analogue de la première. Enfin, dans le quatrième groupe, on présente aux sujets une série de courtes phrases à comprendre et à retenir, puis des mots isolés, empruntés à ces phrases, et qui doivent servir à les reconstituer (1).

II. Les Pensées

a) *La pensée et l'image* (2)

« Que sont les phénomènes de pensée, quand on les considère, non pas comme éléments d'un processus, mais simplement comme modifications de la conscience, abstraction faite de l'enchaînement où ils ont leur place. En d'autres termes, que sont les éléments constitutifs de nos phénomènes de pensée ? (315) »

Un premier groupe est constitué par les représentations sensibles, images objectives ou images verbales, d'ordre visuel, auditif ou sensori-moteur. Bühler range dans cette classe la conscience de l'espace et, à l'intérieur de celle-ci, ces changements de direction symbo-

(1) op. cit., p. 24-44.

(2) Ce sous-titre est de nous, non de Bühler. Comme dans les chapitres antérieurs, nos divisions ne coïncident que partiellement avec celles de l'auteur. Nous conservons le plus souvent les titres de celui-ci, mais en groupant dans le même paragraphe deux ou plusieurs chapitres de l'original.

liques « qui semblent se rapporter spécialement aux progrès de la pensée ».

Un deuxième groupe comprend les sentiments et ces tranches de vie intérieure qui tiennent de l'état plutôt que de l'acte : le doute, l'étonnement, la réflexion, l'attente, l'arrêt de la pensée sur un vide. Bühler reprend pour ces faits, par lesquels nous prenons conscience de la marche et des vicissitudes de la pensée, la désignation déjà presque consacrée d'*attitudes de la conscience.*

Le groupe le plus important se compose d'éléments qui ne présentent aucune qualité sensible, aucune intensité sensible, qui se laissent caractériser seulement par leur degré de clarté ou de certitude, ou par la vivacité avec laquelle ils captivent l'intérêt, et qui sont, par leur contenu, complètement hétérogènes aux sensations; les sujets les désignent par des expressions telles que « la connaissance que... » ou « la conscience que... », ils les nomment, d'un terme emprunté à Ach, des *Bewusstheiten,* ou, plus fréquemment et plus correctement, comme Binet, des *pensées.* C'est cette désignation qu'adopte l'auteur. Ainsi, là où Messer ne voyait qu'une catégorie de faits de conscience, Bühler en distingue deux : les attitudes de conscience et les pensées.

Quels sont, parmi tous ces éléments, ceux qui jouent dans l'idéation le rôle essentiel ? Restreignons le problème aux images et aux pensées. Il se pose alors de la façon suivante : de quelle manière se répartit entre ces deux catégories d'éléments le contenu de la pensée et quels sont les rapports de l'une avec l'autre ? Négligeons ces représentations par lesquelles nous prenons conscience d'une direction spatiale ou d'un changement de direction spatiale. Ce n'est pas qu'elles soient dénuées d'intérêt, mais elles se produisent trop rarement

et elles sont trop variables pour qu'on puisse fonder sur elles la continuité logique de la pensée. Seules, les images objectives et les images verbales semblent de prime abord capables de disputer aux pensées le premier rôle dans l'idéation.

En ce qui concerne les premières, la thèse de Bühler est très nette: « quelque chose qui apparaît à la conscience, dans les phénomènes de pensée, d'une manière aussi fragmentaire, aussi sporadique, aussi accidentelle que les images, ne peut pas être considéré comme le support du contenu solidement lié et continu de la pensée (317) ». Au moment même où l'on pense, on a déjà l'impression que les représentations sensibles sont des phénomènes accessoires qui peuvent manquer sans nuire en quoi que ce soit à la certitude et à la clarté de la pensée. Et cette impression se confirme objectivement par le fait qu'on ne découvre aucune différence, pour la détermination de la pensée, entre les cas où elles sont présentes et ceux où elles font défaut, par le fait aussi que le sujet qui décrit ses états de conscience ne sait pas dire si telles ou telles images étaient esquissées ou développées, tandis qu'il peut rendre compte d'une façon sûre de ce qu'il a pensé. Objectera t-on qu'il a oublié les images ? Il se peut; mais si celles-ci faisaient réellement partie du continuum de la pensée, il devrait y avoir dans ce dernier une lacune. Or tel n'est point le cas : en l'absence de toute image, l'enchaînement des pensées demeure.

Ne faut-il pas du moins reconnaître, à l'exemple de nombreux auteurs, que, si la pensée ne se laisse pas réduire à une suite d'images, elle est quelque chose de dépendant qui a besoin de s'appuyer sur des images, de s'incarner en quelque chose de sensible ? Après Binet, Ach et Messer, Bühler affirme l'existence d'une *pensée sans images*. On pourrait, dit-il, extraire par

douzaines, des procès-verbaux de ses expériences, le déclarations attestant qu'aucune trace de représentatio sensible n'est intervenue dans l'idéation. Exemple « L'avenir est une condition du présent aussi bien qu du passé. Est-ce juste ? — Non. Tout d'abord j'ai pen sé : cela a l'air juste (sans mots). Puis j'ai essayé de réaliser. Il m'est venu à l'idée que les hommes son déterminés par la pensée à l'avenir. Mais aussitôt aprè cette réflexion : la pensée à l'avenir ne doit pas êtr confondue avec l'avenir lui-même; de telles confusion sont un truc fréquent dans la pensée philosophiqu (De mots ou de représentations, aucune trace). » Külp pense à l'explication darwinienne de la finalité par l hasard sans que soit présente à sa conscience la moin dre image, fût-ce le nom même de Darwin. Invité méditer sur ce paradoxe : « Ce n'est pas parmi le criminels qu'il faut chercher les vrais coquins, mais par mi ceux qui ne commettent aucun crime », il déclar qu'il s'est formé en lui la pensée suivante, totalemen dénuée d'éléments imagés : « ceux qui ne commetten aucun crime sont justement ceux qui sont assez rusé pour ne pas entrer en conflit avec la loi. C'est pourquo ils sont des coquins (318-319) ».

Les exemples précédents montrent déjà qu'il en es des représentations verbales comme des images d'ob jets. La parole intérieure n'est pas une condition *sin qua non* de la pensée. Encore moins, comme l'a souten Max Müller, la pensée elle-même. Erdmann avait mon tré qu'il existe une *pensée inverbale.* Telle l'idéation d l'enfant, lorsqu'il ne dispose encore que d'un vocabu laire restreint; telle aussi l'intuition géniale, à la quelle, au premier moment, nulle expression n'est adé quate. Il n'est pas nécessaire, du reste, de penser gé nialement pour se passer des mots : d'une façon géné

ale, l'abondance et la variété de l'élocution sont les signes d'une pensée superficielle.

Qu'on n'aille pas croire cependant que Bühler nie complètement le rôle de la parole intérieure dans l'idéation et se mette ainsi en contradiction avec tant d'auteurs à qui une introspection, d'ailleurs peu poussée, a fait dire qu'elle accompagnait presque toujours leur travail intellectuel. La thèse de Bühler est simplement que son intervention n'est pas absolument nécessaire. Elle intervient, dans ces expériences, d'une part, lorsque les sujets, ne pouvant s'arranger de la question telle qu'elle a été posée, sont obligés de la formuler d'une autre manière ou de la diviser, d'autre part, quand ils ne peuvent pas répondre simplement par *oui* ou par *non*, mais doivent introduire dans leur réponse des distinctions ou quelque réserve. Ainsi s'explique cette anomalie apparente que les mêmes sujets qui signalent si rarement, au cours de ces expériences, la présence de la parole intérieure, déclarent qu'elle figure très souvent dans leur idéation quotidienne : elle remplit dans celle-ci l'office dont l'expérimentateur se charge dans celles-là.

Il existe donc une pensée sans images. « Si je... me donne pour tâche de penser à ceci ou à cela, il faudra évidemment que j'aie quelque chose qui me conduise à « ceci » ou à « cela », et ce sera en général un mot ou une autre représentation; telle est du moins la façon la plus simple dont peut se déterminer la direction de ma pensée. Mais je nie catégoriquement que de telles expériences se puisse tirer la conclusion qu'on ne saurait penser sans images des concepts comme *triangle* ou *homme*. J'affirme au contraire qu'en principe tout objet peut être complètement et exactement pensé sans le recours de l'image. Je peux penser d'une manière entièrement déterminée et sans image cette nuance spé-

ciale de bleu d'un tableau qui est pendu dans ma chan bre, pourvu seulement qu'il soit possible que cet obj me soit donné d'une autre manière que par les sens tions (321). » Si l'on a méconnu l'existence d'une pe sée pure, c'est d'abord en raison des conditions défe tueuses où l'on pratique d'ordinaire l'observation ir térieure; c'est aussi parce qu'on a accepté comme artic de foi la théorie sensualiste selon laquelle les sensatior ne seraient pas seulement les premiers, mais encore l seuls éléments primitifs de la connaissance; on en e arrivé ainsi à croire que, pour déterminer le conten de n'importe quel état psychique, il faut en retracer l genèse à partir des sensations.

L'influence du sensualisme apparaît encore en d doctrines pour lesquelles la pensée est un phénomèr jusqu'à un certain point original qui ne se réduit p à une somme d'images. Ces théories, auxquelles Bühl se heurte lorsqu'il cherche à définir le contenu spécif que de l'idéation, sont celles de la *possibilité* et de l *condensation.* Pour les théories de la possibilité, to ce qui, dans l'acte intellectuel, n'est pas de nature se sible n'est que la préparation inconsciente de l'imag Ainsi, d'après Erdmann, l'acte de pensée résulterait c ce qu'une représentation, actuellement donnée à la con cience, éveille un certain nombre de dispositions corre pondant à d'autres images; la pensée serait une sor d'apparence ou d'épiphénomène projeté dans la con cience par des possibilités. Une pensée, répond Bühle est un état réel et non pas potentiel. Faut-il concevo ces dispositions, non pas comme de simples possibilit idéales, mais comme des possibilités réelles, partiell ment réalisées, obscurément ou à demi conscientes Une pensée est un état de conscience, non pas obscu mais clair; et elle n'est pas une somme, mais une unit Dira-t-on enfin que la pensée est la somme ou le sy

tème des rapports conscients d'une représentation à des images possibles ou encore, comme le dit Volkelt, la conscience « que je pourrais me représenter telle ou telle chose » ? Toute pensée n'est pas la conscience d'un rapport, tous les rapports conscients ne conduisent pas à des images; quant à la conscience du possible, elle n'est, dans l'acte de pensée, qu'un phénomène accessoire : dans la plupart des cas où l'on a conscience qu'on pourrait se représenter quelque chose, on a conscience, non seulement d'un pouvoir, mais encore de ce dont on a le pouvoir : avant d'être représenté, l'objet est déterminé et, par conséquent, *actuellement pensé.*

Mais n'est-ce pas un fait que l'exercice abrège et simplifie tous les processus psychiques, et ne peut-on pas admettre avec les théories de la condensation (Steinthal et Lazarus) que toute pensée est une suite d'images télescopées, abrégées, resserrées en un acte unique, et qui, en se condensant de la sorte, ont changé d'aspect (325) ? La difficulté est ici de comprendre comment le produit de la condensation peut être hétérogène aux éléments condensés; car ces éléments sont, par hypothèse, pourvus d'une certaine intensité et de qualités sensibles qu'il serait absurde d'attribuer à la pensée. Il faudra donc invoquer une espèce de chimie mentale et supposer qu'il se passe ici quelque chose d'analogue à la métamorphose de l'oxygène et de l'hydrogène dans la synthèse de l'eau. Mais cette analogie est trompeuse, car les composés définis ont tout de même, comme les éléments qui ont servi à les former, une masse et une énergie; en outre, l'explication physique des phénomènes chimiques tend à éliminer les différences purement qualitatives. Faudra-t-il donc exclure aussi des composantes de la pensée l'intensité et les qualités sensibles (328) ?

Au lieu de suivre notre auteur pas à pas, comme nous

l'avons fait jusqu'à présent, tournons quelques pages et nous le verrons aborder un autre aspect du problème des rapports de la pensée et de l'image. Il a établi l'existence d'une pensée pure, il va montrer maintenant que là où les images apparaissent, elles jouent un rôle très variable et très irrégulier (351-353). Parfois elles devancent la pensée, à laquelle elles servent d'amorce ou d'occasion. Exemple : « Savez-vous combien de couleurs fondamentales il y a dans la Madone de la Chapelle Sixtine ? » — « Oui. D'abord, j'ai eu l'image de la Madone dans son manteau, puis celles des deux autres figures, notamment celle de Sainte-Barbara en jaune. J'avais ainsi le rouge, le jaune, le vert. Alors, je me suis demandé si le bleu s'y trouvait aussi, et j'ai eu la notion, sans image, qu'il y était représenté ». Dans l'exemple suivant, la pensée a pour ainsi dire ses fondations dans l'image : « Savez-vous où se trouve notre seconde montre au cinquième de seconde ? » — « Oui J'ai eu d'abord une image de la grande salle et de l'étui rouge. A cette image adhérait cette pensée : elle se trouve habituellement là ». Mais d'autres fois, la pensée et l'image sont indépendantes l'une de l'autre. « Savez-vous combien il y a de statues sur le vieux pont du Main ? » — « Oui. J'ai eu d'abord une image visuelle de ces statues à une certaine distance les unes des autres un peu comme on les voit à une extrémité du pont Elles n'avaient pas de configuration plus précise. Il m'est venu à l'esprit le nombre 8, puis 10, je n'étais pas sûr, parce que je ne les ai jamais comptées. Ce qui me frappe, c'est que l'image visuelle n'offrait aucune particularité individuelle; ce n'étaient pas des statues, mais proprement des ombres que je voyais, et j'avais pourtant une claire notion de leur signification et une direction nettement localisée de l'attention. L'image jouait à peu près le même rôle que pour un enfant un dessin

qu'il a fait lui-même et qu'il est seul à comprendre. *Ce n'est pas sur elle que je me suis appuyé pour dire le nombre; elle ne contenait peut-être que quatre figures. La notion que j'avais du nombre en était plutôt indépendante,* j'avais dans l'esprit qu'il devait y en avoir huit ou dix. »

b) *Les pensées*

Revenons maintenant aux pensées proprement dites pour voir comment Bühler réussit à les classer et à les définir. Il s'agit en somme de découvrir les éléments les plus simples du travail intellectuel. Par *élément*, il faut entendre, non pas quelque chose de réellement indécomposable, mais seulement ce qui apparaît tel à l'observation intérieure. On ne doit pas non plus considérer les pensées élémentaires comme séparées les unes des autres ou comme formant dans la durée une série unilinéaire : de nature essentiellement dépendante, elles s'insèrent, on le verra plus loin, dans un enchaînement continu, et plusieurs d'entre elles peuvent être simultanément données à la conscience. Ainsi que les sensations elles-mêmes, elles ne sont que par abstraction des unités.

L'analyse qui dégage ces composantes de nos actes intellectuels comporte trois procédés. Le premier consiste à chercher dans les procès-verbaux les descriptions caractéristiques, celles qui s'attachent à un moment unique de la pensée. Le second, à suivre la formation d'une pensée; celle-ci se développe et se précise : le sujet a conscience de ceci, puis de cela, puis de ces deux choses en même temps; l'idée est saisie dans sa généralité, puis dans son application à quelque chose de concret; ces moments successifs sont évidem-

ment de nature à éclairer la structure de la pensée achevée. Le troisième procédé, qui sert de contre-épreuve au précédent, se fonde sur la fonction analytique de la mémoire : celle-ci ne conserve pas tous les moments d'un processus intellectuel, mais parfois seulement les premiers et, dans les cas extrêmes, des moments isolés. D'une idée complexe, le sujet peut garder seulement le souvenir d'un rapport entre des notions qui se sont effacées, l'idée du genre auquel elles appartenaient, moins encore : l'impression d'une qualité ou d'une tonalité générale, par exemple qu'elles étaient nobles ou vulgaires, profondes ou superficielles (1). Pour que la mémoire conserve ces pensées, il faut bien qu'elles aient traversé la conscience; mais, pour qu'elles y reviennent au premier plan, il faut qu'aient été éliminées les déterminations trop précises avec lesquelles elles faisaient corps.

A l'aide de ces trois procédés, Bühler parvient à répartir les pensées dans les trois groupes suivants :

1° *La conscience d'une règle* (*Das Regelbewusstsein*)— « C'est la prise de conscience d'une méthode pour accomplir une tâche. Dans les cas typiques, le phénomène ne contient pas seulement la notion de la manière dont cette tâche doit être accomplie, mais la notion d'une méthode générale valable pour toutes les tâches de même espèce; c'est une clef logique qui vient à la conscience (335) ». Exemples : « Pouvez-vous vous faire une idée de ce qu'Eucken veut dire quand il parle d'une aperception de l'histoire universelle ? » — Réponse de Külpe : « J'avais d'abord une tendance à répondre négativement à la question, parce que je n'ai pas encore trouvé ce concept chez Eucken. Puis, il m'est venu soudain à l'esprit qu'*on peut déterminer le sens de ce*

(1) cf. *Ueber Gedankenerinnerungen*, p. 55, 67-69 et passim.

concept sans connaître le sens d'Eucken ». — « Pouvons-nous par la pensée saisir l'essence de la pensée ? » — Réponse de Dürr : « Oui. Conscience qu'on soulève, là, une difficulté qui, en fait, n'existe pas. J'avais conscience de cette idée générale que les propositions où le même concept revient deux fois sous une forme déterminée ne présentent qu'une apparence de difficulté ». l y a là autre chose que la simple conscience d'une ɔossibilité, au sens de Volkelt. On ne sait pas seulement qu'on peut quelque chose, mais comment on le peut, et même comment on le peut non seulement dans ın cas particulier, mais encore dans tous les cas du même genre. On a « une connaissance anticipée de la narche à suivre » (335). Plus que d'un pouvoir, c'est l'une règle ou d'une méthode qu'on a conscience. « J'ai ɔensé, dit un sujet, que souvent les formules mathémaiques ont un aspect très rébarbatif et expriment pourant des choses tout à fait inoffensives » : cette pensée st la conscience d'une règle générale, non d'un pouoir. Et la suivante est même la conscience d'une imposibilité : « j'ai pensé que de telles questions ne peuvent tre tranchées par la réflexion ».

Logiquement, la conscience d'une règle a souvent la aleur d'une majeure de syllogisme. La règle est une otion familière, prompte à apparaître dans le travail ntellectuel, non formulée ou, du moins, n'ayant pas esoin de l'être. Bien qu'elle puisse se manifester sépaément, le sujet en prend conscience le plus souvent omme d'une vérité générale impliquée dans les cas ɔarticuliers. On sait que le fait de transporter une idée énérale d'un cas à un autre cas constitue la pensée nalogique, et que celle-ci nous est « extraordinaireıent naturelle » (338). Elle l'est justement à cause de extrême facilité avec laquelle nous formons et appliuons les règles.

La conscience de la règle n'a pas pour objet la règl elle-même, mais ce à quoi elle s'applique. Avoir con cience de la règle n'est point penser *à* la règle; c'est o bien penser *la* règle ou bien penser *dans* la règle. Obje tera-t-on que, dans le premier cas, la règle est bie l'objet de la pensée ? Bühler répondrait qu'elle en e — ce qui n'est pas la même chose — le contenu imm diat, ou qu'elle se pense elle-même. Elle est en mên temps la pensée de la chose ou du fait auxquels el s'applique : les objets peuvent être donnés adéquat ment à la conscience de deux façons : sous forn d'images et, pour emprunter à Husserl une expressic d'ailleurs impropre, sous forme d'intuitions catég rielles. La conscience de la règle est une variété de l'i tuition catégorielle (la conscience du rapport en e peut-être une autre) et peut seule fournir un sens acce table à la notion paradoxale d'une intuition *in speci*

Il serait plus simple et plus exact, à notre avis, dire qu'elle comprend, comme l'intention en génér outre un contenu actuel et immédiat (la règle ell même) un contenu virtuel ou intentionnel (les obje et les faits auxquels elle s'applique), extrinsèqueme défini par le premier. Mais Bühler a réservé ce no d'*intention* à un autre usage. D'autre part, on aimer à savoir à quel titre la conscience de la règle est même temps la conscience d'une certaine générali Est-ce par son contenu immédiat ou par son conte virtuel, comme règle ou comme intention ? Bühler nous donne aucun éclaircissement à cet égard, et l' n'a pas l'impression que son analyse aille beaucou plus loin que celle de Husserl.

La conscience de la règle a un vaste domaine. E apparaît sans cesse dans la déduction, en particuli dans la déduction mathématique. « Les théorèmes f miliers que nous utilisons dans une démonstration m

thématique nous sont donnés le plus souvent sous la forme d'une conscience de règle. Les cas les plus beaux et les plus clairs me semblent fournis par la pensée des fonctions mathématiques. On peut, par exemple, penser clairement et d'une façon sûre la décroissance en fonction du carré de la distance, sans déterminer les termes entre lesquels la distance existe et ce qui décroît; c'est réellement la fonction même qui est pensée et clairement présente à la conscience, tandis que ce à quoi elle se rapporte peut se réduire à quelque chose d'indéterminé, qui n'est pensé que comme un point de comparaison ou comme le substitut vide d'un contenu de relation (340-341). » Pour comprendre la structure d'une figure géométrique, d'une machine, d'un plan ou d'un monument, il n'est pas nécessaire, le plus souvent, de les reconstruire entièrement par la pensée : une simple règle de construction suffit d'ordinaire à produire la lumière et à nous révéler le sens de la figure ou de l'objet. La conscience de la règle intervient encore avec « une extraordinaire fréquence » dans les processus psychiques profonds qui accompagnent ou précèdent le langage. « Sur le trajet de la pensée à la phrase peuvent prendre place des états de conscience qui sont l'anticipation formelle de la phrase ou de son armature. Nous prenons conscience des règles grammaticales dans les cas où nous sommes incertains au sujet de leur application, et lorsque nous commettons ou que quelque autre commet une faute contre elles (341). »

L'auteur rappelle enfin que Kant a défini l'entendement « la faculté des règles » et que, dans son *Schématisme des concepts purs de l'entendement*, après avoir défini le schème une méthode ou la représentation d'une méthode, une « règle de la synthèse de l'imagination », il a ajouté : « le schématisme de l'entende-

ment... est un art caché dans les profondeurs de l'âme humaine, et dont il sera bien difficile d'arracher à la nature le secret. » Qui sait si, ce secret, il n'appartient pas à une expérience méthodiquement conduite de le découvrir ?

II. *La conscience du rapport.* — La conscience du rapport est un élément beaucoup plus dépendant que la conscience de la règle et se manifeste moins souvent à part dans l'idéation. Elle est relevée plus fréquemment dans les recherches sur la mémoire que dans les recherches sur la pensée. Tel a gardé le souvenir d'un contraste ou d'un parallélisme introduit par *soit que... soit que...*, tel autre d'un rapport de principe à conséquence ou d'un rapport de coordination, etc. Dans les expériences sur la pensée, les sujets disent simplement d'ordinaire : « j'ai pensé à ceci et à cela »; ce qui implique évidemment, sans qu'il y ait lieu de préciser davantage qu'ils ont eu également conscience d'un rapport entre *ceci* et *cela*. Le rapport vient à la conscience comme un élément distinct, lorsque la compréhension d'une phrase dépend spécialement de son aperception. Exemple « Plus le pied d'une femme est petit, plus est longue la note du cordonnier. Comprenez-vous ? » — « Oui La phrase m'a surpris d'abord, et j'ai vu tout d'un coup l'image en prenant conscience du rapport de tout à partie tel qu'il se présente ici ». (344).

Il y a lieu de distinguer entre les rapports imma-nents à la pensée et les rapports qui unissent des pensées (*innergedankliche und zwischengedankliche Beziehungen*). On passe aisément des uns aux autres. So cette phrase : « La nécessité et le travail qu'elle engendre sont partout des facteurs de la civilisation : Elle peut être pensée en un acte unique; mais si l'on besoin de faire ressortir la relation entre *nécessité* et *travail,* l'idée se fragmentera en deux ou trois autre

et, au lieu d'un rapport immanent à la pensée totale, on aura une liaison entre des pensées partielles. C'est par ce processus que s'analyse et s'articule la « représentation d'ensemble » dont parle Wundt, et que se forme le jugement.

Il en est du rapport comme de la règle : il est, dans le phénomène qui vient d'être décrit, une donnée immédiate de la conscience; il est éprouvé, vécu et non pas seulement pensé ou, ce qui revient au même, il est pensé adéquatement, c'est-à-dire complètement, par le fait seul qu'il est donné. Par suite, il est peu satisfaisant de dire avec Messer que « le jugement.. est la prise de conscience d'un rapport de prédication », comme si juger était penser *à* un rapport : le jugement est en réalité un rapport qui se pense lui-même, et le rapport n'est pas un objet de pensée, mais un fait de pensée. — Pour ne pas confondre le contenu immédiat avec le contenu intentionnel de la pensée, Bühler tombe, selon nous, dans une autre confusion. Ne faut-il pas distinguer deux moments dans le jugement : l'un où le rapport, incorporé à l'intention qui précède l'assertion, n'est effectivement qu'un fait ou, mieux, un acte de conscience; un autre où, le jugement achevé et la liaison établie, il est bien un objet, ce que l'on affirme ou ce que l'on nie et, de toute façon, ce que l'on pense ?

III. *Les « intentions »*. Un troisième groupe est constitué par ce que Husserl appelait des « actes purement formels ». Dans ces nouveaux faits vient au premier plan, non pas ce qui est pensé, mais la pensée elle-même (*das Meinen selbst, nicht das, was gemeint wird*). Bühler propose de les désigner par le terme d'*intention.* Nous reviendrons plus loin sur cette désignation, fort inexacte à notre avis, et qui n'a pas peu contribué à obscurcir la conception que l'auteur se fait de la pensée. L' « intention » présente ce caractère paradoxal d'unir

à un contenu apparent extrêmement pauvre un contenu latent qui est souvent, au contraire, d'une extraordinaire ampleur (347).

D'une part, elle semble presque dénuée de tout contenu, de « tout substrat », non seulement de toute détermination sensible, mais encore — et c'est en quoi elle diffère de la conscience de la règle et de la conscience du rapport — de toute détermination objective en général : il n'y a de saisissable en elle, pour la conscience, que sa relation à quelque chose de déjà déterminé (349).

D'autre part, il ressort des descriptions des sujets que le développement de certains de ces états pourrait remplir des chapitres entiers (348). « J'ai pensé, dit un sujet, au scepticisme antique (mot *scepticisme* intérieurement prononcé); beaucoup de choses étaient contenues là-dedans, j'ai eu un instant présent à l'esprit tout le développement du scepticisme en trois périodes. » — « J'ai pensé, dit un autre, au concept d'espace chez Leibniz; là-dedans était impliquée la pensée que Leibniz s'est occupé, plus que d'autres spiritualistes n'ont osé le faire, de la philosophie de la nature, mais qu'il entre pourtant avec son concept d'espace dans les plus grandes difficultés. J'avais déjà conscience des points où résident ces difficultés; j'avais la notion, du moins par la direction de ma pensée, de la double position de l'espace comme représentation et comme réalité. » Pour produire de tels raccourcis, il suffit de mettre le sujet dans une situation telle qu'il doive parcourir d'un rapide coup d'œil tout un domaine du savoir. A la question : « Qu'est-ce qu'un idéal ? » Külpe répond qu'il a eu un aperçu formel rapide du système de Kant (347).

Lazarus dirait, dans un bon sens cette fois, que c'est là de la *pensée condensée*. Pensée condensée, et non point savoir virtuel ou potentiel. On aurait tort de croire que le sujet qui a un aperçu rapide du système de Kant

n'en pense réellement qu'une partie, et qu'il a seulement conscience, pour le reste, d'un savoir potentiel, qu'il serait en mesure d'actualiser. Une telle interprétation serait en contradiction avec les déclarations des sujets, qui ne disent pas : « je pourrais, si je le voulais, me rendre présentes les idées de Kant », mais bien : « je les tiens maintenant sous mon regard, je les embrasse d'un seul coup d'œil ». Ce qui confère à de telles affirmations une haute vraisemblance, c'est d'abord la certitude très grande et immédiate avec laquelle les sujets les formulent; c'est d'autre part que, tout en n'étant pas toujours capables, à un examen rétrospectif, de dire si telle ou telle chose était explicitement ou implicitement contenue dans leur pensée, ils reconnaissent, comme en ayant fait partie, des éléments qu'on ne s'attendait pas logiquement à y trouver, et inversement, comme en ayant été absentes, des idées qu'elle aurait dû normalement contenir. L'auteur en conclut que les intentions ne sont pas une invention de la psychologie réflexive. « Il doit y avoir, dit-il, une agrafe réelle qui unit et maintient ensemble les éléments, à première vue rassemblés au hasard, de ces pensées; il y a apparence que ces pensées étaient déjà achevées, et qu'il ne leur manquait que de venir à la conscience (349) ».

Mais n'est-il pas excessif, et n'est-ce même pas contredire ce que nous savons d'autre part de l'apparence toute formelle de l'intention que d'affirmer, comme le fait Bühler, que son contenu « est en grande partie réellement conscient (348) » ? Il n'est en réalité que présent à l'esprit. Pour dissiper les ténèbres qui entourent la notion d'intention, au sens de Bühler, il aurait peut-être suffi de distinguer non pas deux, mais trois sortes d'éléments susceptibles de se manifester d'une façon ou de l'autre à la conscience : des éléments actuellement donnés, des éléments simplement virtuels

ou possibles et des éléments subconscients dont l'actualisation est particulièrement aisée et rapide : ce sont ces derniers qui nous paraissent constituer le contenu des « intentions ».

Quoi qu'il en soit, de tels phénomènes ne laissent pas d'embarrasser les sujets. Ceux-ci « se raccrochent d'abord, nous dit Bühler, à tous les éléments sensibles qu'ils peuvent saisir, sensations de tension dans le front ou dans la poitrine, sensations organiques, etc., jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent enfin que tout cela n'a pourtant rien à voir avec la pensée. Ils peuvent très bien rendre compte de ce à quoi ils ont pensé, mais ce qu'ils décrivent alors, ce n'est pas leur état de conscience, mais les objets (354). »

Comment des pensées peuvent-elles être presque purement formelles et se rapporter cependant à un objet complètement déterminé ? On pourrait chercher l'explication de l'intention pure soit dans l'hypothèse d'une *transcendance métaphysique de l'objet par rapport à la pensée,* soit dans l'hypothèse d'une *transcendance psychologique du contenu par rapport à la conscience.* Bühler les rejette l'une et l'autre. Selon la première, on aurait seulement conscience d'un rapport à quelque chose dont les déterminations existeraient en dehors de la conscience. « Toutes les déterminations objectives que je connais, répond Bühler, je les connais dans ou par des modifications de ma conscience (355). » Pour la seconde, un acte isolé de la pensée peut manifester la présence d'un contenu subconscient ou inconscient, qui ne pourrait devenir conscient que dans toute une suite d'actes de pensée. Cette hypothèse nous semble effectivement nécessaire, à condition qu'on la restreigne au subconscient, pour expliquer l'ample développement de l'intention. Bühler l'élimine, parce qu'il

la juge indéterminée et bonne à dissimuler des idées confuses ou à voiler des contradictions.

Il faut, en fin de compte, distinguer entre deux cas. Si je pense au calcul différentiel, il n'y a dans ma conscience qu'une image verbale, avec le sentiment, fondé ou non, que je pourrais penser plus à fond le concept : on pourra toujours dire qu'une telle pensée ne contient nulle détermination objective. Mais il en est tout autrement dès que le concept s'insère dans une suite de pensées et que je pense par exemple au système de Kant ou au calcul différentiel dans ses rapports avec la géométrie analytique. Il ne saurait être question ici d'une simple conscience de possibilité, « car, à mon avis, c'est tout de même l'hypothèse la plus vraisemblable que nous puissions faire : entre deux contenus de conscience donnés seulement à titre de possibles, il ne peut y avoir aucun rapport réellement conscient... Or, nos intentions pures, les actes par lesquels nous prenons immédiatement connaissance de quelque chose entretiennent les uns avec les autres et avec d'autres pensées les rapports de conscience les plus variés, par conséquent, ils contiennent aussi des déterminations objectives (356-357). »

Ces déterminations, les sujets ne les signalent pas, parce qu'ils n'ont pas bien vu ou parce qu'ils n'ont pas tout vu. Lorsqu'on les presse de décrire ce savoir immédiat, on obtient enfin l'indication d'une solution. Ils disent « que c'était pour ainsi dire la conscience d'un ordre à l'intérieur duquel ces déterminations avaient leur place ».La *conscience d'un ordre,* c'est en somme la conscience de sphère de Messer avec, en plus, l'indication de la place occupée dans cette sphère par les déterminations objectives. En elle consisterait, selon notre auteur, le contenu, la matière de l'intention.

Voilà, certes, une des plus belles découvertes de Bühler. Elle n'est pas, cependant, tout à fait neuve. Par son

caractère intellectuel et parce qu'elle est une esquisse vivante, bien qu'abstraite, qui tend à se préciser et à se concrétiser, l'ordination consciente de Bühler présente une analogie assez frappante avec le schéma dynamique de M. Bergson. Tout ce qu'on peut objecter à Bühler, c'est qu'elle est de contenu trop pauvre pour fournir une base suffisante au développement de ce qu'il appelle ici l'intention. De toute façon, il faut revenir, pour comprendre ce dernier, à l'hypothèse d'un contenu latent dont la « conscience de l'ordre » n'est que la forme ou le dessin abstrait (1).

Bühler s'efforce ensuite de préciser cette notion nouvelle, et, pour cela, il a recours à des distinctions qui, malheureusement, nous embrouillent plus qu'elles ne nous éclairent. La première est celle de la *pensée indirecte* et de la *pensée directe*. La pensée indirecte, dans laquelle rentre l'intention, est celle qui tourne autour de l'objet (*Wissen um etwas*), contrairement à la pensée directe, qui le détermine par ses qualités intrinsèques. Dans celle-là, l'objet est constitué par l'acte même qui le pense, tandis que celle-ci ne contient qu'une direction vers un objet déjà constitué. Le concept de pensée indirecte aide à comprendre le rôle de la tâche ou du problème dans l'idéation. Tout problème qui peut être résolu par la déduction pure détermine déjà son objet par les « conditions » qu'il lui impose, par la place qu'il lui assigne dans un ordre d'idées : résoudre le

(1) Il est vrai que le mot *intention* n'est pas toujours pris par Bühler dans le même sens. En un passage particulièrement obscur, il oppose aux déterminations constitutives de l'état de conscience l'intention comme rapport à l'objet ou, plus précisément, comme principe formel pour la détermination de l'objet (349-350). En ce sens la conscience de la règle et la conscience du rapport seraient des intentions. Mais il dit un peu plus loin (354) qu'elles représentent une autre espèce de déterminations constitutives que les images.

problème, c'est convertir cette détermination indirecte en détermination directe. De même, l'unité d'un processus intellectuel repose souvent sur l'unité de l'intention initiale, à moins qu'elle ne dépende de celle d'un point de vue ou d'une règle de construction.

Les expressions de « pensée indirecte » et de « pensée directe » ne sont pas ici des plus éclairantes. Bühler indique que cette distinction était en germe dans celle que Messer a établie entre la pensée conceptuelle et la pensée objective. Mais la pensée conceptuelle ou, plus précisément, abstraite a pour contenu des rapports, et les rapports ne définissent pas toujours indirectement leur objet. La solution d'un problème mathématique s'exprime, comme le problème lui-même, en termes de relations. Il faudrait donc voir dans la pensée indirecte uniquement celle qui définit son objet, non pas par des rapports internes ou constitutifs, mais seulement par des rapports extrinsèques avec d'autres objets. En ce cas, la distinction perd toute portée générale. Toutes ces obscurités proviennent, d'abord, de ce que, par *objet*, Bühler, dominé à son insu par des préoccupations métaphysiques, entend non pas l'objet mental, le contenu visé, mais la chose en soi, la substance; en second lieu, de ce qu'il n'a pas vu que toute pensée est de nature relationnelle, que la conscience de la règle et la conscience de l'ordre sont des variétés de la conscience du rapport, et que la notion d'une détermination extrinsèque de l'objet par sa place dans une ordination consciente est assez accessoire à côté de la notion de cette ordination même.

Bühler distingue enfin un *savoir potentiel,* qui a pour objet des virtualités ou des souvenirs non actuellement donnés, et un *savoir actuel et immédiat,* qui est justement la pensée indirecte dont il vient d'être question. Ce que Bühler veut surtout marquer par là, c'est que

la connaissance sensible n'est pas la seule qui soit actuelle, et que l'on peut penser immédiatement quelque chose sans en avoir l'image. C'est là en somme une des idées directrices de ce premier travail. Une autre qu'il développe ensuite et qui se dégage suffisamment des analyses précédentes, c'est qu'il n'existe pas de rapports réguliers entre les images et les pensées. Bühler est ainsi tout naturellement amené à se dire que la connexion des pensées est régie par d'autres lois que celles qui président au rapprochement des représentations sensibles. En ce qui concerne les premières, le vrai problème est de savoir comment elles s'unissent et s'enchaînent dans l'unité d'un même thème intérieur ou d'une même intention.

III. Les connexions de pensées

A ce problème, Bühler a consacré une étude nouvelle (1) qui comprend deux parties : la première, encore avant tout descriptive, traite d'une variété de faits de conscience qui rentrent par leur structure dans un des groupes précédemment énumérés, mais qui, par leur mode d'apparition et leur fonction dans l'enchaînement des pensées, méritent d'être examinés à part; la seconde contient bien une tentative pour expliquer le mécanisme de ces connexions, mais restreinte à une forme particulière de l'idéation : la compréhension des phrases.

(1) *Tatsachen, II, Ueber Gedankenzusammenhänge, Archiv f. die ges. Psych.* 1908, XII, p. 1-23.

a) *Les rapports conscients entre les pensées*

Il entre dans la composition d'un processus intellectuel deux catégories d'éléments : d'abord les « pensées » proprement dites — nous dirions plus volontiers les « idées » — qui en constituent la trame logique ou, si pures ou formelles qu'elles paraissent, le contenu objectif; en second lieu, des états dont tout le rôle semble consister à établir entre les premiers une continuité dans la conscience. Ils nous avertissent que nous sommes dans la bonne voie, que nous approchons du but, qu'une idée est neuve ou usée, qu'elle provient de la mémoire, que nous l'avons lue en tel ou tel livre, qu'elle se rattache à une autre de telle ou telle façon, etc.

Tout ce savoir se produit rarement en des actes spéciaux : « nous ne sommes pas spécialement dirigés vers son contenu, il gît pour ainsi dire entre les pensées » (1). Le sujet a conscience, par exemple, que les idées qui lui viennent s'accordent avec la question qui lui a été posée, sans que cette convenance se détache en elle-même et pour elle-même sur le fond de la pensée. Külpe dit à ce propos : « C'est étrange qu'on puisse savoir une chose sans y penser spécialement; à mon avis, il y a, à l'intérieur du savoir, des rapports conscients qui n'ont aucun objet propre »(2).

Ces phénomènes présentent donc un double caractère : 1) ils sont des rapports, plus précisément et par opposition aux liaisons ou aux *rapports pensés* qui représentent le fond solide d'un acte intellectuel, des liaisons ou des *rapports de pensées;* 2) ils n'ont pas d'objet propre. Qu'est-ce que cela veut dire au juste ? Là-dessus, les explications de Bühler sont loin d'être claires. Il faut entendre, croyons-nous, non pas qu'ils

soient dénués de contenu actuel ou immédiat, mais qu'ils ne se rapportent à aucun objet ou contenu virtuel, qu'ils ne sont pas donnés dans un acte intentionnel. Aussi ne sont-ils ni des jugements, ni des idées, bien qu'ils s'incorporent à la trame consciente de nos jugements et de nos idées. Ils sont pensés avec autre chose (*mitgedacht*); ils n'occupent pas le foyer de la conscience.

Cette distinction rappelle en partie — mais en partie seulement — celle que W. James a établie entre les parties substantives et les parties transitives de la pensée. Entre les deux psychologues, il y a d'abord cette différence que, pour James, les parties substantives sont des sensations et des images, états qui, pour Bühler, se produisent d'une façon trop irrégulière et trop accidentelle pour qu'on puisse les considérer comme constituant le fond de l'idéation. En outre, le terme de *transition* implique avant tout, chez James, l'idée d'un mouvement de l'esprit, d'un passage actif d'une pensée à une autre pensée ou d'une image à une autre image, tandis que domine chez Bühler l'idée de *liaisons marginales* sous-jacentes aux liaisons expressément ou spécialement pensées. « Il serait tout à fait inexact de croire qu'il ne peut jamais y avoir qu'une seule pensée dans la conscience; à cet égard, l'expression « chaîne de pensées » donne une image fausse des faits. Il y a souvent en même temps dans la conscience plusieurs pensées, on ne trouvera donc rien d'extraordinaire à ce que des pensées accessoires puissent envelopper l'espèce de savoir que nous venons de décrire (5) ».

Les liaisons de pensées sont de deux sortes. Dans un premier groupe que nous appellerons les *rapports subjectifs de pensées* (*Zwischenerlebnisbeziehungen*), l'auteur range celles qui unissent les pensées, non pas en tant que pensées proprement dites, mais en tant que

faits de conscience, et en fonction non de leur contenu, mais des modes subjectifs de leur apparition. Ainsi les rapports conscients des pensées survenantes avec la tâche proposée, par quoi nous sommes informés de l'efficacité de cette dernière. Ainsi encore certains rapports des pensées actuelles entre elles ou avec des souvenirs : on *sait* qu'une idée s'est déjà présentée en telle ou telle occurrence, dans une expérience de la veille ou de la journée, etc. Souvent une critique silencieuse accompagne la phrase entendue ou la question posée : « Comment peut-on poser une pareille question ? » — « Voilà une pensée bien triviale ». Une impression de ce genre peut se dissimuler dans un état affectif : « J'éprouvais du mécontentement de la construction défectueuse de la phrase ». Un grand nombre d'autres « notions » (*Wissen*) relatives à la facilité ou à la difficulté de la tâche ou aux moyens de la résoudre peuvent s'insérer encore dans le cours de la pensée, avec ce caractère commun d'établir des liaisons, non pas entre des contenus mentaux, mais entre un état de conscience actuel et un autre qui le précède ou qui le suit.

Leur fonction est à la fois d'unification et de contrôle. Viennent-elles à faire complètement défaut ? Le sujet, réduit à une pensée isolée, ne sait comment il y est parvenu, ni où elle le mène. C'est ce qu'on appelle « perdre le fil ». Le fil est la continuité consciente ou sentie du travail intellectuel ou l'ensemble des états marginaux qui rattachent subjectivement les unes aux autres des pensées ou des images ou des émotions; tout processus mental tire d'eux son double caractère d'unité et de finalité, et c'est par eux que les actes intellectuels s'apparentent aux actes volontaires.

Ne faut-il pas voir dans ces liaisons subjectives de pensées de simples produits de la réflexion ? « Si, par

réflexion, on entend un acte spécial de rétrospection, il faut, à cette question, répondre non. Les sujets n'ont nulle conscience d'un tel acte. Les liaisons subjectives de pensées leur paraissent données immédiatement avec les pensées. Cela fournit une contribution à la vieille question de savoir si l'acte peut être conscient en même temps que son contenu : des rapports entre les actes... peuvent, dans tous les cas, être conscients sans réflexion (6) ».

Le second groupe est constitué par des rapports logiques; ils unissent les pensées non plus en tant que faits de conscience, mais selon leurs contenus. L'auteur les appelle des *liaisons objectives de pensées* (*Zwischengegenstandsbeziehungen*) : tels sont les rapports de contraste, de principe à conséquence, etc. Ils ont ceci de commun avec les précédents qu'ils peuvent être présents à la conscience, sans que nous y fassions spécialement attention. Exemple : « Le monisme signifie-t-il réellement la négation de la personnalité ? » — « J'avais, répond le sujet, *entre* la pensée à la théorie de l'Univers et la pensée à la personnalité, la conscience qu'il n'y a aucun rapport entre l'une et l'autre; c'était comme la conscience d'une impossibilité logique (7) ». D'autres fois on a conscience que la pensée proposée « est juste l'inverse de ce qui a été dit auparavant » ou s'accorde au contraire avec une pensée antérieure. Rappelons qu'il suffit d'un effort d'attention pour convertir de telles impressions en pensées proprement dites : les liaisons de pensées deviennent alors des liaisons pensées.

Au nombre de ces rapports objectifs, il faut compter les notions qui pénètrent dans la conscience avec la réponse « oui » ou « non », et qui motivent cette réponse ou en circonscrivent mentalement la portée, soit qu'elles l'étendent, soit qu'elles la limitent — « Le

mysticisme naît du mariage de l'inquiétude et du scepticisme ». — « ...J'ai dit oui, répond le sujet, mais avec la conscience que ce n'est point là l'origine de tout mysticisme. Cela n'était représenté dans ma conscience que par une certaine hésitation en prononçant ce oui (8) ».

Il serait intéressant de savoir à quel groupe se rattachent les relations grammaticales conscientes qui interviennent dans la pensée formulée. L'auteur hésite à les classer : elles ressemblent d'une part aux relations logiques et présentent d'autre part une grande analogie fonctionnelle avec les liaisons subjectives de pensées (1).

Cette étude sur les pensées marginales s'achève par des considérations sur la classification des rapports de Meinong. Nous retiendrons seulement de la critique qu'en fait notre auteur cette idée qu'il ne faut pas confondre les *rapports de conscience* avec n'importe quelle espèce de rapports. Dire qu'il y a une relation entre deux termes est tout autre chose que de dire qu'on a conscience de cette relation. « La notion d'un rapport existant ou de l'existence d'un rapport n'a pas besoin

(1) Dans son étude sur la mémoire intellectuelle, Bühler s'est montré plus catégorique. Tout d'abord, il lui apparaît comme une idée naïve qu'on puisse considérer le rapport entre la pensée et les mots comme une simple association : le langage a des lois qui lui sont propres. Comme les rapports logiques, les rapports grammaticaux se manifestent à la conscience par des phénomènes spéciaux. « Quand nous voulons exprimer une pensée un peu difficile, nous choisissons pour elle d'abord la forme de la phrase, nous prenons une conscience intime du plan de l'opération, et c'est ensuite ce plan qui dirige l'élocution. Quand nous parcourons une période compliquée, il nous vient une notion de sa structure grammaticale, puis des rapports existant entre les diverses parties de la forme globale ». « Les mots venaient, dit un sujet, amenés par la conscience de la forme de la phrase. » Et un autre : « il y avait en moi une sorte de filet où les mots devaient se prendre ». P. 86.

d'être un rapport conscient, pas plus que la notion d'un jugement n'a besoin d'être un jugement, ou la notion d'un sentiment d'être elle-même un sentiment » (11). Remarque très juste et qui souligne le caractère nettement psychologique de cette étude. Les rapports n'intéressent le psychologue qu'autant qu'ils sont des actes ou des données immédiates de la conscience, et sous la forme où ils lui sont immédiatement donnés.

Mais, de ce point de vue, tous les éléments que Bühler a décrits dans cette étude ne sont-ils pas *des modalités différentes de la conscience du rapport ?* L'intention, par exemple, comme principe formel pour la détermination d'un objet, est la conscience d'une direction et, par suite, étant donné que la direction implique la relation d'un contenu actuel avec un contenu virtuel, la conscience d'un rapport. En un sens un peu différent, elle est la conscience d'un ordre; mais penser un ordre ou un arrangement, est-ce autre chose que penser une relation complexe, dans laquelle les termes sont bloqués dans la conscience de leurs liaisons, au lieu d'être explicitement dégagés ? Il en est de même de la conscience de la règle : par ses déterminations intrinsèques, la règle est un jugement et, par la détermination extrinsèque, — également présente en quelque façon, — de son rapport avec un contenu à organiser, elle est une intention, de toute façon, par conséquent, la conscience d'un rapport.

S'il subsiste ici quelque obscurité, elle gît dans cette notion d'une « présence » des déterminations intrinsèques ou extrinsèques de la pensée, car on peut se demander si nous avons bien réellement conscience des unes et des autres, toutes les fois que se produit la pensée d'une règle ou une intention. Mais, de cette obscurité, Bühler est seul responsable, parce qu'il veut absolument confondre les notions de *présence* et de

conscience. Le mot que je cherche et que j'ai, comme on dit, « sur le bout de la langue » est présent à mon esprit, il n'est pas actuellement conscient. Au fond, l'introspection porte sur des états, non pas conscients, mais qui viennent de l'être et qui sont encore présents, parce qu'ils sont conservés par la mémoire immédiate. Toute introspection est en réalité une rétrospection et n'est possible que parce que nos états psychologiques ne disparaissent pas sitôt qu'ils ont cessé d'être — au sens étroit et rigoureux du terme — des états de conscience.

L'autre objection que nous ferions à Bühler concerne le rôle qu'il attribue dans l'enchaînement de l'acte intellectuel aux liaisons de pensées et, plus particulièrement, aux liaisons subjectives. Non que nous le méconnaissions; mais ne se borne-t-il pas à nous faire constater, à nous rendre pour ainsi dire sensibles l'unité et la finalité du processus intellectuel, et ce double caractère n'a-t-il pas des causes plus profondes ? Mieux inspiré dans son premier article, Bühler semblait le faire dépendre soit de l'unité de l'intention initiale, soit de l'unité d'un point de vue ou d'une règle. C'est dans ce sens que nous avons cherché ailleurs, pour notre part, l'explication du mécanisme de la pensée, la causalité de l'intention n'étant d'ailleurs que l'aspect conscient de la causalité plus profonde et en partie automatique de la relation elle-même comme tendance intellectuelle. Après tout, Bühler répondrait sans doute que son but a été simplement de décrire l'enchaînement conscient des pensées et qu'il n'avait pas à étudier le fonctionnement réel de l'intelligence. C'est bien cependant une étude de la pensée du point de vue fonctionnel ou, du moins, une contribution à cette étude que nous allons trouver dans la seconde partie de cet article.

b) *La conception des pensées* (*la compréhension des phrases*).

Qu'est-ce qui se passe en nous quand nous compre-nons des mots ou des phrases ? L'intellection résult de la rencontre et de la réunion de quelque chose qu vient du sujet avec ce qui est à comprendre : c'est l processus mental que Herbart nomme *aperception*. Mai qu'est-ce que l'aperception ? Le logicien répondr qu'elle consiste à subsumer la pensée nouvelle sous un pensée ancienne et plus générale. Psychologiquemen « elle n'est pas autre chose qu'un rapport logique cons-cient qui amène à la conscience la relation de la pensé à comprendre avec une pensée connue. En fait, dan bien des cas, ce qui vient à la rencontre de la pensé donnée, c'est une pensée plus générale, et le phénomèn de la compréhension consiste justement en ce que l sujet sait *que* et *comment* la plus spéciale se relie à l plus générale et en dérive (13). » Exemple : « Il fau être aussi bien compatissant que cruel pour pouvoi être l'un des deux. Comprenez-vous ? » — « Ou D'abord j'ai été complètement déconcerté par cett phrase. Puis un effort de recherche pour réaliser, e les répétant, les deux parties de la phrase... Tout d'u coup et d'une façon inattendue, la pensée m'est venu que le fait pour l'un ou l'autre de ces états d'exister l'exclusion de l'autre le supprime lui-même, et qu'i ne peuvent justement exister que par le contraste (c qui doit être rendu ici par plusieurs mots a été un ac unique de pensée). Puis je me suis répété encore ur fois les deux propositions, et elles me sont appar sous un autre jour : je les comprenais ».

Au fond, le processus est toujours le même : ur hésitation d'abord, un effort de recherche, puis ur

sorte d'illumination : la pensée apparaît « sous un jour nouveau », « avec une coloration spéciale ». Ce n'est pas la simple présence d'une idée ancienne qui produit la lumière, mais « le rapport conscient de cette dernière avec la pensée à comprendre ». Ce rapport, qui n'est souvent qu'une liaison de pensées, devient une liaison pensée, quand l'intellection se trouve retardée par une cause quelconque; elle vient alors à la conscience dans un acte spécial : « je savais, disent les sujets, que je pourrais déduire ceci de cela », ou : « que je pourrais le démontrer de cette façon », ou : « qu'il y avait une opposition entre ces deux idées ».

Les variantes tiennent à la diversité des rapports que l'*idée aperceptive* peut entretenir avec l'*idée aperçue* ou comprise. La première n'est pas toujours plus générale que la seconde. Parfois, elle est plus spéciale, elle est un exemple. D'autres fois, elle n'est qu'une étiquette : comprendre, c'est alors faire rentrer la phrase proposée dans un certain cercle d'idées : « J'ai compris la pensée, dit un sujet, parce qu'il m'est venu à l'esprit qu'elle est de Nietzsche. » Entre les deux pensées, le rapport peut être d'équivalence ou d'identité : la phrase proposée est comprise comme une expression nouvelle d'une idée familière. Exemple : « Les pires étudiants font les pasteurs les plus pieux. » — Réponse : « c'est la même chose que l'allégorie bien connue du moût qui fermente et du bon vin qui en sort (16). » Enfin l'idée apercevante n'est souvent que le fondement logique de celle qu'elle sert à interpréter. Et ce cas se subdivise ainsi : tantôt la seconde idée est distincte de la première, tantôt elle y est impliquée. Un exemple pour chacune de ces variétés. I. « La véracité conduit à la connaissance, mais elle n'est pas seule à y conduire. Comprenez-vous ? » — « Oui. Tout d'un coup, ah ! et une pensée rapide que je pourrais rendre ainsi : l'e-

reur sert aussi à la vérité ou : le mensonge doit servir aussi à la vérité. Dans cette proposition positive était contenue la compréhension de la négative. » II. « Parce que tu mens sur ce qui est, tu n'as point soif de ce qui doit être. » — « La compréhension totale m'a été donnée avec le mot *optimisme* (j'ai eu le concept d'abord, le mot est venu après). »

Pour comprendre une pensée, n'est-il pas nécessaire tout d'abord de la saisir comme un tout ? En d'autres termes, n'y aurait-il pas, avant l'intellection *définitive*, qui consiste dans le rapprochement de deux idées, une sorte d'intellection *préalable* consistant à concevoir dans son unité celle qu'il s'agit de comprendre ? « Tous nos procès-verbaux, dit Bühler, montrent avec une pleine clarté que l'impression caractéristique que le sujet a de comprendre se produit entre un tout et un autre tout (17). » Les sujets distinguent des degrés divers de profondeur dans la compréhension. « J'ai bien saisi, dit l'un d'eux, le sens superficiel; mais le sens plus profond, le sens propre de la phrase, je ne peux pas le trouver. » Le sens superficiel, c'est le sens total de la phrase en tant que phrase, la formule grammaticalement unifiée ou reconstituée. Ces deux stades de la compréhension apparaissent nettement quand nous achoppons à une phrase grammaticalement correcte, mais de sens incomplet. « Nous savons ce que la phrase réclame de nous, mais en même temps nous savons aussi que nous ne pouvons pas faire droit à ses exigences (18). » Ce sens préalable est d'ailleurs plus qu'une simple unité grammaticale, car le sens définitif peut y être en quelque façon représenté dans un concept dominateur, dans un mot particulièrement important et compris du sujet : c'est avant tout, semble-t-il, une ébauche, une esquisse d'un caractère essentiellement formel.

La compréhension que Bühler vient de décrire, ren-re, dit-il, dans ce qu'il a appelé plus haut la pensée ndirecte, puisqu'elle consiste à déterminer le sens d'une dée par son rapport logique avec une autre idée. N'y -t-il pas aussi une compréhension directe ? L'auteur roit pouvoir répondre affirmativement. Souvent, lors-u'il s'agit d'une idée simple, les sujets déclarent qu'ils ont comprise d'emblée, et qu'ils n'ont eu conscience le rien, sinon de savoir ce que la phrase voulait dire. 'intellection directe est particulièrement fréquente our les mots isolés. Cependant, même dans ce cas, la ompréhension indirecte n'est pas absolument excep-ionnelle. Après avoir rappelé le rôle, bien mis en évi-ence par Messer, de la conscience de sphère et qu'elle eut être un concept surordonné, coordonné, etc., Büh-er ajoute que le fait essentiel, négligé par son devan-ier, est ici la conscience du rapport logique qui relie e concept au terme à comprendre. « A quoi me sert-il u'au mot *beurre* le concept *aliment* ou une représen-ation visuelle me vienne à la conscience, si je ne sais as que et comment l'un se relie à l'autre ? Pour cela, n'est pas besoin, naturellement, d'un jugement pro-rement dit : « le beurre est un aliment », mais seule-ent d'un simple rapport logique de conscience (20). »

Ces observations sont fort justes, mais les expressions e *compréhension directe* et de *compréhension indirecte* ous semblent assez impropres. La distinction établie i par Bühler se présente avec une autre signification ue celle qu'il a faite, dans le précédent article, entre la ensée directe et la pensée indirecte. Celle-ci se ramène n somme à l'opposition de la pensée concrète et de la ensée abstraite, et celle-là à l'opposition de l'intuition t de la pensée discursive. Il y a là deux points de vue ès différents l'un de l'autre, car la compréhension nmédiate ou intuitive d'un terme général, pour directe

qu'elle nous paraisse, a pourtant le même contenu re
lationnel que la compréhension médiate ou discursive
les deux phénomènes diffèrent l'un de l'autre par leu
structure et comme faits de conscience, mais non poin
par leur contenu.

L'article de Bühler s'achève par quelques observa
tions relatives à ce qu'il appelle le changement de com
préhension. Cette dernière partie de son travail ne nou
semble pas d'une portée aussi haute que les précéden
tes. Cependant des indications intéressantes s'y trouven
encore. Nous apprenons, par exemple, qu'un mot suffi
parfois à orienter le processus d'interprétation dans un
direction nouvelle, ce qui tendrait à prouver que, si l
compréhension définitive implique une appréhensio
préalable de la phrase dans sa totalité ou dans son unit
formelle, cette première synthèse est elle-même condi
tionnée par une sorte d'accentuation, dans la conscienc
attentive, de certains éléments privilégiés. C'est ce qu
ressort plus nettement encore des expériences sur l
mémoire intellectuelle, notamment de celles où il s'agi
de reconstituer une phrase à partir d'un mot pri
comme inducteur. Fort suggestives encore ces remar
ques que des significations multiples peuvent être si
multanément présentes à l'esprit, et que nous pouvon
savoir qu'elles sont deux ou plusieurs avant de savoi
ce qu'elles sont : on voit par là, une fois de plus, d
quelles anticipations le sentiment ou l'intuition es
capable, et que les notions et les systèmes peuven
exister en nous à l'état de syncrétisme, avant d'êtr
développés par la pensée discursive.

*
* *

Nous ne saurions examiner tout au long les recher-
ches de Bühler sur *les souvenirs de pensées.* Surchar-

gées de faits, bourrées de documents, elles se rattachent au problème de la mémoire plus qu'au problème de la pensée. Nous n'en traiterons avec quelques détails que dans la mesure où elles complètent et confirment les précédentes analyses de la compréhension, et nous nous bornerons à indiquer quelles suggestions s'en dégagent, selon nous, concernant l'important problème des rapports de la mémoire et de la pensée.

On sait déjà que ces recherches comportent une double série d'épreuves : d'abord des épreuves de mémorisation, où il s'agit, pour les sujets, de fixer et en même temps de comprendre des pensées ou des couples de pensées; puis des épreuves de rappel, où il leur faut reproduire une de ces pensées à partir d'un de ses fragments, d'un mot isolé par exemple, ou un membre d'un couple sur la présentation de l'autre. On pourrait s'attendre à ce que l'automatisme joue dans ce rappel un rôle prépondérant. En réalité, la pensée, en l'espèce l'intellection, y contribue pour une part au moins égale à celle de l'association. La pensée et la mémoire s'y prêtent un mutuel concours : tantôt c'est le souvenir qui aide à comprendre la pensée inductrice, tantôt c'est la compréhension de la pensée inductrice qui aide à retrouver le souvenir. Il peut arriver aussi que les deux activités se développent séparément et parallèlement, et même qu'elles se contrecarrent (54). D'autres variantes tiennent à la nature du souvenir restauré : c'est tantôt la formule verbale, tantôt la pensée comprise et informulée qui reparaît la première dans le souvenir; le premier cas présente un caractère plus mécanique que le second; cependant, il s'est produit, d'ailleurs exceptionnellement, dans ces expériences, des associations, c'est-à-dire des reproductions tout automatiques, de pensées proprement dites.

A ne considérer que les cas où collaborent l'intellec-

tion et la mémoire, on voit qu'entre eux, la différen réside principalement dans le « montage » du suje Là où la compréhension est facilitée par le souveni par exemple dans les épreuves analogiques, il n'est p nécessaire qu'intervienne une direction vers le passé la pensée s'oriente vers un acte d'intellection dai lequel le souvenir joue seulement le rôle d'un moye Exemple : « Un voleur avisé garde sa demeure nette Le sujet, à qui cette pensée est présentée, se rappel une pensée antérieure : « Où le renard a son gîte, ne pille pas ». Cette phrase l'aide à comprendre l première qui lui avait semblé d'abord ambiguë, à caus du mot *net* (*rein*) qui peut signifier propre ou pur (54

Là où c'est la compréhension qui facilite le souveni par exemple dans les épreuves où il s'agit de reconst tuer une pensée à partir d'un mot, le phénomène initi est une *direction vers le passé,* vers une situation ant rieurement vécue ou, du moins, vers un « milieu » vers un « cercle » d'idées. « Je savais, dit un sujet, qu cela appartenait à un cercle d'idées déterminé ». I faut bien, sans doute, que le mot inducteur soit com pris; mais on ne s'arrête pas sur la signification tro pauvre de ce mot; on « pense plus loin » (*man denk weiter*), on cherche « à se frayer un chemin ». Sau erreur, il faut entendre par là que l'esprit est dirig dans ce cas vers un souvenir, la compréhension n'étan qu'un moyen. Exemple : « Racines amères » — « L travail a des racines amères, mais des fruits doux. — Au premier moment, j'avais pris « racines amères » a sens littéral, rien n'est venu. Puis, j'ai pris cela d'un façon imagée, et ainsi j'ai trouvé la phrase (57) ».

L'idée dominante du précédent article était cell d'une connexion ou d'un enchaînement; la notion cen trale de cette nouvelle recherche est plutôt celle d'un *direction de la pensée :* direction vers le passé ou ver

une situation antérieure ou vers une certaine sphère d'idées ou vers une certaine idée; direction subjective, quand l'esprit s'oriente vers un souvenir dont subsiste dans la conscience l'impression vague et pourtant dans une certaine mesure localisée; objective, quand il s'oriente vers un contenu ou vers un objet extrinsèquement déterminé par son rapport logique avec le contenu de la pensée inductrice; à la fois subjective et objective, quand le souvenir cherché est déterminé en même temps comme moment de la conscience et comme élément du savoir. Dans l'exemple suivant, la direction initiale est subjective : « Vilain » . — « Oignez vilain, il vous poindra, poignez vilain, il vous oindra. — J'ai eu immédiatement l'impression que j'avais entendu quelque chose là-dessus. Courte réflexion où il y avait la conscience que j'avais eu affaire au mot *vilain,* qu'il y avait une antithèse à tirer au clair (63) ». D'autres observations signalent au contraire très nettement une direction originelle vers l'objet. « L'organisation du travail ». — « J'ai eu immédiatement la notion qu'il y avait là quelque chose qui concernait l'activité technique de la science (63) ». Et plus loin : « J'ai eu, dit un sujet, dans un éclair, l'impression très vive d'un contraste avec une pensée précédente (68) ».

Cette direction, que, pour notre part, nous appellerions une *intention,* comment agit-elle ? Bühler ne le dit pas et se borne à décrire les faits conscients qui s'insèrent entre ce point de départ et le résultat. Il distingue, en dehors du rappel purement automatique (88), deux grandes formes de remémoration qu'il désigne par les lettres *a* et *b.* Dans le processus *a,* le sujet se sent dirigé vers un état de conscience antérieur, vers une pensée dont il ne sait rien encore sinon qu'elle lui a déjà été donnée : c'est la conscience d'une possibilité, précisée parfois, d'une façon également subjective, par

le souvenir d'avoir compris ou de n'avoir pas compris cette pensée, d'avoir éprouvé, en la lisant, un sentiment de plaisir ou de mécontentement, etc... Puis le sujet se remet dans l'état d'esprit où il se trouvait à ce moment il le revit réellement, et la pensée reparaît avec les mots qui l'expriment. Il est remarquable que ceux-ci semblent venir d'eux-mêmes, et qu'il n'y a qu'à laisser la phrase se dérouler (79-82). Dans le processus *b*, le sujet a d'abord une idée de ce qu'il cherche, une direction objective de pensée, le souvenir vient ensuite, et l'expression en dernier lieu. Mais le souvenir peut se former soit par composition, soit par détermination. Par *composition,* lorsque deux fragments de pensée, séparés d'abord, se rejoignent pour constituer une pensée unique : par exemple, ayant à retrouver à partir du mot *nécessité* cette pensée que « la nécessité et le travail qu'elle engendre sont partout des facteurs de la culture », un sujet se rappelle d'abord ces deux idées séparées que « la nécessité est un facteur de culture » et qu'« elle engendre le travail », puis il les fond dans une seule idée avant d'avoir les mots qui l'expriment Par *détermination,* lorsque le processus débute par un souvenir vague qui se précise ensuite, par une relation par exemple, par l'idée d'un rapport de ressemblance ou de contraste entre deux pensées qui ne sont pas présentes ou dont l'une au moins fait défaut et que l'on retrouve justement au moyen de ce rapport (78 et 83) : ce phénomène a été trop souvent décrit pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter davantage. Quant à la seconde phase du processus, l'élocution, elle requiert souvent ici un effort spécial de découverte et de construction, une intention verbale, un schéma syntactique.

Si nous essayons maintenant d'interpréter librement et pour notre propre compte ces résultats, il nous semble qu'ils ne se comprennent bien que lorsqu'on fait en

chacun d'eux la part de ce qui revient à la mémoire et à la pensée. Le premier processus est un processus de *rédintégration* ou de *totalisation*, et la pensée n'y intervient, dans l'intention initiale, que pour reconnaître l'action du souvenir ou de la tendance reproductrice, l'amener au premier plan et s'effacer devant elle. Dans le processus *b*, c'est encore la rédintégration qui est le facteur essentiel, lorsque le souvenir se constitue par composition : une idée suggère une autre idée en vertu d'une association préalable, et le rôle de la pensée se borne à les unir. Il en est tout autrement dans la détermination : ici, c'est un rapport qui entraîne l'évocation en définissant logiquement, bien que d'une façon extrinsèque, le contenu à découvrir et en facilitant ainsi le jeu d'une tendance reproductrice (1) : on se trouve ici en présence d'un phénomène de *pensée*. Parfois même on saisit sur le vif le moment où l'action du souvenir se substitue ou se superpose à celle de la pensée; il semble du moins que ce soit le cas dans cette curieuse observation d'un sujet : « J'ai eu aussitôt de moi-même une direction vers quelque chose comme cela (la pensée retrouvée); mais je ne me suis pas du tout cru capable d'en décider de moi-même; j'avais conscience que c'était l'affaire de la mémoire (83) ». N'est-ce pas aussi un acte de pensée, d'une pensée qu'il faudrait appeler *verbale*, qui prépare l'élocution, là où les mots ne se présentent pas d'eux-mêmes, mais viennent s'insérer dans un schéma syntactique ou se prendre, comme dit un sujet, dans une sorte de filet que l'esprit tient tout prêt à les recevoir ? Comme les rapports logiques dirigent l'évocation des idées, les rapports grammaticaux dirigent l'évocation des mots.

(1) Cf. Michotte et Ransy — *Contribution à l'étude de la mémoire logique. Ann. de l'Institut Supérieur de Philo. de Louvain.* I. 1912, p. 48-57.

Il resterait maintenant à se demander d'où viennent ces rapports eux-mêmes, et s'ils sont introduits par un phénomène de totalisation ou par un facteur d'une tout autre nature. En ce qui concerne les expériences de Bühler, la réponse n'est guère douteuse : ils sont évidemment ramenés à la conscience, le plus souvent, par rédintégration. Mais en est-il de même dans l'idéation courante ? Bühler ne s'est pas posé cette question, à laquelle, pourtant, on peut trouver, dans ses curieuses expériences sur le rappel des pensées analogues, les éléments d'une solution. Car, d'une part, il apparaît nettement que, lorsque le sujet, à l'énoncé d'une phrase, se remémore une phrase analogue d'une autre série et qui n'a point dans cette série le même rang que la première dans la sienne, la contiguïté n'est pour rien dans ce rappel. Et, d'autre part, il nous est interdit de supposer que le sujet parcoure rapidement et par conséquent totalise la série à laquelle appartient le souvenir cherché, pour y trouver l'équivalent de l'idée qu'on lui propose. Bühler nie formellement que cela soit possible, et il ajoute qu'il a pris la précaution d'introduire dans les séries inductrices des pensées qui n'ont pas leur analogue dans les séries de rappel; lorsque le sujet tombe sur l'une de ces pensées, il ne dit pas : « Je n'ai rien trouvé dans la première série », mais simplement : « Cela ne m'a rien rappelé » (37). Ces expériences manifestent donc bien la *puissance évocatrice de l'analogie*. Dira-t-on que, cette puissance, l'analogie la possède au même titre que les autres relations ? Il nous semble, au contraire, qu'elle jouit, parmi toutes les relations, d'un rôle privilégié : les autres rapports ont une influence informative et sélective, l'analogie possède seule une action directement évocatrice. Les représentations et les notions sont amenées à la conscience soit *par un processus asso-*

ciatif de mémoire, soit *par un processus analogique de pensée.*

C'est encore l'analogie qui, dans l'idéation et même dans la perception, suscite à point nommé, pour organiser une matière, un contenu sensoriel, affectif ou intellectuel, la forme qui justement lui convient. Des situations, des impressions *du même genre* appellent, pour se développer ou pour s'exprimer, les mêmes rapports, les mêmes schèmes logiques ou grammaticaux. Et ce fait se comprend fort bien, si l'on admet — ce que nous avons tenté d'établir ailleurs (1) — que les schèmes fonctionnent par le même mécanisme qu'ils se sont formés. Les schèmes sont des habitudes mentales, créées par une intégration d'états de conscience semblables, et qui continuent, une fois parvenues à la pleine maturité, à s'intégrer à des incitations semblables.

Mais Bühler s'est interdit de toucher au problème génétique de la pensée. Tout, dans ses recherches comme dans celles de ses devanciers, nous conduit à l'idée que les rapports sont des principes psychologiques actifs. Et, cependant, cette idée, nulle part ils ne l'ont réellement formulée. Ces psychologues, auxquels on a bien injustement reproché d'être des métaphysiciens, se sont volontairement cantonnés dans la description des faits et se sont constamment gardés de toute interprétation dépassant les procès-verbaux de leurs expériences. En cela consistent à la fois, nous allons le voir, leur force et leur faiblesse.

(1) *La Pensée Conceptuelle.*

CONCLUSION

Il nous reste maintenant à récapituler les découvertes nombreuses et si variées de Watt, de Messer et de ühler, et à en montrer une fois de plus l'importance. ais il nous faut auparavant revenir encore sur la éthode qu'ils ont constamment et si ingénieusement atiquée. Bien qu'elle semble se justifier très suffisam- ent par les résultats obtenus, elle a suscité de divers tés, notamment de la part du psychologue allemand undt, des critiques acerbes contre lesquelles il impor- de la défendre.

I. La méthode

On a vu quels perfectionnements Bühler a apportés la méthode d'introspection expérimentale. C'est ce- ndant contre les expériences de Bühler que sont di- gées tout particulièrement les attaques de Wundt (1). les qualifie durement de « semblants d'expérience » *heinexperimente*) et leur conteste toute valeur ientifique. Selon Wundt, une bonne expérience doit aliser ces quatre conditions : 1) l'observateur doit e en mesure de noter exactement lui-même le début processus qu'il doit observer; 2) il doit pouvoir

1) *Psychol. Stud.* III (4). P. 301-360.

suivre les faits avec une attention concentrée; 3) il fa qu'on puisse renouveler l'expérience; 4) il faut qu puisse en varier les conditions. Aucune de ces règ n'aurait été appliquée dans les recherches de Wu bourg : 1) c'est l'expérimentateur, non l'observate qui détermine l'apparition des phénomènes; 2) sujet, absorbé par un travail intellectuel difficile, saurait se dédoubler pour en suivre les différen phases; 3) l'expérience ne peut pas être renouvel parce que la même question ne peut pas être po deux fois; d'ailleurs l'expérimentateur n'est pas à mê de prévoir les états de conscience du sujet, parce q ces états varient sans cesse, et qu'aux pensées qu'on suggère se mêlent sans cesse en un indéchiffrable ma ma toute sorte de souvenirs; 4) c'est encore la co plexité des phénomènes qui empêche de leur appliq la méthode des variations concomitantes : on peut b modifier à volonté les conditions extérieures de l'ex rience, mais non point les conditions intérieures psychologiques, qui, seules, importent.

Il est assez curieux de trouver sous la plume d psychologue tel que Wundt, des objections dont c taines pourraient s'étendre à d'autres études introsp tives que celle des phénomènes de pensée et qui tend par conséquent à ruiner, non pas seulement les trava de Messer et de Bühler, mais toute science des fa psychologiques comme tels. Observons d'abord qu'el n'ont pas toutes la même portée. Les deux premiè proviennent d'une pseudo-exigence de méthode qui c siste à vouloir imposer à la psychologie expériment toutes les conditions de l'expérience physique, com s'il ne pouvait y avoir place dans la première p d'autres procédés que ceux qu'emploie la seconde. l deux autres, fondées en leur principe, manquent l but : les règles qu'elles posent *doivent* bien s'appliq

toute espèce de recherche expérimentale; mais nos sychologues les ont *en fait* observées. Dans sa *Réponse ux critiques de Wundt* (1), dont nous nous inspirerons ans nous astreindre à en reproduire le détail, Bühler fort bien montré que ses recherches réalisent la double ondition, justement posée par le psychologue de Leipig, d'une reproduction et d'une variation possibles des bservations.

La première objection serait assez forte si l'expériaentateur était incapable de rien prévoir des états de onscience que sa question provoquera chez le sujet t si celui-ci ne participait à l'expérience que d'une aanière tout à fait passive. Nous reviendrons tout à heure sur le premier point. Pour ce qui est du second, appelons d'abord que, dans ces recherches, les sujets taient pour la plupart des psychologues connus, 'excellents observateurs, et qu'ils apportaient à l'orgaisateur des expériences le plus actif des concours : 'est là une des caractéristiques de ces travaux et ce ui les distingue en particulier de ceux, à d'autres égards imilaires, d'Alfred Binet. Comme le dit Bühler, l'expéimentateur imagine les épreuves, il amène le sujet vec des intentions et des suppositions déterminées evant le fait à observer; mais, à ce moment, il ferme es propres yeux et cherche à voir avec ceux de son ujet, de son sujet qui ne sait rien de ses conjectures itimes et qui contemple, libre de préjugés, un objet ouveau pour lui. Mais, selon Wundt, ce sujet se trouerait placé dans des conditions d'observation aussi éfavorables que possible : d'abord, parce que, dérouté ar la question posée, il devrait aborder un travail itellectuel considérable, « à un moment où ses pensées ont probablement dirigées dans une tout autre voie »,

(1) *Archiv f. die ges. Psych.* 12. 1908, p. 93-122.

et l'accomplir « sous l'influence perturbatrice de surprise »; en outre, parce qu'il serait gêné par la pr sence de l'expérimentateur, qui, montre en main, volo tairement ou involontairement, l'inviterait à se hâte Ce sont là, répond Bühler, des vues *a priori* démenti par les faits. Les déclarations des observateurs so formelles : Külpe affirme que ses pensées lui vienne aussi naturellement, dans ces expériences, que da l'accomplissement d'une tâche quotidienne; Dürr, qu se trouve, pendant tout le cours des épreuves, dans u état particulier d'excitation intellectuelle, et qu'il r ressent ensuite nulle fatigue. On ne voit pas, au surplu pourquoi les sujets éprouveraient, à l'énoncé de la tâch tant de surprise : ils sont invités à l'avance à s'y ten prêts et, s'ils ne connaissent pas la teneur de la questi spéciale qui leur sera posée, ils savent du moins à qu *genre* de questions ils doivent s'attendre; ils so « montés » pour une certaine catégorie de réactio ce qui veut dire que le cours de leur pensée est orien dans un certain sens.

La seconde critique part d'une conception erronée l'observation intérieure. En parlant d'un dédoubleme de la conscience, Wundt semble entendre que les suje poursuivent simultanément deux tâches : d'abord, cel qui est imposée par le test, en second lieu, l'observati attentive de leurs états de conscience au cours du tr vail intellectuel. Si l'expression « redoubler d'atte tion », dit-il, désigne non pas une simple augmentati d'intensité, mais une double direction de l'attentio « ce redoublement ne se produit ni dans le rêve, dans la conscience éveillée, et d'autant moins en cel ci que l'attention est plus tendue sur les processus ps chiques que nous devons observer ». C'est, comme rappelle Bühler, le fameux argument d'Auguste Com contre l'introspection des phénomènes de pensée;

dirait que, comme Auguste Comte, Wundt prend à la lettre une expression qui n'est qu'une métaphore : la conscience n'est point partagée, dans l'observation intérieure, entre deux courants de pensée dont l'un consiste, par exemple, à sentir, à juger et à raisonner, et l'autre à s'observer dans le temps même qu'on sent, juge et raisonne. L'introspection est, au vrai, une rétrospection fondée sur la mémoire et, plus particulièrement dans lès expériences de Watt, de Messer et de Bühler, sur la *mémoire immédiate,* c'est-à-dire sur la propriété que possèdent les états de conscience, après leur apparition et durant un laps de temps plus ou moins court, de pouvoir se reproduire très facilement et avec une très grande netteté. Volontiers ajouterions-nous que cet examen n'implique même pas une résurrection intégrale des états à observer : tout se passe comme si ces états étaient encore présents à notre esprit, et nous en faisons apparaître, au gré de nos intentions, les aspects ou les caractères qui nous intéressent.

Mais est-il vrai que l'organisateur de l'expérience ne soit en mesure ni de reproduire les faits observés, ni de leur appliquer la méthode des variations concomitantes ? Ces objections, si elles étaient justifiées, seraient beaucoup plus graves, car il est évident que, quelques différences qu'il y ait entre l'observation intérieure et l'observation externe, un contrôle est nécessaire dans l'une comme dans l'autre, aussi bien pour établir avec certitude les faits observés que pour vérifier les hypothèses. Or, on ne peut établir un fait que si l'on est capable d'en provoquer à volonté la réapparition, et la vérification d'une hypothèse implique la possibilité de le faire varier entre certaines limites et d'une façon déterminée. Cette double condition serait irréalisable dans l'étude des faits de pensée, car, si soigneusement que l'expérimentateur ait dressé le plan

de ses expériences, il ne peut prévoir exactement et avec certitude les états de conscience de ses sujets, et, d'autre part, les sujets n'ayant pas été mis dans la confidence de son dessein, celui-ci reste pour eux lettre morte.

Sur ce point encore, les faits s'inscrivent en faux contre les allégations de Wundt. Bühler rappelle quelques-unes des idées directrices qui ont présidé à l'organisation de ses expériences : quels sont les rapports de la pensée avec la parole intérieure ? Existe-t-il une pensée sans images ? Quels sont les différents types de pensées et de quels éléments la pensée se compose-t-elle ? Il n'est aucun de ces problèmes qui soit resté sans réponse et sur lequel les procès-verbaux ne fournissent un grand nombre de renseignements concordants et, par conséquent, au fond *identiques*. Il n'est pas non plus d'expérience dont Bühler n'ait pu faire *varier* les résultats, en modifiant la question spéciale qui détermine ou contribue à déterminer l'idéation du sujet : certaines tâches sont de nature à susciter des images plutôt que des pensées pures, d'autres à faire surgir le souvenir d'un concept utilisé en des expériences antérieures plutôt qu'une réflexion sur le sens général de l'idée. Comment nier après cela qu'il s'établisse un contact intime et étroit entre l'expérimentateur et les sujets ? On ne saurait trop répéter que la pensée de ces derniers est orientée dans un sens défini, d'abord par l'avertissement qui leur est donné avant l'expérience, ensuite par la similarité des épreuves à l'intérieur de chaque série. C'est sur la fermeté et la constance de cette orientation ou de ce montage en même temps que sur la nature de la tâche que l'expérimentateur fonde ses prévisions. Sans doute, le processus intellectuel se détermine, non seulement en fonction de la question posée, mais par l'apport en grande partie

personnel de la mémoire. Mais les souvenirs individuels ne fusionnent pas toujours avec les éléments nouveaux ou impersonnels qui constituent le fond de l'idéation; ils peuvent être reconnus comme tels ou, du moins, analysés et décrits; ils représentent, sinon dans leur teneur concrète, qui varie évidemment selon les individus, du moins par le mode général de leur apparition et de leur action, une condition assignable et prévue du processus de pensée.

D'ailleurs — et c'est là le fond du débat, — cette prévision *limitée* suffit à rendre possibles une reproduction et une variation méthodique de l'expérience. La répétition d'une observation n'implique pas la restauration intégrale du phénomène à observer, car l'observation ne porte pas sur *tout* le phénomène, mais sur des *formes générales* ou des *constantes,* qui peuvent se trouver mêlées à des circonstances très diverses. Même dans le monde extérieur, s'il n'est pas théoriquement impossible, il est en tous cas infiniment peu probable qu'un fait se produise deux fois identiquement : le physicien et le chimiste réalisent artificiellement et approximativement, dans leur laboratoire, des identités de cette sorte; jamais le physiologiste, et nul ne conteste cependant la légitimité de ses expériences. Toute observation comporte une abstraction : parmi les détails négligés, certains s'avèrent accidentels et accessoires, dans la multitude des faits observés, par leur diversité même et par le fait qu'elle ne change rien à la forme générale du phénomène; d'autres peuvent avoir un rôle, qu'on découvrira en imaginant et en exécutant de nouvelles expériences.

Selon la juste remarque de Bühler, dans les recherches expérimentales qui ont été faites sur la mémorisation et sur l'association — et il est assez piquant de constater que Wundt a participé à certaines d'entre

elles, — on opère sur un matériel de mots ou de phrase: des plus variés, et personne ne s'est jamais avisé d(prétendre que la valeur des expériences en fût com promise. Pourquoi en serait-il autrement lorsqu'il s'agi du jugement ou de la pensée en général ? Etudie-t-on par exemple, de quelle façon l'esprit établit des rela tions ? Supposons, dit Bühler, qu'une pensée ait eu pou: objet le rapport de César et de Napoléon; il faudrait d'après Wundt, que la pensée renouvelée eût égalemen pour termes César et Napoléon. Mais qui ne voit que l: psychologie se propose d'étudier ici un mécanisme intel lectuel dans la mesure où il est indépendant des conte nus singuliers sur lesquels la pensée opère ? Ce qu'o veut observer, c'est quelque chose d'*abstrait*, et rien n s'oppose à ce qu'on le reproduise comme tel identique ment, ni à ce qu'on lui applique, pour former ou véri fier une hypothèse, ou simplement en vue d'une déter mination plus précise, la méthode des variations con comitantes.

On voit bien que l'introspection expérimentale dif fère par certains côtés de l'expérimentation physique – il fallait au surplus s'y attendre, — mais non pas qu'ell contrevienne aux règles de l'expérience scientifique e général. Que, maintenant, Wundt reproche à Bühle: en particulier d'avoir abordé l'étude des processus in tellectuels de l'espèce la plus complexe avant celle de processus plus simples qui entrent dans la compositio des premiers, cette critique nous paraît secondaire e négligeable. D'abord, ces processus plus simples, l: compréhension des mots par exemple, d'autres avan Bühler, Watt et Messer entre autres, ont porté sur eu: leur investigation. En outre, la soi-disant complexité de phénomènes proprement intellectuels n'est peut-être comme le dit Bühler, qu'un préjugé sensualiste, qui a s source dans l'hypothèse d'une pensée condensant en u

acte unique toute une suite d'images. Enfin, lorsque Wundt oppose à l'introspection systématique la méthode objective, seule capable à ses yeux d'atteindre les phénomènes psychiques supérieurs, Bühler n'a pas tout à fait tort de mettre en parallèle les résultats qu'il a obtenus par la première avec les médiocres découvertes auxquelles l'application de la seconde a conduit Ribot, par exemple, dans son *Enquête sur les idées générales* (1).

Si les expériences de Watt, de Messer et de Bühler ne nous donnent pas une entière satisfaction, la faute n'en est point à la méthode qu'ils ont pratiquée, car il n'en est aucune qui soit capable de nous procurer une vision plus directe et plus complète de la réalité psychique. Leur seul tort — mais est-il sûr que c'en soit un? — est de l'avoir pratiquée exclusivement. On ne peut pas reprocher aux psychologues de Wurzbourg d'avoir fait des « semblants d'expérience »; nous leur reprocherions plutôt de n'avoir fait que des expériences, d'avoir cru que la description des faits peut tenir lieu d'explication, et qu'il suffit, pour atteindre l'intelligence, de retrouver par une observation de plus en plus poussée, sous les broderies de l'imagination, la trame subtile des pensées. Bühler n'est pas loin d'admettre que tous les problèmes psychologiques peuvent être résolus par le seul secours de l'introspection, « en amenant au point lumineux de la conscience les faits qui se dérobent à l'observation vulgaire ». Mais pouvons-nous prendre conscience de tous les éléments d'un acte intellectuel, et suffit-il d'en prendre conscience pour saisir le mécanisme de l'intelligence ? Nos actes, y compris nos actes intellectuels, se déterminent par des tendances, et celles-ci par notre expérience antérieure, par ce passé

(1) *Rev. phil.*, XXXII. P. 376-388.

dans lequel le présent psychologique plonge ses racines et qui, sauf lorsqu'il est pris lui-même pour objet de contemplation intérieure, se manifeste à la conscience sinon exclusivement, du moins principalement par l'empreinte dont il marque nos pensées actuelles. La causalité psychologique ne tombe pas ou elle ne tombe qu'en partie sous l'observation intérieure : il faut, pour la déceler, construire des hypothèses et les confronter ensuite avec les faits. Et il est probable que, ces hypothèses, seule, peut les suggérer la méthode génétique à laquelle les psychologues de Wurzbourg se sont interdit de recourir.

II. Les résultats

Pour apprécier les résultats, il importe d'abord de les classer. Reprenons la division que nous indiquions au début de ce travail, et demandons-nous quelle contribution ils fournissent à ces trois problèmes : 1) Quels sont les rapports de la pensée avec l'image ? 2) Qu'est-ce que la pensée comme fait de conscience et de quels éléments se compose-t-elle ? 3) Qu'est-ce que la pensée comme activité ?

*

* *

D'abord, existe-t-il une pensée *pure*, c'est-à-dire dépouillée de tout élément sensible, vide d'images, vide de mots ? Messer et Bühler répondent catégoriquement oui. Les attitudes mentales, sur lesquelles Watt ne s'est guère attardé (la tâche, l'*Aufgabe* ne rentre dans cette catégorie de phénomènes que sous une de ses formes) sont, pour Messer, des états de conscience sans images et sans paroles, et l'on sait quel rôle elles jouent dans

la compréhension et dans le jugement. Peut-être ne sont-elles à ses yeux que des états instables et transitoires se trouvant au point de départ d'un développement qui aboutit à des images d'objets ou de mots. Chez Bühler, au contraire, les pensées, et parmi elles, les pensées pures, sont les parties substantives, les véritables supports de l'idéation. A elles, cette précision, cette netteté, cette consistance grâce auxquelles elles peuvent former des enchaînements solides et continus, et qui manquent le plus souvent aux images dans le travail intellectuel.

Là où les images apparaissent, dans quels rapports se trouvent-elles à l'égard des pensées ? Sans doute, certaines d'entre elles possèdent une relative indépendance, elles peuvent surgir dans l'idéation sans y être amenées par les exigences de la tâche à accomplir ou du problème à résoudre, par la seule vertu d'une tendance reproductrice. Nous avons même vu que, dans certaines expériences de Bühler et, plus encore, de Messer et de Watt, la pensée est introduite par l'image et a en elle ses fondations. Mais ce n'est pas, tant s'en faut, la règle. Watt a montré que, pour la plupart, les images dépendent par leur nature, leur degré de vivacité et l'ordre dans lequel elles se succèdent, de la tâche ou des tâches, par conséquent des *éléments logiques* qui dirigent la pensée. Elles font défaut dans l'accomplissement des tâches aisées, elles ne se développent que dans la mesure et sous la forme où elles représentent le mieux une idée, et c'est pourquoi elles sont si souvent inachevées, indéterminées, de caractère symbolique. Certains sujets de Messer ont même noté avec beaucoup de finesse les phases du processus par lequel l'image se développe : c'est d'abord, on s'en souvient, une attitude de conscience, une intention parfois toute conceptuelle, puis une direction d'extériorisation, enfin l'image

elle-même, au début indéterminée, et qui se précise en conformité avec les exigences de la pensée. L'observation semble retrouver ainsi la notion kantienne du schématisme. Et n'est-ce pas encore aux schèmes de Kant que nous songeons, lorsque Bühler nous décrit cette « conscience de règle » qui n'est souvent que la notion d'une méthode pour construire des figures ou des phrases ? Le travail de l'intelligence ne se réduit pas à un mécanisme d'images; il serait beaucoup plus exact de dire qu'il détermine ou contribue à déterminer l'apparition des images, leur forme, leur nature. De toute façon, il a ses lois propres : si les psychologues de Wurzbourg n'ont pas établi ces lois avec précision, du moins est-il impossible à quiconque a lu de près leurs travaux de se dérober à la conviction qu'elles existent, et que, même, elles peuvent être expérimentalement établies.

En revanche, l'idée d'une pensée sans images nous paraît beaucoup plus discutable. Lorsque Wundt reproche à Bühler de réintroduire en psychologie la notion scolastique de l'*acte pur*, il n'y a pas lieu, sans doute, de s'effrayer outre mesure : il ne suffit pas, pour condamner une conception, qu'elle remonte au Moyen-Age ou au-delà; il faudrait plutôt se réjouir que l'expérience lui fournisse une confirmation. Nous ne sommes pas non plus très touché de cette autre objection, pourtant plus forte, que Bühler confond le champ de la conscience avec le champ de l'attention, que des images ont pu bien des fois se produire, sans que les sujets, absorbés par leur tâche, les aient remarquées. Le fait est incontestable : Binet lui-même a constaté que souvent, dans la lecture en particulier, des images se forment à l'arrière-plan de la conscience et ne sont remarquées et retenues que lorsque des circonstances accidentelles attirent sur elles notre attention. Mais, si ces images sont demeurées latentes, on a le droit de supposer

qu'elles étaient des phénomènes accessoires, d'importance tout à fait secondaire, et ce qui autorise encore à le croire, c'est que le même sujet qui garde un souvenir très net et très exact de l'enchaînement de ses pensées ne se souvient pas la plupart du temps d'avoir eu des images.

On peut faire une réponse analogue aux psychologues qui, comme Titchener, opposant leur propre expérience à celle des partisans de la pensée pure, soutiennent que des sensations organiques ou kinesthésiques se produisent toujours pendant le travail intellectuel, et que, par conséquent, la conscience n'est jamais vide d'éléments sensibles. On peut l'admettre sans croire pour autant que ces sensations fassent partie de l'enchaînement objectif ou subjectif de nos pensées. Elles sont des concomitants de l'acte intellectuel, non ses composantes. On ne saurait comprendre davantage qu'elles se transforment en pensées, ou qu'elles produisent des pensées.

Il reste cependant que la notion d'une pensée pure est assez énigmatique. On ne voit pas en effet que la conscience puisse avoir d'autre contenu que des images et des rapports. Or comment penser des rapports sans se représenter leurs termes, et ces termes ne sont-ils pas toujours des images ou des fragments d'images ? Bien plus, à supposer que les rapports puissent être conçus indépendamment de leurs termes, ne faut-il pas, pour les penser eux-mêmes, se les représenter dans une image ? Exception faite pour les rapports de ressemblance et de différence, les rapports logiques aussi bien que les rapports temporels et spatiaux ne sont pensables que dans un schéma visuel; tous semblent requérir un minimum de figuration, directe pour les uns, symbolique pour les autres.

Mais comment concilier ces remarques avec l'affirmation si catégorique des sujets de Messer et de Bühler

qu'il existe une pensée sans images ? On ne le peut, notre avis, qu'à la condition de distinguer dans une pei sée deux choses : sa *structure* et son *contenu.* Elle pour contenu des éléments sensibles ou des élémen relationnels ou des uns et des autres à la fois. Quant sa structure, ce n'est autre chose que la façon dont noı prenons conscience de ce contenu. Or ce dernier peı être ou bien conscient, ou bien présent à l'esprit et nc conscient, ou bien virtuel, c'est-à-dire ni conscient ı présent. De ce que le contenu ou l'objet d'une pens n'est pas actuellement conscient, il ne suit pas que cet pensée soit elle-même virtuelle, car la question est ju tement de savoir s'il n'existe pas une conscience du l tent ou du possible comme tels. Les recherches de Me ser et de Bühler permettent de trancher cette questio par l'affirmative. La compréhension implicite d'un m est la pensée d'un contenu qui n'est pas actuellemeı conscient, mais ou bien simplement possible, ou bieı lorsqu'il suffit d'un petit effort pour le faire apparaîtr présent à l'esprit. Les états de conscience, puremeı formels en apparence, si riches de matière en réalit que Bühler a décrits sous le nom d'intentions ont u contenu qui n'est pas non plus conscient, et qui es cependant plus qu'une simple possibilité, puisque le sujets sauront reconnaître, quand ces états se dévelop peront, les éléments qu'ils comportaient réellement.

Et maintenant, on voit que le problème de la pensé sans images admet non pas une, mais deux solution: S'agit-il des attitudes de la conscience, des sentiment intellectuels, des « intentions » de Bühler ? Elles son dénuées de tout élément sensible, mais c'est parc qu'elles sont dénuées aussi de tout contenu *actuelle ment conscient.* Messer et Bühler diront que ce conten s'y trouve à l'état d'enveloppement ou de concentration seulement, il ne faut pas perdre de vue que ces expres

ions, si commodes soient-elles, sont en réalité des métaphores, sous lesquelles se cache ce fait d'observation très simple : une impression qualitativement déterminée, mais dénuée en apparence de tout contenu sensible ou autre, cède la place, dès que l'attention s'y prête, à des éléments distincts que nous n'avions pas aperçus en elle et que nous reconnaissons pourtant comme ses éléments, comme son contenu propre. — S'agit-il maintenant de la pensée analysée, développée ? On accordera difficilement aux psychologues de Wurzbourg que des images objectives ou verbales, aussi fragmentaires, aussi indéterminées et d'un caractère aussi symbolique qu'on voudra, fassent ici entièrement défaut. En revanche, il est parfaitement exact de dire qu'elles ne constituent pas nos idées, et qu'elles n'ont d'autre fonction que de conférer à celles-ci le minimum d'extériorité qui leur est nécessaire pour être pensées. Il se peut même que, les termes restant à l'état latent ou virtuel, objets d'impression ou d'intention pure, les rapports seuls soient actuellement conscients; mais ils ne peuvent l'être sans se détacher sur un fond d'imagerie, dans cet espace intérieur où l'esprit construit ses schèmes et ses diagrammes.



C'est encore à la distinction de la structure et du contenu de l'état de conscience qu'il faut, selon nous, recourir pour répondre à la seconde question : qu'est-ce que la pensée comme fait de conscience et quels sont les principaux types de pensées ? Sur ce point encore, les explications des psychologues de Wurzbourg ne sont pas d'une parfaite clarté.

L'idée qu'il existe d'autres états de conscience él mentaires que les sensations, les images et les phén mènes affectifs n'est pas nouvelle. Les « idéologues français, Destutt de Tracy, Laromiguière, Cardaill ont été les premiers à affirmer la spécificité des sent ments de relation. Brown et Spencer, en Angleterr leur ont fait également une place dans leur analyse d l'esprit. Mais ces philosophes subissent trop profond ment encore l'influence du sensualisme pour concevoi adéquatement leur nature et leur rôle. Ainsi, pour De tutt de Tracy, un sentiment de rapport est une sensatio interne du cerveau; pour Spencer, « un de ces choc nerveux que nous soupçonnons, dit-il, être les élément des états de conscience ». Ajoutons que, selon c dernier, « il n'occupe pas dans la conscience de por tion appréciable. Enlevez les termes qu'il unit, et i disparaîtra avec eux, n'ayant pas de place indépen dante ni d'individualité qui lui soit propre. » W. James accorde aux relations et aux directions cons cientes une individualité plus marquée : elles formen ces états de conscience spéciaux qu'il appelle des *senti ments de rapport* et des *sentiments de tendance*. Mai les sentiments de rapport sont, par opposition au parties substantives de la pensée, des états transitifs qu « ne peuvent être saisis qu'au vol », et les sentiment de tendance des « halos mourants », des « franges » On ne s'étonne pas trop que Titchener, critiquant l conception de James, réduise les uns et les autres à l conscience de l'accompagnement moteur d'un processu intellectuel glissant vers l'inconscient, et ne voie dan l'attitude mentale que la préparation ou la face intern d'une attitude motrice.

Il appartenait aux psychologues de Wurzbourg d montrer que les « pensées » sont, dans l'idéation, des phénomènes de premier plan, qui peuvent occuper le

foyer de la conscience, qui dirigent et contrôlent le travail intellectuel et constituent, sous une forme ou sous une autre, les règles et les éléments à la fois des enchaînements logiques. La « tâche » de Watt, les attitudes de conscience de Messer, la conscience de la règle, la conscience du rapport et l'intention de Bühler, voilà des pensées proprement dites : non seulement elles se distinguent des images, mais elles se laissent encore fort bien distinguer les unes des autres et présentent une gamme de nuances des plus riches et des plus variées.

Cependant, on ne trouve pas, dans les analyses à certains égards si précises de nos psychologues, une définition claire et une classification vraiment systématique des pensées. La tâche de Watt se manifeste à la conscience sous tant d'aspects divers qu'on se demande à la fin ce qu'elle est principalement : tantôt elle apparaît comme une pensée pure, tantôt elle s'exprime dans une formule verbale, dans une question que le sujet se pose à lui-même, à moins qu'elle ne se représente dans un schéma visuel de direction spatiale. Messer définit les attitudes de conscience d'une manière toute négative quand il les caractérise par l'absence de tout contenu sensoriel ou verbal. L'expression de « conscience de sphère » lui sert à désigner des états passablement hétérogènes qui vont du concept à une sorte d'impression affective, de la notion d'une direction déterminée à celle d'une possibilité vague. Il y a chez lui non pas une, mais deux classifications des attitudes mentales : la première présente un médiocre intérêt psychologique, car elle se fonde sur des différences de contenu d'autant plus difficiles à inventorier que, selon Messer, il n'est en principe aucun objet de pensée qui ne puisse nous être donné sous la forme d'une attitude de conscience; la seconde, qui distingue deux catégories d'attitudes,

intellectuelles et affectives, est assez superficielle, car la plupart de ces états, à quelque groupe qu'ils appartiennent, se rapprochent de ce qu'on appelle ordinairement un sentiment en ce qu'ils sont inanalysés, et ils en diffèrent en même temps en ce qu'ils aboutissent, en se développant, à des idées ou à des jugements.

Les recherches de Bühler sont à ce point de vue en progrès sur celles de ses devanciers. Bühler a tenté de donner une définition vraiment psychologique et une classification méthodique des pensées. A-t-il tout à fait réussi ? On ne saurait en jurer. Sans doute, ses études abondent en indications précieuses pour une entreprise de ce genre. La distinction qu'il établit entre les *liaisons pensées* et les *liaisons conscientes de pensées* nous semble très juste. Très juste aussi la division de celles-ci en *rapports subjectifs d'impressions* et en *rapports objectifs de contenus*. Ces nuances, finement notées, sont d'un grand intérêt psychologique, parce qu'elles se rapportent à la structure même des pensées. Nous n'en saurions dire autant de la classification des pensées en « consciences de règle », « consciences de rapport » et « intentions », car nous ne voyons pas sur quel principe elle se fonde. Si l'on envisage la conscience de la règle dans son contenu, elle se présente comme une intuition intellectuelle ou comme un jugement : une intuition intellectuelle, si ce contenu est implicite ou latent; un jugement, s'il est explicité. L'envisage-t-on dans sa fonction, comme majeure d'un syllogisme par exemple, ou comme loi de formation d'une figure ou d'un objet ? On ne voit pas en quoi elle diffère de cet autre type de pensée que Bühler appelle parfois aussi intention et par lequel nous nous mettons en rapport avec un contenu virtuel de la conscience. La même inquiétante dualité se retrouve dans l'intention elle-même, qui est, d'une part, ce que nous venons de dire, d'autre part la cons-

cience formelle d'un *ordre*, d'un *arrangement*, d'un *système*. Or ces trois expressions ne sont que des désignations différentes d'un ensemble de rapports, en sorte que l'intention, au second sens, n'est pas d'une nature essentiellement autre que cet état particulier qui se produit en nous, quand nous nous souvenons, par exemple, à propos de deux objets qui ne sont pas actuellement donnés à notre conscience, qu'ils se ressemblaient, ou que l'un était le contraire de l'autre. Finalement, la seconde catégorie, la conscience de rapport, semble absorber les deux autres, et cependant, il est bien probable que tous les rapports psychiques ne nous sont pas donnés et qu'ils ne se comportent pas toujours de la même manière dans le travail intellectuel.

Pour résoudre ces difficultés, considérons séparément la structure et le contenu de la pensée. Encore une fois, on ne voit pas quels autres éléments que les sensations, les images ou les relations pourraient entrer dans la composition d'un état de conscience. Les pensées sont par leur contenu des rapports. Mais ces rapports peuvent être donnés ou se comporter dans la conscience selon des modalités distinctes auxquelles correspondent des différences de structure entre nos pensées. Le contenu est-il présent sans être conscient ? La pensée est en réalité, nous le savons déjà, une *impression* ou un *sentiment intellectuel*. Le rapport constitutif de la pensée est-il actuellement conscient, mais bloqué pour ainsi dire avec ses termes au lieu d'être dégagé par une assertion ? Ou bien la pensée est-elle la conscience d'un ordre ou d'un système donné dans un schéma symbolique ou dans une formule verbale, sans accentuation particulière de l'un des rapports qui le composent ? Nous appellerons ces états de conscience des *idées*. L'idée devient dans le premier cas un *jugement*, lorsque le rapport est affirmé ou nié; dans le second cas, un

raisonnement ou un processus discursif quelconque, lorsque l'esprit parcourt successivement, pour en vérifier l'enchaînement objectif ou logique, les éléments du système. Le jugement et le raisonnement s'établissent ici par une analyse; mais la question demeure, bien entendu, intacte de savoir s'ils ne peuvent pas aussi se former par synthèse. Enfin, si le rapport se présente comme la liaison d'un élément actuellement donné à la conscience avec un élément virtuel ou possible, situé dans le prolongement du premier, nous aurons affaire à une *attitude de conscience* ou à une *intention :* à une attitude de conscience, si cette liaison est elle-même subconsciente ou marginale; à une intention, si l'attention s'y porte et, en l'amenant au premier plan, la dégage.

Ces types de pensées peuvent aisément se transformer les uns dans les autres, et il existe entre eux des formes de transition. Un concept mathématique est une idée pure, non pas en ce sens que nous pourrions nous passer, pour le penser adéquatement, de toute figuration ou de tout symbole, mais en ce que nous n'avons pas besoin de nous référer aux objets concrets auxquels il s'applique. Au contraire, l'idée empirique n'est pas seulement la conscience immédiate d'un ordre ou d'une forme de combinaison : il faut que la matière sensible que cette forme sert à organiser y soit en quelque façon impliquée, soit comme contenu latent, soit comme contenu virtuel vers lequel l'idée nous dirige, car le propre des concepts empiriques est justement la dépendance de leurs relations constitutives à l'égard des éléments concrets de la réalité; et ainsi, du point de vue seul de leur compréhension, ils possèdent un double contenu, actuel et intentionnel. De même, l'intention est en même temps une idée, lorsque, au lieu d'être la simple conscience d'un pouvoir, c'est-à-

dire d'un élément à découvrir dans le prolongement de quelque chose de donné, elle contient le rapport logique ou objectif de l'un avec l'autre, leur détermination réciproque.

La classification que nous venons d'esquisser nous semble s'accorder pleinement avec les procès-verbaux des expériences de Wurzbourg. Cependant, dans sa polémique contre Wundt, Bühler a critiqué l'expression de *sentiment* proposée par son adversaire pour désigner les états de conscience sans images et sans paroles. Selon Wundt, nous aurions, au cours du travail intellectuel, un sentiment d'ensemble (*Totalgefühl*), qui occuperait le fond de la conscience et qui donnerait aux représentations leur unité. Il faudrait le concevoir comme la conscience d'un rythme intérieur « fondant l'unité de la pensée et précédant l'aperception claire et distincte des détails » ; de la même façon il se forme en nous, à l'audition d'un rythme, ne fût-il composé que des battements neutres d'un métronome dans une série de mesures à quatre temps, un sentiment de la cadence, qui accompagne les sensations sonores, et par lequel nous prenons conscience de l'unité de la série. Comme les enchaînements rythmiques, les enchaînements logiques se manifestent par des sentiments d'ensemble. Il faut qu'il y ait aussi des sentiments partiels, et l'on doit même admettre, dit Bühler, qu'il y en a un pour chaque pensée, puisqu'ils peuvent se substituer aux pensées et les « représenter » au foyer de la conscience. On est ainsi conduit à supposer qu'ils se divisent et se composent comme les pensées, ce qui est inconciliable avec le caractère subjectif que la psychologie traditionnelle prête aux états affectifs et que Wundt leur reconnaît lui-même, quand il leur assigne pour éléments, dans sa théorie tridimensionnelle, des sensations de plaisir et de douleur, d'excitation et de dé-

pression, de tension et de relâchement. En fait, un grand nombre d' « attitudes de conscience », relevées par les sujets de Messer, contiennent des déterminations tout objectives, et les observateurs de Bühler caractérisent souvent la pensée sans images et sans paroles comme une absorption de l'esprit dans l'objet. Si l'on a ici conscience du moi, c'est seulement, dit le Professeur Külpe comme du théâtre où les pensées se déroulent.

On peut trancher ce débat, très simplement, en distinguant les *sentiments intellectuels* et les *sentiments affectifs*. Ils diffèrent les uns des autres en ce que ceux-ci ont pour contenu immédiat des modifications du moi ou des rapports du moi avec les objets, et ceux-là des déterminations objectives. Entre les deux classes, la limite n'est pas toujours bien aisée à reconnaître, et il sera plus d'une fois nécessaire, pour attribuer à un sentiment la qualité d'*affectif*, de tenir compte d'autres caractères : tonalité agréable ou désagréable, excitation ou dépression, tension ou relâchement. Dans tous les cas, les sentiments, affectifs et intellectuels, ont ceci de commun que leur contenu existe en eux à l'état latent ou, comme on dit, à l'état d'enveloppement et de confusion. Ils diffèrent par leur contenu, ils sont semblables par leur structure.

*
* *

Le problème le plus redoutable est certainement celui du dynamisme de la pensée. Entre les divers modes de pensées que nous venons de décrire existe-t-il des rapports de cause à effet ou devons-nous supposer qu'une activité *sui generis* les relie entre eux et les amène tour à tour à la conscience ? C'est sur ce point

que les travaux des psychologues de Wurzbourg satisfont le moins notre curiosité et prêtent le plus à la critique. La raison en est que ces psychologues ont fait de leur méthode un usage presque exclusivement descriptif. Chez Messer plus que chez Watt, et chez Bühler plus que chez les deux autres, on voit s'affirmer le parti pris de tenir compte, pour comprendre « les liaisons de pensées » des seules données de l'observation interne. Aussi est-ce par Bühler que nous commencerons notre examen.

Bühler s'efforce d'amener au jour de la conscience, sans en omettre aucun, tous les éléments de l'acte intellectuel. Il ne lui suffit pas d'avoir identifié les principaux types de pensées; il s'avise qu'entre les pensées de premier plan se glissent des états de transition, ou que fusionnent avec elles des états marginaux par lesquels nous prenons conscience du cours et de la progression réelle de nos idées. Mais si ces analyses, d'ailleurs exactes et subtiles, mettent bien en lumière le nombre et la variété des composantes de l'acte intellectuel, si elles montrent bien comment nous prenons conscience de la continuité de ce processus, elles ne nous apprennent rien de sa continuité *réelle* et de la manière dont nos pensées s'organisent et s'enchaînent en vue d'un certain résultat.

Bühler n'a abordé cette question que sur un point particulier, la compréhension des phrases. On sait qu'elle consiste pour lui à mettre en rapport une pensée donnée avec une pensée antérieure, et qu'il précise ensuite cette conception en montrant que le rapport logique qui nous met sur la voie de la pensée aperceptive est donné lui-même dans la conscience d'une direction. Voilà une indication assurément très précieuse pour une explication du mécanisme de la pensée; mais nous cessons ensuite d'en apercevoir la portée devant la diver-

sité des cas relevés et décrits par l'auteur. On voit bien que deux fonctions collaborent à l'intellection des phrases : la mémoire, comme processus de rédintégration ou de totalisation, et l'intelligence, qui tend à subsumer par exemple une pensée sous une pensée plus générale ou à la rapprocher d'une pensée analogue. Mais on ne voit pas la part qui revient à chacune d'elles et pourquoi c'est tantôt à l'une, tantôt à l'autre qu'appartient le premier rôle. Et puis, d'autres cas ne se présentent-ils pas où l'intellection se rapproche singulièrement de l'invention, et où se combinent des idées qui n'ont jamais été données ensemble à la conscience ?

Les recherches de Messer sur le jugement concordent avec celles que Bühler a consacrées à l'intellection sur un point important : le rôle de l'intention. Le jugement est une relation affirmée et qui, avant d'être affirmée, a été *voulue* ou *visée,* vers laquelle le sujet s'est senti dirigé. Et il est évident que cette direction ou cette intention comporte, bien que Messer ne le dise pas, la prise de conscience d'un rapport logique : le sujet s'oriente vers un rapport de temps, de lieu, de cause à effet, de moyen à fin, de principe à conséquence. Rien n'est plus suggestif que l'étude que Messer a faite du jugement. Mais nous ne voyons pas qu'elle s'encadre dans une théorie générale de la pensée. On pourrait voir l'ébauche d'une telle théorie dans la notion de développement : les états de conscience sans images ni paroles, pleins du passé et gros de l'avenir, comme dirait Leibniz, contiennent virtuellement ou à l'état confus des idées et des représentations; ainsi le germe contient la plante et la fleur; le passage de la pensée informulée à la pensée formulée est un déploiement, une éclosion, et il est de plus, maintes fois, une continuité vécue ou sentie. Sur ce point encore, les idées de Bühler se rapprochent assez de celles de Messer, à cette différence

près que, pour Messer, la pensée résulterait d'une condensation d'images, opération que Bühler juge impossible.

S'il s'agit là d'une théorie générale de la pensée, elle doit s'appliquer au jugement et il faut que le jugement soit une analyse, le développement d'une intuition intellectuelle ou d'une perception. Or il peut être aussi bien, selon Messer, une synthèse dans laquelle l'esprit est dirigé vers un attribut qui n'est pas contenu dans la représentation ou dans la conception initiales. Au surplus, Messer reconnaît que la progression de la pensée se fait de deux manières différentes : soit par *déploiement* d'un état confus, soit par *connexion* entre des états qui n'ont pas le même contenu et que relie les uns aux autres, outre un rapport logique, la conscience que chacun d'eux naît du précédent et engendre le suivant. Il ne serait pas difficile de retrouver dans cette genèse psychologique la conscience de direction de Bühler ou ce que Messer appelle lui-même l'intention. Toujours est-il qu'il y a chez ce dernier non pas une, mais deux conceptions du mécanisme de la pensée qui sont loin d'être équivalentes : l'une est dominée par l'idée de *développement*, l'autre par l'idée de *direction*. Laquelle est la plus importante ? Quelle est l'extension de chacune d'elles ? Se subordonnent-elles à un principe commun ? Ces questions restent sans réponse. Mais appartient-il même au psychologue de les résoudre ? Messer finit par admettre que le problème de la causalité psychologique relève de la métaphysique et de la théorie de la connaissance.

De nos trois psychologues, Watt nous paraît être celui qui s'est fait l'idée la plus complète et la plus cohérente du mécanisme de la pensée. L'évocation dirigée dépend pour lui d'un double facteur, logique et mnémonique, de la tâche et des tendances reproductrices.

La tâche a beau être donnée par l'expérimentateur; elle ne devient efficace que par une préparation intérieure, qui consiste à s'ajuster à une certaine donnée, à se « monter » pour un certain travail. La notion d'un « montage » est commune à nos trois psychologues; elle s'apparente évidemment d'une façon très étroite aux notions de direction et d'intention; mais c'est en somme chez Watt qu'elle se présente sous le jour le plus clair et qu'il ressort le plus nettement que par *montage,* il faut entendre non pas une adaptation organique, mais un ajustement de la conscience et même de l'esprit tout entier. La tâche exerce une influence normative, elle dirige l'évocation; nous dirions, en termes plus précis, qu'elle circonscrit la sphère des associations ou des reproductions possibles, et qu'elle n'agit comme une règle que parce qu'elle opère une première sélection. Une autre idée importante de Watt, c'est que la mémoire conserve dans l'évocation une certaine autonomie et que la réaction du sujet est finalement déterminée par la tendance la plus forte et la plus familière. A l'élément de direction et de contrôle représenté par la tâche se joint donc un élément proprement mécanique, représenté par la force des associations antérieures ou par la persévération des souvenirs libres. Ajoutons enfin que les curieuses observations de Watt sur la persévération des consignes nous permettent d'entrevoir que celles-ci sont soumises, comme les tendances reproductrices, aux lois de l'habitude.

Jusqu'à quel point cette interprétation de l'évocation dirigée est-elle valable pour les autres opérations intellectuelles ? Watt estimait que les réactions mentales de ses sujets constituaient de véritables jugements, et il est probable que ses recherches avaient, dans sa pensée, une portée très générale. On a vu plus haut pour quelles raisons il faut maintenir la distinction de l'évocation

dirigée et du jugement. Il n'en reste pas moins que la théorie de Watt, considérée dans ses grandes lignes, est assez souple pour se plier à d'autres usages qu'une explication du premier de ces phénomènes.

Mais elle présente bien des lacunes. Il manque d'abord à Watt d'avoir précisé le mode d'activité de la tâche et même sa nature psychologique. On ne voit pas bien à quel titre la tâche est active. Est-ce comme règle ? Est-ce comme tendance logique, comme état de conscience ou comme état qui vient d'être conscient ? Nous sommes réduits à nos propres moyens pour interpréter ces deux faits d'une importance capitale à notre sens : 1) l'évocation n'est possible au début d'une série que si le sujet a pris préalablement conscience de la consigne : parfois même il a dû la répéter intérieurement, la visualiser dans un schéma symbolique ou la déterminer à l'aide de consignes secondaires; 2) pour une même série d'épreuves et, par conséquent, pour une même tâche à remplir, l'intention se dégrade progressivement et finit même par s'effacer de la conscience, sans cesser d'agir.

Il résulte évidemment de ces deux observations que la conscience joue ici un rôle. Mais lequel ? Et d'où vient que le pouvoir de la tâche survit à la conscience qu'en prend le sujet ? Est-ce parce qu'elle est encore en quelque façon présente à l'esprit, qu'elle y est demeurée à l'état subconscient ? Il faudrait expliquer, dans ce cas, le fait justement relevé par Messer que nous subissons sans cesse dans l'idéation l'influence de règles auxquelles nous n'avons pensé ni au cours des expériences, ni auparavant. Il faudrait rechercher, en outre, derrière la diversité des modes conscients de l'intention, l'élément unique ou commun qui fonde son pouvoir. On aboutirait sans doute à l'idée qu'il existe, par delà les tendances reproductrices, des *tendances logiques*,

formées en partie par l'habitude, et qui, de quelque façon qu'elles se manifestent à la conscience, intentions pures, problèmes formulés, directions spatiales, sont essentiellement des rapports actifs ou dynamiques. Mais on chercherait vainement chez Watt une *psychologie de la relation* ou même un effort quelconque pour constituer une psychologie de ce genre.

Une dernière question se pose : par quel mécanisme les consignes secondaires sont-elles sollicitées à intervenir dans l'idéation ? Par quoi les tendances logiques sont-elles éveillées et mises en jeu ? Nous venons de dire que des règles, des méthodes d'observation, de jugement et de raisonnement insèrent à chaque instant leurs effets dans le travail quotidien de la pensée. L'idéation leur doit son caractère de finalité et de systématisation. Mais, si l'on peut se faire une idée approximative, d'après les analyses de Watt, de la manière dont chacune d'elles contribue séparément à cette systématisation, d'où vient qu'elles concourent ensemble à l'enchaînement de nos pensées et à l'adaptation du processus tout entier à un certain but ? Invoquer une loi d'association systématique, recourir au principe de finalité, c'est évidemment répondre à la question par la question même.

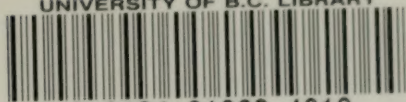
Nous avons cherché ailleurs la solution de ces problèmes. La clef du dynamisme de la pensée se trouve, à notre avis, dans une psychologie de la tendance et dans une psychologie du rapport. Les causes profondes des opérations intellectuelles sont par leur contenu des relations, par leur structure des tendances, éventuellement et lorsqu'elles se manifestent à la conscience, des intentions. On ne saurait comprendre l'activité des tendances en général, si l'on fait abstraction des expériences antérieures d'où elles tirent leur pouvoir spécial et leur force, et l'on ne saurait comprendre la nature

des tendances logiques, si l'on ne s'est pas préalablement demandé d'où elles viennent, comment elles se relient à nos tendances inférieures et, en fin de compte, quelle est la place de l'intelligence parmi les autres fonctions de l'esprit. De toute façon, à la méthode descriptive, impuissante à nous faire saisir même les concepts latents qui déterminent nos liaisons actuelles de pensées, il faut apporter le secours de la méthode génétique, seule capable de fournir au psychologue les hypothèses indispensables sur la structure et le fonctionnement de la pensée.

Ainsi, ni sur les rapports de la pensée et de l'image, ni sur la complexion des pensées, ni sur l'activité profonde de l'intelligence, les psychologues de Wurzbourg ne nous apportent de conclusions complètes et définitives. Mais qui songerait à leur faire un grief de ces lacunes et de ces insuffisances? Elles tiennent aux limites, en lesquelles ils se sont délibérément enfermés, de leur méthode avant tout et presque exclusivement descriptive. Ne fallait-il pas qu'ils lui fissent confiance pour en mesurer toute la fécondité ? On n'apprécie bien la valeur d'un instrument qu'à l'épreuve, en s'efforçant de lui faire rendre tout ce qu'il peut, ou même plus qu'il ne peut. Il faut être reconnaissant aux psychologues de Wurzbourg d'avoir perfectionné le vieil instrument, tant de fois et si injustement décrié, de la recherche psychologique, d'en avoir tiré le maximum de rendement, et d'avoir enfin, par tant d'observations solides et d'analyses subtiles, ouvert à la psychologie de nouveaux et merveilleux horizons.

TABLE DES MATIERES

IMPRIMERIE NOUVELLE — VICTOR BERTHOD, BOURG (AIN)


UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01062 4010